

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par

LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

Celle qui n'est pas faux-monnayeur, par Susan <i>Dunn</i>	3
Autour d'un mot d'André Gide : André Gide et Misja Godebska, par <i>Luc Mailloux</i>	7
Gide à haute voix (3)	18
André Gide et Henri Vandeputte : Correspondance, <i>présentée par David Poe (fin)</i>	25
Le Dossier de presse de <i>Geneviève</i> (VI)	57
Le Dossier de presse de <i>Retour de l'U.R.S.S.</i> (I)	74
Chronique bibliographique	88
Septième Assemblée générale de l'AAAG	93
Varia	101
Les Bibliothèques et l'AAAG	104
Nouveaux Membres	106
Librairie	107
Cotisations et abonnements	110

Prix du N° : 9 F — Abonn. un an : 35 F (Voir p. 110)
Association des Amis d'André Gide CCP Paris 25.172.76

ASSOCIATION DES
AMIS D'ANDRÉ GIDE

COMITÉ D'HONNEUR

M. Jean DELAY, de l'Académie française ;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
MM. Auguste ANGLÈS, Jacques DROUIN, Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET
et Robert RICATTE.

Membres décédés :

André MALRAUX (1901-1976), *Président d'honneur*
François MAURIAC (1885-1970), *de l'Académie française*
Jean PAULHAN (1884-1968), *de l'Académie française*
Jean GIONO (1885-1970), *de l'Académie Goncourt*
Julien GAIN (1887-1974), *de l'Institut*
Anne HEURGON-DESJARDINS (1899-1977)
Marc ALLÉCRET (1900-1973)
Gaston GALLIMARD (1881-1975)
Jean SCHLUMBERGER (1877-1968)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente : M^{me} Catherine GIDE.

Vice-Présidents : MM. Marcel ARLAND, *de l'Académie française*,
Georges BLIN, *professeur au Collège de France*,
et Daniel MOUTOTE, *professeur à l'Université Paul-Valéry*.

Membres : MM. François CHAPON, Claude GALLIMARD,
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT.

Trésorière : M^{me} Irène de BONSTETTEN.

Secrétaire général : M. Claude MARTIN.

Membres décédés :

Justin O'BRIEN (1906-1968), *Vice-Président*
Jean DENOËL (1902-1976)

DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Prof. Jacques COTNAM, French Department, York University,
4700 Keele Street, Downsview, Ont., M3J 1P3 (Canada).

CELLE QUI N'EST PAS
FAUX-MONNAYEUR

par

SUSAN DUNN

A la fin des *Faux-Monnayeurs*, nous apprenons que "Bernard est retourné chez son père" (1248). En effet, le retour de Bernard n'est point un retour à sa famille, car sa mère n'habite plus chez M. Profitendieu. Si Bernard se décide à revenir chez M. Profitendieu, rien ne l'y contraint. Ne se sentant ni "anarchiste" (1093) obstiné à se révolter contre ce père représentant de l'État, ni "conservateur" plein de repentir, sachant qu'il n'est pas le fils de M. Profitendieu, agissant ainsi en connaissance de cause, il retourne librement chez cet homme qui lui porte de l'affection. Mais bien que Bernard revienne chez lui, sa mère s'enfuit définitivement. A l'arrière-plan du roman se déroule un drame silencieux, le drame d'une femme qui décide de quitter son mari, sa famille, son foyer.

Marguerite Profitendieu avait eu, dix-sept ans auparavant, une liaison avec le père de Bernard. A cette époque, "elle avait peur de la liberté, du crime, de l'aisance" (950). Ses parents lui disaient quand elle était jeune fille : "Tu ne sais jamais ce que tu veux." Elle est revenue repentante au foyer, mais elle a toujours conservé ses lettres d'amour, lues dix-sept ans plus tard par Bernard qui y découvre le secret de sa naissance. Le reste de la vie de Mme Profitendieu nous est inconnu. De son rapport avec Bernard, nous ne savons que ce que nous en dit celui-ci :

Je préfère partir sans revoir ma mère, parce que je craindrais, en lui faisant mes adieux définitifs, de m'attendrir et aussi parce que devant moi, elle pourrait se sentir dans une fausse situation — ce qui me serait désagréable. Je doute que son affection pour moi soit bien vive ; comme j'étais le plus souvent en pension, elle n'a guère eu le temps de me connaître, et comme ma vue lui rappelait sans cesse quelque chose de sa vie qu'elle aurait voulu effacer, je pense qu'elle me verra partir avec soulagement et plaisir. Dites-lui, si vous en avez le courage, que je ne lui en veux pas de m'avoir fait bâtard (...). (943-4).

Nous devons reconnaître que tout ce que dit Bernard sur les senti-

ments de sa mère vis-à-vis de lui peut être tout à fait faux, comme l'est tout ce qu'il dit sur M. Profitendieu. Mais de cette déclaration d'indépendance, retenons plusieurs choses : Bernard veut avoir affaire seulement avec son père ; il n'en veut pas à sa mère ; il ne veut pas mettre sa mère dans une "fausse situation", ce qui suggère qu'il sait ou ne sait pas que la vie entière de sa mère constitue une "fausse situation".

De l'histoire de Mme Profitendieu nous savons peu, mais peut-être savons-nous l'essentiel. Une vie de répression ou de refoulement n'est pas un drame visible de l'extérieur. Son mari a exigé d'elle une pénitence qu'elle ne peut accomplir sincèrement. "Impérieux" (947), autoritaire, voulant dominer sa femme et dompter sa volonté "rétive" (948), jouant le rôle de son juge et de son rédempteur ("expiation" et "rachat" sont les mots qu'il emploie), il lui impose une contrition qu'elle n'éprouve pas. Ce qui fut peut-être le seul acte authentique qu'elle ait commis est, aux yeux du mari, un "péché", une "faute" (949), une honte. Il assume le pouvoir du pardon, il sent la présence de Dieu et y discerne son intervention ("Dieu nous montre à présent que c'était une erreur, de prétendre..." (949)) ; Mme Profitendieu "se plie comme prête à s'agenouiller devant lui" (949). Son mari pose "gravement, tendrement, autoritairement la main sur l'épaule de Marguerite. (...) L'épaule de Marguerite résiste à la douce pression de sa main." (948). Elle n'exprime pas autrement sa résistance, sa révolte latente.

Comment lui eût-elle dit qu'elle se sentait emprisonnée dans cette vertu qu'il exigeait d'elle ; qu'elle étouffait ; que ce n'était pas tant sa faute qu'elle regrettait à présent, que de s'en être repentie. (949).

Tandis que la fuite de Bernard inspire à M. Profitendieu le désir de conserver l'unité de sa famille et de voir dans cet épisode un signe divin, il pense néanmoins à Bernard, et essaie de démêler les mobiles de ce garçon. Mme Profitendieu, au contraire, ne voit la fuite de son fils que par rapport à sa propre vie. Cette crise devient sa crise à elle qui la pousse à mettre en question toute sa vie. Qu'est-ce qu'elle ressent ? "Elle ne pleure pas ; elle ne pense à rien." (950). Mais, dans la phrase suivante, Gide se dédit : "Elle voudrait, elle aussi, s'enfuir ; mais elle ne le fera pas." (950). C'est une des rares fois où le narrateur, qui prétend être omniscient, prévoit l'avenir avec une telle certitude. Et pourtant cette femme exceptionnelle démentira la conjecture du narrateur. Véritablement libre, elle tourne le dos au narrateur et s'esquive. Il s'agit d'un subterfuge qui trompe non seulement M. Profitendieu, trop sûr de la pénitence qu'il avait imposée à sa femme, mais aussi le narrateur, contrôlé par Gide qui, au moment où il lui fait dire : "elle ne le fera pas", a déjà envisagé la fuite postérieure de Mme Profitendieu et dupe ainsi son narrateur. Grâce à cette erreur de son narrateur, Gide exprime son émerveillement devant la liberté dont témoigne cette fuite inattendue.

M. Profitendieu avoue le départ de sa femme à Édouard ; "c'est

que sa mère m'a quitté... oui, définitivement, cet été" (1206)... Quoique très pathétique, M. Profitendieu semble plus affecté par la fugue de Bernard que par le fait que sa femme l'a quitté ; il fait suivre Bernard et se renseigne sur lui, non pas sur sa femme. Ses sentiments à l'égard de la disparition de son fils sont ambivalents, car dans cette fugue il voit un "acte d'insoumission" et "une preuve de courage" (1207). L'admiration pour celui qui part est certainement caractéristique de l'attitude gidienne et doit influencer aussi notre réaction devant la fuite de Mme Profitendieu. Pierre Lafille critique la révolte de Marguerite Profitendieu ("Elle laisse une maison à la dérive, un époux désespéré, des enfants divisés. Triste bilan." (1)) pour des raisons de moralité bourgeoise, reprochant à la femme ce qu'il loue et applaudit chez l'homme, méjugant ce qui est toujours essentiel chez Gide — la révolte et l'authenticité.

Il n'y a aucun détail sur l'histoire et sur le sort de Mme Profitendieu. Le narrateur ignore son aventure et se trompe sur son caractère. Édouard, qui se plaît à juger les caractères et les actions d'autrui, ne fait aucun commentaire sur elle. Et pourtant, la fuite de cette femme, qui se met en route sans l'appui de sa famille ni de la société, doit résulter d'une prise de conscience angoissante et d'une décision déchirante, car, femme d'un certain âge, sans profession, elle qui passait sa vie à faire "beaucoup de visites" (946), elle risque certainement plus que son fils adolescent. Sa fuite est irrévocable et ne ressemble point à la fugue de Bernard. Sa vie sera en marge de la société bourgeoise, son sort incertain. On peut espérer que la fuite de Marguerite la mènera plus loin que celle d'Éveline qui, dans *L'École des Femmes*, quitte son mari avec qui elle vit depuis vingt-deux ans et part pour soigner des malades contagieux dans un hôpital où elle cherche et trouve la mort : une fuite qui équivaut à un suicide.

Pauline Molinier se distingue aussi de Marguerite Profitendieu, et peut-être les deux femmes sont-elles antithétiques, comme les initiales M.P. et P.M. pourraient le suggérer. Pauline est une "honnête femme" qui ne se révolte pas, qui demeure résignée. A son propos, Édouard se demande "quel pourrait être l'état d'une femme qui ne serait pas résignée ? J'entends : d'une "honnête femme"... Comme si ce que l'on appelle "honnêteté", chez les femmes, n'impliquait pas toujours de la résignation !" (1189). Tandis que Marguerite conserve ses propres lettres d'amour, Pauline cache à ses enfants celles que son mari a écrites à sa maîtresse. Pauline, à qui tous les membres de sa famille mentent, feint de croire à leurs mensonges et devient complice dans le mensonge :

J'ai restreint mon bonheur ; d'année en année, j'ai dû en rabattre ; une à une, j'ai raccourci mes espérances. J'ai cédé ; j'ai toléré ; j'ai feint de ne pas comprendre, de ne pas voir... (1188).

(1) Pierre LAFILLE, *André Gide romancier* (Paris : Hachette, 1954), p. 246.

Elle reste immobile dans cette situation fausse, vouée à la déception, à la frustration, à l'insatisfaction.

Marguerite Profitendieu doit être le seul personnage dans *Les Faux-Monnayeurs* qui ne soit pas faux-monnayeur, le seul qui se refuse à vivre en situation fausse. Elle passe presque inaperçue, sans être connue ni définie par la conscience d'autrui : sa liberté, son indépendance et son intégrité sont intactes. Elle ne s'exprime pas dans le livre, comme si elle ne voulait pas tomber dans le piège du langage et préférerait se soustraire au monde des faux-monnayeurs. Sa fuite et son absence figurent dans la conclusion du roman ; la dernière phrase annonce un dîner, une grande réunion où seront rassemblés tous les personnages : Profitendieu a invité chez lui Édouard, Molinier, Pauline, Olivier et Georges. Seule Mme Profitendieu n'y sera pas. Son roman est à faire.

(Toutes les citations sont référencées à l'édition des Romans, récits et soties, œuvres lyriques de Gide parue dans la "Bibliothèque de la Pléiade".)

ATTENTION ! VOYEZ PAGE 24 !

ATTENTION ! VOYEZ PAGE 24 !

AUTOUR D'UN MOT D'ANDRÉ GIDE :
ANDRÉ GIDE ET MISIA GODEBSKA

par
LUC MAILLOUX

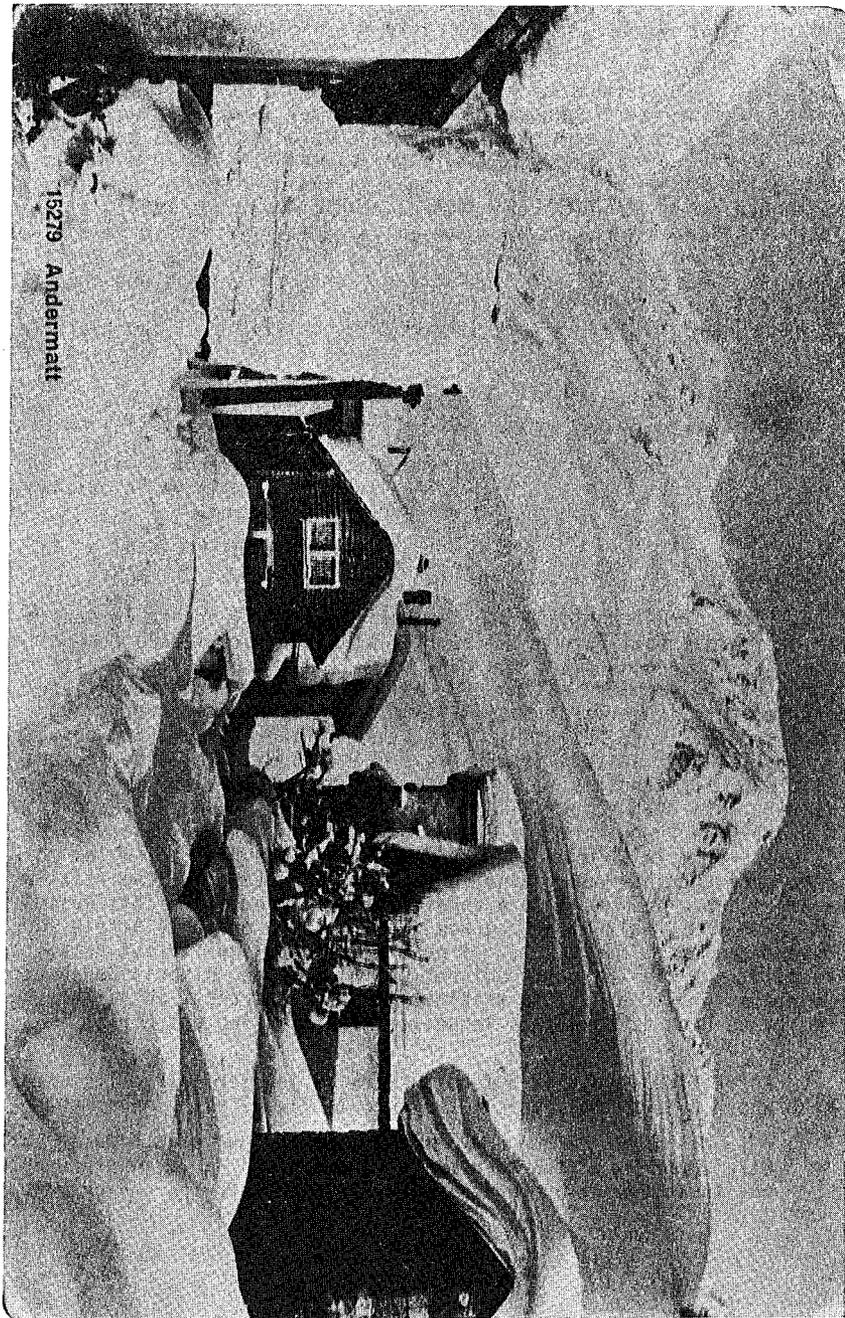
Misia du Paris symboliste,
du Paris fauve,
du Paris de la Grande Guerre,
du Paris de la paix de Versailles,
du Paris de Venise.

Paul MORAND, *Venises*, p. 114.

1909 : année capitale pour ce Paris qui était encore la capitale artistique de l'Europe. En février paraît le premier numéro de *La Nouvelle Revue Française*. En mai, Diaghilew présente, au Théâtre du Châtelet, la première saison des Ballets Russes. Nous connaissons, par les chroniques de Jacques Rivière avant la Grande Guerre, et par celles de Boris de Schlœzer, après, quel intérêt *La N.R.F.* portait à Stravinsky et aux Ballets Russes. Mais Diaghilew et Gide se sont-ils jamais rencontrés ? Le hasard des voyages m'avait permis d'acquiescer, lors d'un séjour à Paris en décembre 1975, une carte postale d'André Gide à une certaine Madame M. Edwards, que je découvris par la suite être la "violente et belle" Misia Godebska, selon les mots d'Edmonde Charles-Roux. Ainsi Gide avait entretenu quelque relation avec cette femme que l'on a appelée la marraine des Ballets Russes, et peut-être avait-il pu, grâce à elle, être présenté à celui que Morand nomme le "magicien". Il ne m'a pas paru indifférent de faire le point sur les rapports qui ont uni André Gide à Misia Godebska. Je présenterai donc ici le résultat de mes recherches, en partant de ce mot de Gide à Misia sans lequel je n'aurais rien entrepris.

André Gide revoit la Suisse au mois de janvier 1912. Il s'arrête d'abord à Neuchâtel, puis à Zurich ; le 27, il est à Andermatt :

Me voici de nouveau dans ce pays "que Dieu a fait pour être horrible" (Montesquieu). L'admiration de la montagne est une invention du protestantisme. Étrange confusion des cerveaux



15279 Andermatt



Hélas! voyez dans ces
 lignes mes joyeux vœux
 et combien ils sont
 déçus! Je repense à vos
 voyages, souvenirs et
 regrets.

André Gide

Madame G. Edwards
 21 rue Voltaire
 Paris
 France

incapables d'art, entre l'altier et le beau. (1).

Le 29 janvier, Gide a déjà quitté Andermatt :

J'ai passé là-haut deux jours de brume et de neige, plus seyantes au pays que le ciel bleu que nous espérons y trouver après plusieurs semaines de pluie. Et, paradoxalement, voici depuis Olten un azur sans nuages. J'écris ceci dans le train qui me ramène à Paris, près de Em. que je sais souffrante et suis pressé de revoir. Admirable descente d'Andermatt à Göschenen, ce matin ; j'enfonçais dans un bolge de l'enfer du Dan-te. (2).

Et nous lisons sous "Mardi" (30 janvier), après le retour de Gide à Paris, dans sa maison d'Auteuil :

Rentré hier soir à minuit. Ce matin j'écris quelques lettres (réponses à des invitations) que j'envoie à ma tante Charles Gide pour qu'elle les fasse partir d'Andermatt. (3).

Il me semble probable que parmi ces lettres, réponses à des invitations, se trouvait le mot de Gide auquel je consacre ces pages : il s'agit précisément d'une réponse négative à une invitation (vraisemblablement une invitation à dîner) écrite au dos d'une carte postale représentant un paysage d'Andermatt sous la neige (d'où l'exigence de Gide : "pour qu'elle les fasse partir d'Andermatt"). Notons que l'écrivain n'a ni situé ni daté son texte :

Hélas ! voyez dans quels frimas me rejoint votre invitation si aimable ! Je réponds à vos pieds hommages, souvenirs et regrets.

André Gide

Le cachet d'oblitération de la poste suisse indique le 1^{er} février 1912 (1.II.12), mais le lieu du cachetage n'est que partiellement lisible, suffisamment toutefois pour nous apprendre qu'il s'agit d'une localité suisse autre qu'Andermatt — contrairement au souhait de Gide. Mais la concordance du contenu et de la date de la carte postale avec les indications que nous avons relevées dans le *Journal* permet d'affirmer avec une quasi-certitude qu'il s'agit bien là de l'une de ces réponses à des invitations, rédigées par Gide au lendemain de son retour des Alpes suisses. Mais pourquoi ce subterfuge ? Car enfin Gide aurait pu tout naturellement faire partir ses lettres de Paris, au lieu de les confier à Mme Charles Gide pour qu'elle les fit partir d'Andermatt. Est-ce duplicité de mondain ou excessive amabilité ? Ou plutôt Gide était-il à la recherche d'un alibi qui lui permit de ne pas accepter une invitation gênante ? On ne saurait

(1) André GIDE, *Journal 1889-1939* (Pléiade), p. 361.

(2) *Id.*, p. 361.

(3) *Id.*, p. 362.

répondre.

Qui donc était cette Madame M. Edwards, destinataire de la carte postale ? Il s'agit de Misia Godebska, devenue Misia Natanson, puis Misia Edwards, et enfin Misia Sert. C'est grâce à une note d'un livre sur le grand compositeur Maurice Ravel que l'identité de Madame M. Edwards me fut révélée :

This remarkable woman was highly esteemed by Mallarmé, and her portrait was painted by Renoir. She was married three times : her first husband was Thadée Natanson, cofounder of *La Revue Blanche* ; her second husband was Alfred Edwards, the wealthy and influential publisher of *Le Matin* ; finally, she married the Spanish painter José-Maria Sert. Her salons continually attracted the most talked-about personalities of the day. Ravel dedicated "Le Cygne" and *La Valse* to her, and was also particularly close to the family of her brother, Cipa Godebski. (4).

Ajoutons pour compléter cette note quelques détails intéressants, empruntés à l'autobiographie même de Misia, *Misia*, parue chez Gallimard en 1952 (5) : Mallarmé fit un jour don à Misia Godebska d'un éventail sur lequel il avait écrit ce court poème :

Aile que du papier reploie
Bats toute si t'initia
Naguère à l'orage et la joie
De son piano Misia

S M

Renoir peignit sept ou huit portraits de Misia, et elle fut aussi peinte par Toulouse-Lautrec et Pierre Bonnard, alors que Pablo Picasso la choisit comme marraine de son premier enfant. Enfin, l'enthousiasme de Misia pour les Ballets Russes lui valut la plus grande confiance de Serge de Diaghilew, qu'elle avait rencontré lors de la représentation de *Boris Godounov* à l'Opéra de Paris, en 1908 ; on l'appela alors l'Égérie ou la marraine des Ballets Russes :

De tous mes amis, Serge de Diaghilew est certainement celui dont je me suis sentie le plus proche et dont l'affection me fut le plus indispensable. Malgré d'âpres disputes d'ordre artistique, notre entente fut toujours préservée par une véritable communion d'idées : jamais il n'entreprit quoi que ce fût d'important sans s'inquiéter au préalable de mon avis et de mon sentiment. J'eus la chance de pouvoir le mettre en rapport avec tous les jeunes musiciens français que Jean Cocteau m'avait fait connaître et dont beaucoup doivent à Diaghilew et à Coc-

(4) Arbie ORENSTEIN, *Ravel Man and Musician* (New York et Londres : Columbia University Press, 1975), p. 29, note 26.

(5) Traduite et publiée en Angleterre sous le titre *Two or Three Muses*, et aux Etats-Unis sous celui de *Misia and the Muses*.

teau sinon leur célébrité, tout au moins de l'avoir atteinte à un âge où ils ne l'eussent sûrement pas connue sans eux. (6).

Il est d'ailleurs raisonnable de penser que le salon de Misia, centré qu'il était sur les Ballets Russes, connu ses plus belles heures au moment même où la troupe de Diaghilew connaissait les siennes, c'est-à-dire dans les années précédant immédiatement la première guerre mondiale.

Au moment même où Mme Edwards faisait la connaissance de Diaghilew, elle emménageait sur le quai Voltaire, après avoir habité rue de Rivoli : ainsi, l'adresse que nous lisons au dos de la carte postale : 21, *Quai Voltaire*, était celle de Misia depuis déjà quatre années. 1908 : Misia quitte la rue de Rivoli, devient l'amie de Diaghilew, et rompt définitivement avec Alfred Edwards qu'elle avait épousé en 1905, l'homme d'affaires extravagant, passionné d'éventails et de bijoux, étant devenu l'amant de l'actrice Lantheime : il est vrai qu'elle-même avait déjà rencontré l'homme qui deviendrait son troisième mari, José-Maria Sert.

Gide et Misia ont pu se rencontrer chez Mallarmé. Mais il est plus probable, comme le suggère Edmonde Charles-Roux, qu'ils se connurent grâce au premier mari de Misia, Thadée Natanson, qui avait fondé en 1891 *La Revue Blanche*, à laquelle collaborait Gide (7). Que disent les correspondances et le *Journal* ? Rien sur les premiers temps de leur amitié. De toutes les correspondances publiées de Gide, seule la correspondance avec Henri Ghéon nous apprend quelque chose sur les rapports de Gide avec Misia, et encore, fort tard, puisqu'il s'agit de deux lettres datées respectivement de juin 1913 et juin 1914. La lettre de Gide datée du 21 juin 1913 révèle que ce dernier était présent lors d'une soirée donnée peu auparavant par Misia à l'hôtel Meurice, et où se retrouvaient "Kessler, Sert, Diaghilew et Nijinski". Gide, pressé de terminer en toute quiétude *Les Caves du Vatican*, devait le lendemain quitter Paris pour Cuverville, avant d'avoir pu lire *Proserpine* à Diaghilew :

Sert m'a pris à part, pour me faire mille reproches de partir précisément au moment où Diaghilew, délivré de ses préoccupations, allait pouvoir prêter l'oreille à ma lecture. "Si Gide n'est plus là, Ghéon pourra peut-être lire à sa place", a dit Misia. (8).

Quant à la lettre du 5 juin 1914, elle nous apprend que Gide a pu assister récemment à la représentation de *Petrouchka* et de *Midas* "dans la loge de Misia avec Kessler, Cocteau, Stravinski, Hermant...

(6) Misia SERT, *Misia* (Paris : Gallimard, 1952), p. 153.

(7) Edmonde CHARLES-ROUX, *L'Irrégulière* (éd. "Le Livre de poche"), p. 184.

(8) Henri GHÉON et André GIDE, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1976), t. II, p. 824.

et Massine" (Massine venait tout juste de remplacer Nijinski auprès de Diaghilew) (9). Il faut évidemment se reporter au *Journal* pour recueillir une moisson plus abondante.

Le *Journal* de Gide mentionne Mme Edwards pour la première fois à la date du 3 août 1914 : nous constatons alors que la marraine des Ballets Russes s'apprête à devenir la marraine des blessés de guerre. Dans son autobiographie, Misia évoque ces jours fébriles, où elle sut déployer son enthousiasme et sa vitalité, presque sa masculinité naturelle :

La Croix-Rouge ayant été mise en veilleuse par le gouvernement dont un des principaux soucis était de ne pas affoler la capitale, j'avais obtenu du général Galliéni l'autorisation de former un convoi de voitures ambulances pour organiser les premiers secours.

(...)

Pour augmenter le nombre de mes ambulances, j'eus l'idée d'aller demander aux couturiers leurs voitures de livraison devenues inutiles puisque les commandes de robes étaient arrêtées.

Je parvins ainsi à réunir quatorze voitures, que le carrossier Saoutchik se chargea de transformer en ambulances. La déception ne commença qu'à partir du moment où il s'agit de recruter des volontaires. Je croyais que tout Paris voudrait m'aider. Il n'en fut rien. Finalement, je constituai mon équipe avec Sert, Jean Cocteau, Paul Iribe, François Le Grix, Gautier-Vignal, Mme Rumilly (1), une infirmière de métier et notre cher carrossier Saoutchik ! Le tout formait un ensemble assez bizarre... (10).

André Gide ne peut que se faire l'écho fidèle de ces propos :

Je ne trouve pas Jean Schlumberger, mais suis happé par Sert et Mme Edwards qui, ici comme partout, prend aussitôt un rôle de premier plan. De son autorité privée, munie des insignes de la Croix-Rouge, elle a été dans son auto d'hôtel en hôtel, réquisitionner une grande quantité de draps de lit et de serviettes, qu'elle apporte à la société. (11).

Rien d'étonnant que Cocteau se soit inspiré de Mme Edwards pour l'héroïne de *Thomas L'imposteur*, comme il le reconnaît lui-même dans un article sur Misia, originellement paru dans *Paris-Midi* en 1933, et repris intégralement par Misia dans son autobiographie (12). Le portrait de la princesse de Bormes est donc un peu celui de Misia :

Veuve, fort jeune, du prince, mort d'un accident de chasse

(9) *Id.*, p. 841.

(10) Misia SERT, *Misia*, pp. 198-9.

(11) André GIDE, *Journal 1889-1939*, p. 454.

(12) Misia SERT, *Misia*, pp. 236-40.

deux ans après leur mariage, la princesse de Bormes était Polonaise. La Pologne est le pays des pianistes. Elle jouait de la vie comme un virtuose du piano et tirait de tout l'effet que ces musiciens tirent des musiques médiocres comme des plus belles. Son devoir était le plaisir.

(...)

Sa santé, son goût de vivre, la singularité de ses modes et de son mouvement lui valaient une réputation épouvantable. (13).

Passionnée de tout, faisant tout avec passion, sensible, comme nous le devinons, aux plus désolantes misères, Mme Edwards avait sans doute mis toute son ardeur à peindre les malheurs des enfants reçus rue Vaneau aux premiers jours de la guerre :

Mme Edwards affirmait que nombre de ces petits avaient les mains tranchées, qu'elle les avait vus. D'autres avaient les yeux crevés et d'autres des blessures abominables.

La chose n'a jamais pu être vérifiée. (14).

Elle ne pourra l'être davantage quelques mois plus tard, le 14 novembre 1914, lorsque ni Mme Edwards ni Jean Cocteau ne pourront se procurer des photographies des mutilations pour les montrer à Gide, qui réclamait "une preuve certaine de ces monstruosité" (15).

Misia apparaît encore une fois dans le *Journal*. Le vendredi 12 novembre 1915 (16), Gide note :

J'avais eu l'absurde faiblesse d'accepter une invitation à dîner chez Mme Edwards, avec les Philippe Berthelot ; j'en reviens tout décomposé. Je ne comprends pas bien pourquoi l'on m'invite : pas assez illustre pour qu'il soit flatteur de m'avoir ; ma conversation reste désespérément terne, et l'on ne peut obtenir de moi nul avantage. (...)

(Mme Edwards) avait un corsage extrêmement bas que prolonge une transparente dentelle d'or, une jupe de soie crème, très courte, lisérée de fourrure, et, par-dessus le tout, une sorte de manteau à larges manches, également liséré de fourrure, sensiblement plus court que la jupe. (...) Mme Edwards rit et glousse et roucoule, gonflant le cou et laissant rouler sa tête

(13) Jean COCTEAU, *Thomas l'imposteur* (éd. "Le Livre de poche"), pp. 12-3.

(14) André GIDE, *Journal 1889-1939*, p. 477.

(15) *Id.*, p. 500.

(16) Notons que le *Journal* d'Arnold BENNETT nous apprend que Gide avait dîné chez Mme Edwards le 23 juin 1915 : "Paris, Thursday, June 24th 1915. Dinner last night at Madame Edwards'. An astounding flat. Ph. Berthelot, Gide, Mair, the Godebskis and Le Grix (young novelist)." (*The Journals of Arnold Bennett*, II (1911-1921), Londres : Cassell, 1932, p. 136).

sur ses épaules nues.

Après le repas,

Mme Edwards, pour m'encourager, s'est assise devant un cahier de Chopin et a joué quelques mazurkas, avec fluidité, charme, mais à la manière artiste, avec ce *tempo rubato* qui me déplait si fort, ou, pour parler plus exactement : sans plus tenir aucun compte de la mesure, et avec des accents subits, des sursauts, des effets, beaucoup plus propres à faire valoir le tempérament de l'exécutant que l'excellence du morceau. (17).

Jean Cocteau rendra hommage au talent d'interprète de Chopin de Misia Godebska, l'élève de Fauré, si magnifiquement déployé lors d'un récital dans la salle des fêtes de l'hôtel Continental, "au cours de l'hiver 1933"... (18).

Il ressort des indications de Gide que l'appartement où eut lieu ce dîner qui l'ennuya si fort était encore celui du quai Voltaire : en effet, Gide note que Mme Edwards "voulut me faire chercher une voiture et m'entraîna en attendant vers le piano de l'autre pièce, du grand salon aux charmantes décorations de Bonnard" (19). Or, ce détail de la décoration du grand salon de l'appartement du quai Voltaire, nous le retrouvons dans les mémoires de Misia :

Peu après notre retour d'Italie, Edwards n'ayant pas renouvelé le bail de la rue de Rivoli où il ne mettait plus les pieds, j'étais allée m'installer de mon côté dans un très bel appartement du quai Voltaire. Bonnard me peignit pour le grand salon une importante décoration et je ne tardai pas à pouvoir y réunir mes amis. J'étais alors entourée de jeunes artistes qui savaient rendre la vie merveilleuse. Je pense surtout à Jean Cocteau et aussi à Sacha Guitry qui étaient tous les jours chez moi... (20).

Il n'est pas assuré que Gide ait fort goûté la compagnie de Misia, dont la nature primesautière s'alliait mal au tempérament plutôt réservé et méditatif de l'écrivain, bien que Gide fût capable de s'animer : "Je ne trouve pas Jean Schlumberger, mais suis happé par Sert et Mme Edwards qui, ici comme partout, prend aussitôt un rôle de premier plan", lisions-nous dans le *Journal* (21), comme si ce trop-plein d'énergie et cette volonté de s'imposer de Mme Edwards avaient on ne sait quoi d'irritant pour Gide ; de même, nous constatons que le dîner au quai Voltaire lui a été une véritable corvée. Gide, d'ailleurs, relève sans broncher la remarque de Cocteau sur la sensibilité quelque peu superficielle de Misia : "N'est-ce pas que

(17) André GIDE, *Journal 1889-1939*, pp. 516-8.

(18) Misia SERT, *Misia*, p. 232.

(19) André GIDE, *Journal 1889-1939*, p. 518.

(20) Misia SERT, *Misia*, pp. 154-5.

(21) V. *supra* note 11.

c'est admirable : elle ne voit que la couleur !" (22).

Quant à Misia, son caractère entier et spontané s'accommodait mal de la nature introspective d'André Gide :

J'ai connu André Gide depuis mon enfance. (...) Encore qu'il ait été toujours un ami pour moi, je ne me sens pas près de Gide : son protestantisme rigide, ses longs débats avec soi-même, sont le contraire de ce qui m'attire. L'amour pour moi est une révélation aveuglante s'imposant de façon tellement manifeste qu'il n'y a plus matière à discussion. Mais Gide est un écrivain, un philosophe. Je me sentirais très sotte si je méconnaissais l'importance de son œuvre et j'ai une estime particulière pour la sincérité dont il a fait preuve en toutes choses. (23).

Je terminerai par une remarque sur la date de la mort de Misia Sert. L'édition américaine de son autobiographie note en effet : "Madame Sert died in 1949, in her seventies. The exact year of her birth is uncertain." (24). Misia était née à Saint-Pétersbourg le 30 mars 1872, et le *Journal* de Paul Claudel me révèle que la mort de Misia survint le 15 octobre 1950, ou peu avant :

15 (octobre). (...)

Mort de Misia Sert. Je vais la voir dans l'ancien appartement de S(ert), rue de Rivoli. Elle a l'air étonnamment jeune. Elle a accompli tous ses devoirs religieux. Jean Cocteau, dont j'admire les rains, Chanel un squelette, Mad(ame) Meyer. Le soir, Chatou par un temps bouché, d'accord avec ce cœur voisin des larmes. Elle laisse toute sa fortune et celle de Sert à (...) qui vivait près d'elle. (25).

Proust incarnait aux yeux de Misia, qu'il connut et admira, les

(22) André GIDE, *Journal 1889-1939*, p. 651. (Cf. *Les Faux-Monnayeurs*, I, i, Pléiade p. 935).

(23) Misia SERT, *Misia*, p. 286. J'ai du mal à croire que Misia Godebska, née à Saint-Pétersbourg en mars 1872 (voir Edmonde CHARLES-ROUX, *L'Irrégulière*, p. 184, note 1), ait vraiment connu Gide, lui-même né en novembre 1869, alors qu'elle était encore une enfant. Cette idée est reprise dans une note des *Cahiers de la Petite Dame* : "Gide connaissait la femme de Sert, née Misia Godebska (qui avait épousé en premières noces Thadée Natanson, l'un des fondateurs de *La Revue Blanche*) depuis l'enfance de celle-ci." (T. I, p. 423). A mon avis, ils n'ont pu se connaître qu'après 1891, chez Mallarmé ou, plus vraisemblablement, dans le milieu de *La Revue Blanche*.

(24) Misia SERT, *Misia and the Muses* (New York : John Day, 1953), p. VI.

(25) Paul CLAUDEL, *Journal* ("Bibl. de la Pléiade"), t. II, p. 750. (Deux mots censurés par les éditeurs à la dernière ligne.)

charmes d'une époque brutalement terminée par 1914. Ce charme des deux roses sur le rebord de velours d'une loge de théâtre, le charme encore du salon de Mme de Chevigné, ou celui des choses que savait dire un âge où l'on savait écrire des lettres, Misia, Misia aussi l'incarne à mes yeux.

L'auteur de l'article qu'on a lu aux premières pages de ce numéro, SUSAN DUNN, est Assistante de Littérature française à Williams College, à Williamstown dans le Massachusetts ; ancienne étudiante de Harvard, où elle a obtenu son doctorat en 1973. Sa thèse, Nerval et le Roman historique, préparée sous la direction du Prof. Paul Bénichou, doit paraître prochainement aux Éditions des Lettres Modernes.

LUC MAILLOUX, né en 1950, a fait des études de littérature française et d'histoire médiévale à l'Université McGill de Montréal, où il a été l'élève du Prof. Georges-Paul Collet, avant de s'intéresser à l'arabe et à l'hébreu classique à l'Université d'Oxford et d'entreprendre des recherches sur les calligraphes omeyyades.

GIDE A HAUTE VOIX

(3)

Voici un troisième texte (1), qui n'est pas à proprement parler une interview, mais qui prétend rapporter des propos de Gide. Ces lignes ont paru sous la signature de LOUIS GÉRIN dans *Les Nouvelles Littéraires* du 3 juillet 1937 (n° 768), pp. 1 et 2, illustrées d'"Une des dernières photos d'André Gide".

Plus encore que l'interview d'André Lang (BAAG n° 33), cette relation doit être accueillie avec prudence, sinon méfiance, compte tenu de ce qu'on sait de la personnalité et des comportements de Louis Gérin (notamment par *Les Cahiers de la Petite Dame* : v. t. II, pp. 382, 456 et surtout 631-2 et t. III, pp. 27-8).

La visite d'une mine que raconte ici Gérin a eu lieu, non pas évidemment en "juillet", comme l'indiquait la chronologie publiée en annexe à *Littérature engagée* (Gallimard, 1950, p. 343), mais cinq mois plus tôt, au début de février 1937 ; à son retour à Paris, Gide écrivait alors à Roger Martin du Gard :

Un jour de permission lui a permis [à Louis Gérin] de descendre avec Yves [Allégret] et moi dans la mine ; et pas pour une simple visite aux galeries ; je me suis admiré de pouvoir, à mon âge, faire le ver de terre trois quarts d'heure durant, dans un petit boyau d'extraction de soixante centimètres de haut, sans aération, dans une étouffante poussière de charbon sous une température de près de 35° ; ceci à 700 mètres de profondeur. La visite entière a duré plus de trois heures. (2)

Remarquons que, ni dans son *Journal*, ni nulle part ailleurs dans ses écrits publiés, Gide n'a fait allusion à cette expérience.

(1) Voir "Gide à haute voix", BAAG n° 33, pp. 59-65, et n° 34, pp. 29-33.

(2) *Correspondance* GIDE - MARTIN DU GARD (Gallimard, 1968), t. II, p. 15 (lettre du 16 février 1935).

A DOUZE CENTS MÈTRES SOUS TERRE
EN VISITE CHEZ LES MINEURS DU BORINAGE,
ANDRÉ GIDE NOUS DIT...

Par la fenêtre on aperçoit le châssis à molettes, haut tréteau d'acier où, sur des bobines de cinq mètres de rayon, courent nuit et jour les câbles d'extraction. Plus loin, au-dessus des bâtiments de la mine, trapus, au toit fardé de charbon, un interminable convoi de wagonnets défile sur une passerelle, tandis que, sur un aérien réseau de câbles, d'autres bennes glissent sans cesse, allant se déverser dans un bruit de tonnerre au sommet des terrils, ces montagnes artificielles faites avec les déblais des galeries, dont la masse énorme découpe un triangle noir sur le ciel qu'une multitude de hautes cheminées couvre d'un brouillard de suie. Et l'on entend gronder des ventilateurs et des machines d'extraction, rugir des compresseurs et des pompes, mille mécaniques, dans un ferraillement de chariots, des sonneries de cloches et des cris rauques hurlés dans tous les sens.

Debout devant la fenêtre, André Gide contemple longuement ce paysage de travail qu'il a voulu connaître. Une attention profonde tend son visage de vieux Samourai, aux yeux luisants, lourds de pensées. Soudain, il sursaute et se tourne vers le directeur de la mine qui donne ses ordres à l'ingénieur chargé de nous piloter :

— Vous conduirez Monsieur Gide à l'entrée de la veine Buisson, mais n'allez pas plus loin : vous savez qu'il y a du danger.

— Non, non, je vous en prie, proteste Gide... Je suis venu ici pour tout voir...

— Mais, Maître, songez à la fatigue... Vous n'êtes pas habitué à ces galeries étroites d'accès difficile...

Au mot "maître" qui l'irrite profondément — "je n'ai rien et ne veux rien avoir d'un maître", m'a-t-il souvent répété — Gide retient un geste d'énerverment tandis qu'il insiste :

— Je vous remercie de votre sollicitude, mais permettez-moi de la refuser. Je suis encore de ta lie à affronter la fatigue (1)... J'en ai vu d'autres au Congo...

Dix minutes plus tard, casqués de cuir, vêtus d'un ample costume de grosse toile bleue, chaussés de lourdes bottines cloutées, une lampe électrique au poing, Gide,

(1) Gide a alors, rappelons-le, soixante-sept ans passés.

Yves Allégret, l'ingénieur et moi nous accroupissons dans la cage. Un coup de sonnette et, brusquement, la cage plonge dans le puits à la vitesse d'une pierre détachée.

— Un peu rapide, la descente, dit Gide, en souriant, quand, vingt secondes plus tard, la cage le dépose au fond.

o

... Nous marchons dans un tunnel étroit et bas : le bouveau. Des troncs de chêne, arc-boutés contre le plafond par d'autres appuyés sur les parois soutiennent la roche qu'on voit luire doucement. Autour de nous, se déploie une nuit impénétrable, d'un silence de tombeau, que nos lampes égratignent à peine. Nous avançons d'un pas malaisé, butant dans des rails invisibles, trébuchant dans les ornières, les flaques d'eau, parfois levant la lampe pour éviter d'aller donner de la tête dans les tuyauteries et les renflements du toit.

De distance en distance, des galeries plus étroites s'ouvrent de chaque côté du bouveau. On y devine une vie mystérieuse : dans l'ombre, pleure tout bas un ruisseau qu'on ne voit pas, des chevaux s'ébrouent, une locomotive à air comprimé râle, une niche crisse dans le charbon sans s'arrêter jamais... Parfois, il faut se jeter dans la paroi et se faire le plus petit possible entre deux boisages pour laisser le passage à une rame revenant des chantiers. Les lampes éclairent un cheval marchant la tête aux genoux, les pattes crippées aux traverses du railage, tirant dans un effort désespéré les lourds charriots. Sa peau couturée de cicatrices et de plaies émeut Gide qui se met à renifler par saccades. Il se tourne vers l'ingénieur et l'interroge : ne pourrait-on pas remplacer les chevaux de mine par des locomotives ?...

Bientôt, nous quittons le bouveau et nous pénétrons dans une voie à peine plus large qu'une faille. Ici, il faut marcher en ployant les reins et souvent même à quatre pattes, la lampe pendue au cou. Les boisages se resserrent, broyés par une pression formidable que rien ne peut retenir. Quand l'un d'eux craque ou qu'une pierraille roule de la voûte dans un bruit que le silence environnant accroît, l'effet est pénible, comme si la mine entière allait s'ébouler. De plus, il fait une chaleur suffocante qui colle nos vêtements sur nos corps trempés de sueur.

— Peut-être ferions-nous mieux de prendre un autre chemin, Monsieur Gide ? demande soudain l'ingénieur.

— Celui-ci est-il celui que vous et vos ouvriers prenez habituellement ?

— Oui, mais nous... c'est notre métier.

— Alors, continuons...

... Un instant arrêtée, notre marche reprend, titubante. La lampe balance à droite, à gauche, devant, derrière, selon le rythme déhanché du coros, arrachant chaque fois à la nuit un coin de boisage où pointe une roche, un bout de rail, la tête violemment barbouillée de charbon de l'un de nous. Gide regarde la construction des boisages, s'informe des procédés d'exploitation, pose des questions d'une intelligence qui stupéfie l'ingénieur, peu habitué à ce qu'un étranger à la mine l'entende si bien.

Brusquement, après un détour de la galerie, nous débouchons au pied de la taille (chantier d'abatage du charbon). Tout d'abord, on ne voit rien, car la poussière vous emplit les yeux et la bouche, tandis que le fracas d'une multitude de marteaux-pics pneumatiques et de hacheuses vous casse les oreilles. Puis, l'œil s'habitue et l'on distingue des êtres nus, encrassés d'une couche de houille amalgamée de sueur, qui courent à quatre pattes, traînant des chariots pleins vers la rare en formation ou roulant les vides sous un fleuve de charbon qui déferle du couloir oscillant, dont la queue de tôle s'ouvre dans la paroi de gauche de la galerie.

— Par ici ! crie l'ingénieur.

Nous nous hissons derrière lui dans la taille. Je vois, devant moi, Gide se tortiller comme une anguille, embarrassé par sa lampe, qui n'est rien, pour le mineur, qu'un troisième œil, mais qui, pour le visiteur inexpérimenté, constitue une malédiction de tous les instants. Le plafond de la taille est horriblement bas ; c'est à peine si le passage a quarante centimètres de hauteur, et les déblais réduisent encore cette ouverture à une simple fissure dans laquelle on peut tout juste engager la tête en se demandant comment le reste du corps passera.

Après cinquante mètres de ce parcours sur le ventre, il faut s'arrêter, on n'en peut plus. Autour de nous, sévit un vacarme d'enfer : on dirait d'une barbare et puissante symphonie dans laquelle on reconnaît le crépitement de mitrailleuse des marteaux-pics, les chuintements des tuyaux à air comprimé, les grondements du moteur qui meut le couloir oscillant, long conduit de tôle dont le mouvement de va-et-vient fait descendre le charbon qu'on y jette. Les mineurs travaillent accroupis ou à genoux, le derrière sur les talons, le corps tendu en avant, les bras crispés sur le marteau-pic qui tressaute et qui rue, secouant les torsos noircis de sueur, secouant les têtes. Sous leur effort terrible, la veine crisse, se fendille, puis éclate et roule en lourds morceaux sur le sol. Des pelles, à toute volée, les enfournent dans le couloir os-

cillant. La poussière monte, si dense qu'à trois pas l'on ne distingue plus qu'une buée jaunâtre autour des lampes et, vers la veine, des têtes barbouillées comme pour un crime, des bras gonflés de muscles pareils à des cordes d'acier, des torsos de bronze, des hanches de lutteur... Je vois Gide ramper vers les mineurs et commencer une conversation passionnée. Il leur demande de le renseigner sur leur vie, s'informe de leurs salaires, de leurs goûts, de leurs idées... Quand il revient vers nous, il est sombre et taciturne, avec des gestes brusques qui trahissent son agitation. Un peu plus tard, il se met à raconter ce que ces hommes lui ont dit, et il s'échauffe :

— Pendant toute ma vie, j'ai cru et j'ai écrit que la question morale était la seule, ou du moins la plus essentielle à résoudre, que l'homme importait plus que les hommes. Je le crois encore, mais je me suis aperçu qu'il faut d'abord fournir aux hommes la subsistance matérielle avant de leur parler de leur âme. Je ne dis pas que les questions matérielles sont plus importantes que les questions morales, non, je ne crois pas cela : mais tant que ces questions matérielles ne seront pas résolues on ne pourra rien faire.

— Ce qui dans le domaine de l'art justifie la littérature prolétarienne, dis-je. Pourtant, il n'y a guère, quand, à propos d'une discussion sur les thèmes de Racine et ceux de Poulaille (1), je vous disais : "Ne vous semble-t-il pas que les problèmes de l'amour sont bien moins pressants que les problèmes du pain quotidien ?", vous protestiez farouchement.

— Et je continue à protester ; certes, il n'y a rien de plus pressant que cette nécessité de se nourrir, mais il n'y a rien, en l'homme, de moins intéressant. Ce n'est qu'à partir de là que l'œuvre d'art, ou la danse et le chant peuvent s'épanouir. C'est, en effet, le propre de la littérature française d'être le fait de gens rassasiés et n'ayant aucun souci à avoir des questions matérielles. De là, la possibilité d'une efflorescence souvent parfaite. De là, également, son écartement de la réalité, sa

(1) Henry Poulaille, qui devait donner une version romancée de son expérience de la Guerre dans sa trilogie *Le Feu sacré, Pain de Soldat* et *Les Pescapés*, s'était fait le porte-parole des "écrivains prolétariens" dans son *Nouvel Age Littéraire* (1931). Gide en contestait l'argumentation esthétique, non sans nuances d'ailleurs : v. son *Journal*, juin ou juillet 1935, Pléiade p. 1228, *Les Cahiers de La Petite Dame* du 4 décembre 1935 (t. II, p. 494) et la note de Gide datée du 10 janvier 1936, parue dans *La N.R.F.* de février 1936, pp. 301-3 (non recueillie).

tendance à se perdre dans l'abstrait et le factice. La machine peut-elle permettre, aujourd'hui, une semblable libération de l'homme, et non plus de quelques-uns, mais de tous ? La question est là. En attendant que l'équilibre nouveau soit obtenu, le besoin de manger l'emporte de beaucoup sur tout le reste. Voilà pourquoi les questions sociales prennent le pas dans mon esprit sur les questions d'art. Et ce n'est qu'une fois que les premières seront résolues que l'art pourra de nouveau s'épanouir...

Nous glissant sous les perches et les soliveaux à demi brisés qui soutiennent le toit, nous gagnons le haut de la taille. Là, profitant d'un court arrêt du vacarme que font les outils pneumatiques, Gide reprend :

— Mais combien de gens nous paraissent "intéressants" aujourd'hui, simplement parce qu'ils sont misérables. Dès lors, où trouver la base d'une littérature populiste ou prolétarienne ? Qu'il faille aujourd'hui s'occuper d'abord et avant tout de rassasier ceux qui ont faim, parbleu, voici qui me paraît évident, mais qui n'a rien à voir avec l'art. Non, voyez-vous, l'angoisse présente et l'urgence des nécessités matérielles fausse et pervertit toutes les questions autres que les questions sociales... Mais osera-t-on affirmer qu'une littérature est mauvaise et "bourgeoise" simplement parce qu'elle ne s'occupe que de gens rassasiés ?... Je ne parle pas de Poulaille, qui a plus que du talent, mais ceci dit, je voudrais bien que toute cette littérature populaire, populiste ou prolétarienne ne prête pas à sourire avant vingt ans... Et jamais il ne s'agit ici de littérature documentaire, contre laquelle je prévois quelle réaction bientôt...

Nous sommes maintenant sur le point de quitter la taille, étant parvenus à l'entrée d'une galerie qui doit nous ramener au puits. Mais avant de s'y engager, Gide regarde encore, longuement, le travail forcené des mineurs.

AVEZ-VOUS SONGÉ
À VOUS ACQUITTER
DE VOTRE COTISATION
POUR 1978 ?

LES

CAHIERS
ANDRÉ GIDE

8

CORRESPONDANCE
ANDRÉ GIDE
JACQUES-ÉMILE BLANCHE
(1892-1939)édition établie, présentée et annotée
par
GEORGES-PAUL COLLETparaîtront
TRÈS PROCHAINEMENTIls ne seront envoyés
qu'aux Membres de l'AAAG
ayant réglé leur
COTISATION pour 1978

CORRESPONDANCE
 ANDRÉ GIDE
 HENRI VANDEPUTTE

présentée
 par
 DAVID ROE
 (fin)

LETTRE XVI
 HENRI VANDEPUTTE À ANDRÉ GIDE

Bruxelles, le 20 août 1902.

Mon cher Gide,

Ton livre a déchainé dans ton ami Henri Vandeputte un enthousiasme qui, à chaque instant, jette des flammes. J'aime furieusement *L'Immoraliste* (1) ! J'en ai été stuéfié. En le lisant, je pensais,

(1) L'exemplaire (de l'édition originale tirée à trois cents exemplaires) envoyé à Vandeputte porte la dédicace suivante :

*Il me semble, mon cher Van de Putte
 que ce livre n'est qu'une longue lettre que je t'écris
 depuis trois ans*

André Gide

(Dédicace reproduite p. 27 du catalogue de la vente de la *Bibliothèque d'un Amateur*, Hôtel Drouot, Paris, 8-9-10 mai 1972. Elle nous a été communiquée par M. Claude Martin). Vandeputte avait sans doute envoyé à Gide en 1901 son poème *La Planète*, en même temps qu'à Jammes, qui demande, dans le post-scriptum d'une lettre d'avril 1901 à Gide : "As-tu lu la page 91 de *La Planète*, par Henri Vandeputte ? Lis-la. Décidément ça le hante. Je crois que tu lui fais un peu peur. En Belgique, on doit se figurer le diable un peu comme toi." (*Correspondance* JAMMES - GIDE, p. 174). Il est difficile de voir la peur de l'influence de Gide dans les lignes en question. Le poète fait, dans sa tête, le tour du monde, toujours à la recherche de nouvelles scènes, de nouvelles expériences : "Au surplus je ne suis pas celui qui demeure" (p. 89). En quittant la "mystérieuse et brillante Perse", il dit :

je m'écriais sans cesse : "Mais c'est admirable ! La vérité et l'émotion ! Une œuvre ! Quelle œuvre ! Quel homme, quel cœur humain est ce Gide !" Et beaucoup d'autres choses, que je répéterai ailleurs, choses naïves auxquelles mon étonnement, mon émotion, mon ardeur donneront, je l'espère, de l'éloquence.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt, parce que Paul Germain (2), qui reçut mon exemplaire, le lut et le passa à une dizaine d'amis, avant de me le remettre !

parce qu'écrire une lettre m'ennuie fort, maintenant que j'en ai chaque jour une cinquantaine à faire, pour les clients de mon père,

parce que je veux conserver vierges mes éloges à l'article où je parlerai de *L'Immoraliste* (3).

Encore un coup, ouïssé-je en bien parler !

Il ne suffit pas d'aimer passionnément une femme pour qu'on sache bien le lui dire : il faut encore ne pas avoir la fièvre de la passion — celle qui me brûle encore durant ton livre.

Sois plein de joie, mon grand ami, *L'Immoraliste* est inoubliablement beau.

Et encore je t'aime toi-même !

Henri Vandeputte

LETTRE XVII
HENRI VANDEPUTTE À ANDRÉ GIDE

Le 9 avril 1905.

Mon cher Gide,

Nous allons publier à quatre — C. Beck, Isi Collin, un jeune homme inconnu Louis Piérard et moi — une revue : *Antée* (1). Le be-

*Et moi je vais suivre le chemin que traça
le Radieux ! Bacchus vineux et génial,
aimé des Arts,
qui a des yeux de chez le divin Léonard
et, sur la bouche de Siegfried,
peut-être le sourire d'André Gide ! (P. 91).*

(2) Nous n'avons pu identifier cet ami de Vandeputte. Peut-être s'agit-il d'un collaborateur de *L'Idée libre*, revue belge à laquelle Vandeputte donnait des chroniques.

(3) Nous n'avons pu trouver trace de cet article — si tant est que Vandeputte l'ait en effet publié.

(1) Sur Beck, voir le riche recueil d'études et de textes réu-

soin s'en fait sentir en Belgique, où ne paraît plus aucun papier intelligent. Nous aurons à chaque numéro une chronique des idées de C. Beck, dit Poilu, et qui, pour ne pas compromettre la physiologie antédiluviennne qui lui est indispensable dans les milieux sociologiques pour réussir à gagner 1200 frs par an, signera Joseph Bossi ; une chronique de la poésie par Collin, de la sociologie et de la politique envisagées à notre point de vue, par Piérard ; des Arts et de tout et de rien par H.V. (2).

En outre un cher maître (appelle-le un vieux ou un génie universellement reconnu si tu préfères), un jeune français et un jeune belge. Que je te classe dans la première (boum !) ou la seconde (aïe !) catégorie, fais-moi la gentillesse de me promettre que tu collaboreras à notre revue. J'espère même que ce sera dès le deuxième ou troisième numéro. Dans le premier il y aura : les 4 (: chroniques en tête), Van Lerberghe, L. D. Mardrus et Toisoul ; dans le second, toi ou Claudel ou Griffin, les 4, Montfort et Blanche Rousseau. En tout cas permets-moi de t'inscrire parmi les collaborateurs (3).

nis dans les n° 83-85 de la revue belge *Temps Mêlés* (1966) par A. BLAVIER. La correspondance publiée de Beck (revue citée) et de Gide (*Mercure de France*, juillet et août 1949) ne contient pas de lettres de 1905. Beck suit alors des cours de sciences politiques à l'Université de Bruxelles, où il a rencontré Piérard. Voir aussi le numéro spécial de la revue *La Nervie* (1931, n° 11), et l'étude d'Antonio MOR (*Les Lettres Romanes*, 1953, pp. 133-44, 201-22 et 301-30).

Suf Piérard — né seulement en 1886 — voir l'important recueil des 322 lettres à Louis Piérard (Minard, 1971) : on y trouve une vingtaine de lettres de Vandeputte et vingt-quatre lettres d'Isi Collin, où il est souvent question d'Antée. La préface, par sa fille Marianne Pierson-Piérard, contient de précieux renseignements sur cette période de sa vie.

Isi Collin (1878-1931), fils d'un distillateur et marchand de vins de Liège, fut poète, prosateur, et vers la fin de sa vie chroniqueur du journal *Le Soir*. Il collabora à beaucoup de revues belges et, en 1901, à *L'Ermitage*, qui publia aussi l'un de ses recueils, *La Vallée heureuse* (1903). Il est question de Gide deux fois dans ses lettres à Piérard : lors d'une visite à Paris en 1906, il n'a pas eu le temps d'aller voir Gide (p. 106), et, la même année, il demande un exemplaire d'*Amyntas* "pour répondre à Gide" (p. 110). Fidèle ami de Beck, il mourut peu de temps avant la publication du numéro spécial de *La Nervie*. La revue contient une longue lettre de Collin au sujet de Beck, ainsi que des articles de Gide, Albert Mockel, Piérard et Vandeputte.

(2) Vandeputte entend donc reprendre le rôle de "chroniqueur en pantoufles" qu'il a rempli pendant un certain temps, à partir de 1901, à la revue belge *L'Idée libre*.

(3) Le premier numéro (juin 1905) contiendra trois chroniques (celle de Collin passera en tête du n° 2), avec *Pan*, acte I, de Van

Avant deux mois tu recevras un bouquin de vers (pour lequel je ne trouve pas de titre 1) (4) de ton ami qui t'aime

tendrement

Henri Vandeputte

22, rue St-Jean.

LETTRE XVIII
ANDRÉ GIDE À HENRI VANDEPUTTE

(Cuverville, 23 juin 1905) (1).

(...) Voici donc quelques feuilles que j'arrache à mon prochain volume pour la revue dont je recevais hier le premier N°... Je ne puis malheureusement vous envoyer rien d'autre, n'ayant en plus de ces nouvelles *Feuilles de route* qui formeront mon *Amyntas* (avec celles que je publiai sous ce titre dans *L'Ermitage*, mon *Bou Saada de Vers et Prose*, etc.)... Puis-je avoir des épreuves — ou corrige-les toi-même, si le temps manque. Mais corrige-les bien, et veille à l'exactitude de la ponctuation (...).

LETTRE XIX
ANDRÉ GIDE À HENRI VANDEPUTTE

Lerberghe, et des *Vers* de Toisoul. La deuxième contiendra trois chroniques, deux textes poétiques de "Bossi" (Beck), les *Feuillets* de Gide (voir la lettre suivante) et les *Notes* de Lucien Jean. Dans le numéro d'août, des poèmes de Jammes et de Verhaeren, un conte de Blanche Rousseau, un poème de Vandeputte ; la chronique de Bossi, consacrée à Claudel, a été reprise dans le *Bulletin* de la Société Paul Claudel en Belgique (n° 15, 1970), où on trouvera, présentée par Victor MARTIN-SCHMETS, la correspondance Beck-Claudel. Un "Fragment" de Griffin paraîtra dans le n° 5 (octobre), un conte de Montfort et un poème de Lucie Delarue-Mardrus dans le n° 6. C'est seulement dans le n° 8 de janvier 1906 que paraîtra un texte de Claudel : la traduction de quelques poèmes de Coventry Patmore. Vandeputte avait écrit à Claudel en juin 1905 et l'avait ensuite rencontré à Bruxelles. Il lui avait demandé quelque chose pour *Antée*, demande répétée dans une lettre du 27 juin (Archives Paul Claudel ; ces lettres, et une troisième, plus longue, de 1907, paraîtront dans le prochain *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*). Mais Claudel publiait alors surtout à *L'Occident* et à *L'Ermitage*.

(4) *Pain quotidien* ne paraîtra, aux Éditions d'Antée, qu'en 1906.

(1) Fragments d'une réponse à la lettre XVII, cités d'après un catalogue dans le *Répertoire chronologique* de Claude MARTIN, où la lettre est datée de 1906, erreur corrigée dans *André Gide 3* (1972), pp. 197 et 188.

(20 janvier 1910) (1).

Cher ami,

Tu as été prévenu, je le sais, de la mort de notre pauvre Philippe (2). Il avait pour toi une profonde affection ; et la quantité des lettres de toi qu'on a retrouvées chez lui atteste combien ton amitié pour lui avait été vive. J'ai fait mettre soigneusement de côté toutes ces lettres ; elles vont t'être renvoyées au premier jour ; c'est le miroir de ta jeunesse. Nous étions plusieurs à nous occuper de ranger les papiers dans la petite chambre du quai Bourbon : sois assuré qu'aucune indiscrétion n'a été commise (3). Me voici chargé par Madame Philippe de m'occuper des écrits de son fils (4), nous donnons donc dans *La Nouvelle Revue Française* la suite de Charles Blanchard qu'il avait commencé de nous confier (5)... Si nous n'étions pressés par le tems, j'eusse souhaité qu'une de celles (des lettres) qu'il eut t'écrire vint se joindre à ces quel-

(1) Cette lettre ne nous est connue que par le catalogue de la vente de la *Collection Alfred Dupont* (Troisième partie, Paris, Hôtel Drouot, 3-4 décembre 1958) : BAAG n° 17, oct. 1972, pp. 11-2. Lettre de 4 pp. in-4°.

(2) Mort le 21 décembre 1909. Vandeputte a été prévenu par André Ruyters.

(3) Gide écrit la même chose à Beck (*Mercur de France*, août 1949, p. 632) et à Jammes (*Correspondance*, p. 272), à qui il renvoie aussi leurs lettres trouvées chez Philippe (qui habitait 45, quai Bourbon).

(4) Il est inutile de souligner ici à quel point dans ses premières années *La N.R.F.*, sur l'initiative de Gide, a servi la mémoire et fait connaître les œuvres de Philippe. Il convient cependant d'ajouter que Gide est resté le fidèle conseiller de la mère, de la sœur, puis de la nièce de Philippe jusqu'en 1936. Voir à ce sujet Vincent DÉTHARÉ, *Images et Pèlerinages littéraires* (1962), pp. 122-43 : l'auteur cite quelques extraits caractéristiques de la cinquantaine de lettres de conseils que Gide écrivit à la famille de Philippe (toute cette correspondance se trouve dans les archives de la Bibliothèque de la Ville de Vichy).

(5) En effet, ayant abandonné ce livre sur son père, Philippe avait donné à *La N.R.F.* une version du premier chapitre qui parut en janvier 1910 dans la revue. Un second chapitre, retrouvé après sa mort, parut dans le numéro de février, et des fragments dans le numéro spécial du 15 février. Cette œuvre inachevée fit une très forte impression sur Gide : voir son *Journal* du 1^{er} janvier 1910 (p. 288) et la fin de son "éloge" de Philippe, publié exactement vingt-huit ans plus tard, dans *Jean-Jacques*, et repris dans *Éloges* (1948), pp. 67-71. Voir aussi ses intéressantes réflexions sur l'évolution de Philippe romancier dans la note qu'il écrit pour servir d'introduction aux fragments de *Charles Blanchard* publiés dans le numéro spécial de *La N.R.F.* (15 février 1910, pp. 260-1).

ques rares (6)... Nous pensons qu'il y aura lieu ensuite de publier sa correspondance ; tout ce que j'en connais est digne d'être lu et médité (7)... Mais sans doute n'écrivit-il à aucun aussi intimement et ne s'écrivit-il aussi complètement et aussi bien qu'à toi... Ah ! cher vieux, il y a certaines heures de notre jeunesse dont rien ne pourra diminuer la chaleur : je m'y réchauffe encore bien souvent comme un vieux bédouin que je commence d'être, et quand je regarde à côté de moi je crois voir mon vieux camarade Van de Putte qui tend lui aussi ses mains vers la flamme...

LETTRE XX
HENRI VANDEPUTTE À ANDRÉ GIDE

Le 20 février 1910 (1).

Mon cher Gide,

Je voudrais te répondre par une longue lettre ; je n'ai pas le temps. Je voudrais t'envoyer les lettres de Philippe que j'ai, et il est dès maintenant entendu que je te les donnerai toutes — il y en a certainement plus de cent — mais il faut que je les relise auparavant. Peux-tu attendre jusqu'en avril ? Je t'apporterai le paquet à Paris à cette époque, et nous déciderons ensemble de ce qu'il y a lieu de faire. Tout est en effet exquis et tout Philippe, jusqu'à *Marie Donadieu* (2) inclus, est là-dedans, mais on y parle aussi de

(6) Dans le passage supprimé qui précède cette phrase, Gide a sans doute parlé des lettres de Philippe qu'il a pu recueillir en s'adressant aux amis du romancier, pour le numéro spécial de *La N.R.F.*. On y trouve des lettres à sept amis, y compris Gide lui-même. On n'y trouve pas, pour les raisons que l'on sait, la très belle "lettre de jeunesse" à Francis Jammes (voir *Correspondance JAMMES-GIDE*, pp. 266-72 et, pour le texte de la lettre en question, p. 311-2).

(7) Ce que Gide a découvert grâce à son amitié avec Philippe, n'est-ce pas, entre autres, comment on peut être à la fois écrivain et pauvre ? Cette découverte, il est en train de l'approfondir à travers les lettres et les manuscrits de son ami. Du vivant de Philippe déjà, il admirait le courage avec lequel cet écrivain-né s'astreignait au besoin de gagner dans un bureau de quoi vivre. Il avait dit un jour à Christian Beck qui, lui, fils d'une famille riche, avait choisi d'être pauvre : "Pourquoi n'as-tu pas organisé ta pauvreté ?" en lui proposant l'exemple de Philippe (*Temps Mêlés*, n° 83-85, p. 57, lettre de Beck).

(1) Papier à en-tête énorme, comportant les noms de tous les responsables de l'Alliance Française de Chicago et, à côté : *La Revue Française de Chicago / Official Program / of the / French Theatre* (etc...) ; puis le nom et l'adresse de Vandeputte : *634 Fine Arts Building / 203 Michigan Avenue / Chicago*.

(2) Roman de Philippe publié en 1904. *Les Lettres de jeunesse*

choses et gens qu'il ne conviendrait peut-être pas de ramener à la lumière. Nous nous écrivions si franchement ! J'ai lu *La Porte étroite*. Je trouve ce roman plus fort et mieux fait que *L'Immoraliste*, mais j'ai un faible pour celui-ci. Je t'aime beaucoup, mon cher Maître Gide, et je serai très heureux de te revoir. Il est possible que je ne retourne en Europe que pour trois mois, comme il est possible que je ne revienne plus cette fois en Amérique (3). Ruyters devrait bien m'écrire au sujet du *Lièvre* (4). Je travaille au *Prangini* (5) *Cocktail*, qui est une longue, dure et turbulente pièce moderne — et j'ai ici une trentaine de proses qui, avec d'autres déjà publiées, formeront *La Ciguë*, le bouquin de moi auquel je tiens le plus (6).

Je t'embrasse bien.

Henri V

LETTRE XXI
HENRI VANDEPUTTE À ANDRÉ GIDE

POURQUOI PAS ?
journal hebdomadaire illustré
4 rue de Berlaimont

Publicité
Agent général :
Henri VANDEPUTTE

Le 27 août 1910 (1).

Mon cher Gide,

A mon retour de Paris, je trouve ta carte de Bellegarde. Merci. Que le Comité de lecture m'annonce au plus tôt que *La Nouvelle Revue*

(LIV-LVIII) racontent la liaison à partir de laquelle Philippe a créé Marie.

(3) Au cours des trois années qu'il a passées aux États-Unis, Vandeputte est revenu deux fois en Europe. Il est rentré de sa deuxième visite en octobre ou novembre 1909 (v. 332 lettres..., p. 323).

(4) Il s'agit d'une pièce de Vandeputte. Il est resté en contact avec Ruyters, autre collaborateur d'*Antée*, pendant son séjour, et doit lui avoir donné ou envoyé la pièce pour *La N.R.F.*, dont Ruyters est maintenant le gérant. V. aussi les lettres XXI-XXV.

(5) Lecture douteuse.

(6) Nous n'avons pas retrouvé trace de la "longue pièce" qui n'a pas été publiée. Les textes de *La Ciguë* n'ont pas été recueillis. Quelques-uns parurent dans *Antée*, *Psyché* et *La Société Nouvelle* entre 1905 et 1909. Vandeputte avait aussi écrit pour ce Théâtre Français une petite comédie en un acte, *La Lettre*, qui fut publiée à Chicago en 1910 (voir à ce sujet *Henri Vandeputte et Les Lettres*, p. 20).

Française publie et ma comédie (2), que je vais sans doute remanier légèrement, et le conte de mon ami Llona (3). Oui, envoie-moi la copie des lettres de Philippe. Tu peux compter que je te la renverrai dans les vingt-quatre heures. Je joins à la présente un amour de lettre de Philippe à Toisoul (4). Elle t'intéressera certainement. Il est possible que je ne parte pas en octobre pour l'Amérique. On m'offre une situation, modeste mais sûre, à Paris (5). Le pain et le gîte assurés, je gagnerai aisément le reste. Ne publie pas, jusqu'à nouvel ordre, cette nouvelle. En somme, il me réjouirait infiniment de pouvoir te la confirmer. Je déteste Bruxelles et ne m'y refixerai à aucun prix.

Crois à mon amitié.

Henri Vandeputte

P.S. L'emploi qu'on m'offre est dans la publicité. J'aurai pas mal de temps à ma disposition. Si tu as quelque bonne idée au sujet de gens qui pourraient utiliser mes services, publicité ou littérature, communique-la moi, je t'en prie.

(1) L'en-tête se trouve au dos de la lettre. Le *Pourquoi pas ?* venait d'être fondé par l'écrivain — critique et essayiste, francophile convaincu — Louis Dumont-Wilden (né en 1875) et deux journalistes. Il s'agissait à l'origine d'un programme commenté des manifestations ayant lieu à Bruxelles à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1910. Transformé ensuite en hebdomadaire illustré, le journal eut un grand succès, survécut à ses fondateurs et reste aujourd'hui un vivant miroir de l'actualité belge et mondiale. — Le *Féertoire chronologique* de Cl. MARTIN cite, parmi les fragments de lettres de Gide, ces lignes datées du 3 mai 1912 : "... ai pu le jour même où tu me l'as confiée, ranger toute la correspondance de Philippe ... ne peut être question d'ici assez longtemps de publication. Je travaille à force et suis ton André Gide." Nous ne connaissons aucune autre correspondance de Philippe confiée à Gide, sauf les lettres à sa mère, qu'il reçut de la famille peu après la mort du romancier. S'il y a erreur sur l'année de la lettre, comme cela arrive parfois dans les catalogues de marchands d'autographes, il pourrait bien s'agir d'une lettre à Vandeputte.

(2) Il s'agit de la pièce *Le Lièvre*.

(3) Vandeputte a rencontré Victor M. Llona aux États-Unis en 1908 (332 lettres..., p. 322). Le conte de Llona, *L'Escalier à Tripoli*, paraîtra dans *La N.R.F.* en novembre 1911 (pp. 586-613) et sera suivi, en 1913, par une nouvelle, *La Poursuite de la "Dancing Girl"*. Après la guerre, Llona se rapprochera du groupe de *La N.R.F.*, où il publiera neuf comptes rendus de livres entre 1923 et 1929. Traducteur lui-même, il sera, pendant quelques années à partir de 1922, une sorte d'agent pour les traductions d'André Gide en langue anglaise (v. la *Correspondance André Gide - Waldo Frank*, BAAG n° 33, janvier 1977, pp. 11-5). Le premier de ses comptes rendus porte sur le livre de Vandeputte, *Dictionnaires, ajoutez un adjectif en -ique*, La

LETTRE XXII
ANDRÉ GIDE A HENRI VANDEPUTTE

Cuverville, 23 septembre 1910 (1).

(...) Le théâtre de Rouché a pris la nièce de Ghéon et va la faire mettre en répétition imminemment (2). Nous permets-tu d'essa-

N.R.F., sept. 1923, pp. 348-9. La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède une longue série de lettres de Vandeputte à Liona, datant surtout des années 20. Il y est souvent question de *La N.R.F.* (v. notre Appendice).

(4) Voici la lettre à Toisoul, qui se trouve à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet :

11 février (ajouté au crayon : 1897).

Parce que le mot d'ami n'est pas un mot vain sous ma plume, sa-chez mon cher Toisoul que je suis avec vous en ces jours de votre peine. Il est des choses si tristes que le cœur en voudrait mourir, oh ! mon ami, puissiez-vous bientôt voir vos chagrins calmés. Et je voudrais bien pouvoir les adoucir par des mots d'amitié, je veux donc vous dire que je suis pleinement votre ami, et dans la douleur, et dans la joie, et toute la tendresse qui ne prend souvent à l'âme, je vous en donne une des parts les plus délicieuses.

Et ma main voudrait être bien caressante à serrer la vôtre.

Charles-Louis Philippe.

On a noté au dos : "Lettre délicieuse de M. Ch.-L. Philippe à M. Arthur Toisoul. *Lettres Délicieuses*." Le Musée de Cérilly possède sept autres lettres de Philippe à Toisoul, mais elles ne permettent pas d'éclairer la "peine" dont il est question ici.

(5) Voir la lettre XXIII.

(1) Il s'agit, cette fois encore, d'un fragment reproduit dans le BAAG n° 18, oct. 1972, pp. 9-10, d'après le catalogue de la vente de la *Collection Alfred Dunont* (Première Partie, Hôtel Drouot, 11-12 décembre 1956).

(2) Jacques Pouché, de *La Grande Fevue*, vient de prendre en main le Théâtre des Arts, qu'il rouvrira en novembre 1910. Il accepte la pièce de Ghéon, *Le Pain*, pour sa première saison, avec *Les Frères Karamazov* adaptés par Copeau. *Le Pain* ne sera finalement monté qu'en novembre 1911 (v. la *Correspondance GHEON-GIDE*, pp. 753-89, *passim*). Sur Rouché et le théâtre, v. dans *La N.R.F.* de déc. 1910, pp. 798-801, la note consacrée par Jacques Copeau à un article du *Figaro* où Rouché venait d'expliquer ses idées sur l'art théâtral moderne. Vandeputte rendra compte de la représentation du *Pain* dans le supplément de la *Revue des Français* du 25 nov. 1911 (sur cette *Revue des Français*, v. la lettre suivante).

Rouché monta en décembre 1910 une pièce de Saint-Georges de Bouhélier, *Le Carnaval des Enfants*, à laquelle Vandeputte consacra la plus grande partie de sa chronique. Il semble être resté en bons

er de faire prendre *Le Lièvre* ? *Le Lièvre* me paraît bien plus fait pour être joué que pour être donné en volume ou en revue ; je t'envoie une dactylographie du choix que j'ai fait dans la très belle correspondance de Philippe que tu avais bien voulu me confier (...). Ces lettres m'ont profondément ému... Je t'y retrouve, toi, autant presque que Philippe et t'aime davantage d'avoir su les mériter. Rarement, jamais peut-être, l'amitié ne s'est exprimée de manière plus tendre, plus pathétique, plus confiante et plus désolée. (...)

LETTRE XXIII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 26 septembre 1910.
11 rue Francart
Bruxelles

Mon cher Gide,

Que tu es gentil ! Mais voir jouer *Le Lièvre*, c'est un de mes plus chers désirs ! Fais tout ce que tu veux de cette comédie.

Qu'est-ce que "le théâtre de Rouché" ? Ô mon ignorance !

Je te prie de faire subir au texte les quelques changements ci-joints (1).

Merci.

Pour combien de temps es-tu à la campagne ? Moi, je serai à Paris à partir du 1^{er} octobre. Écris-moi, par retour, ici — alors, 56 rue de l'Université, Paris. Je serai à partir du 1^{er} octobre Secrétaire-administrateur de la *Revue des Français*. Connais-tu cette calme et honnête revue ? J'ai mission de la transformer, je t'expliquerai comment. Bonne situation pour moi. Un fixe, de la copie placée d'avance et toute la publicité (2). Et j'ai déjà d'autres cordes à

termes avec Bouhélier après les batailles naturistes de 1897-98, et avoir gardé un certain respect pour lui en tant qu'écrivain, car il lui a demandé de collaborer à *Antée* (v. Michel DÉCAUDIN, *La Crise des valeurs symbolistes*, p. 219). Cela ne l'empêche pas de rappeler, à propos de la nouvelle pièce, que Bouhélier poète n'avait pas tenu les promesses de ses œuvres de théorie ou de polémique, et que "ce furent trois écrivains dits symbolistes : Verhaeren, Jammes et André Gide dans *Les Nourritures terrestres* — une œuvre en marge de son œuvre — qui les premiers prouvèrent l'excellence des protestations naturistes".

(1) Vandeputte avait joint à cette lettre une feuille contenant quelques corrections de détail à apporter au dialogue de sa pièce. Cette feuille a été classée par erreur, à la Bibl. Doucet, avec la lettre datée du 3 décembre 1913 (notre lettre XXXVII).

(2) Fondée par Pierre de Coubertin et Gaston Bordat sous le ti-

mon arc.

Donc je ne retourne pas en Amérique.

Mon divorce sera prononcé samedi — et, dussé-je te terrifier, je t'annonce que je serai remarié quinze jours plus tard. J'épouse une Française, protestante, du Havre, ô auteur de *La Porte étroite* (3) !

Je n'ai pas encore reçu la dactylographie des lettres de Philippe ; je l'attends avec impatience. Peut-être pourrai-je te donner un bon conseil sur l'opportunité de maintenir les noms propres dans le texte. Ce que tu me dis de mon ami me touche infiniment. Sauf mes gosses je n'ai jamais aimé personne autant que lui (4). Le portrait que tu m'as envoyé est là devant moi. Mais ce n'est pas seulement quand je suis à ma table de travail que Philippe me tient compagnie. Les beaux cœurs ne meurent pas.

Garde ces lettres par devers toi aussi longtemps qu'il te plaira.

Crois à mes très fidèles sentiments.

H. Vandeputte.

LETTRE XXIV
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

2 rue Perronet
Le 25 novembre 1910.

Mon cher Gide,

Je viens de t'envoyer le dernier numéro de la *Revue des Français* (1).

tre *Revue pour les Français*, cette revue littéraire, politique, sociale et économique avait annoncé dans son numéro du 25 septembre 1910 qu'elle allait paraître "sous une forme nouvelle, notablement améliorée et augmentée". En fait, la revue elle-même ne changea que sa couverture et son titre. Mais il s'y ajouta un supplément illustré, *Le Petit Mois*, comportant quelques chroniques d'actualité et beaucoup de publicité, qui fut sans doute la responsabilité de Vandeputte. Il y signera surtout la chronique des théâtres, et parfois la revue des revues (le plus souvent signée "Blue Pencil"). Son nom disparaîtra des pages du *Petit Mois* après le numéro d'avril 1912. Vandeputte publiera deux articles dans la revue elle-même, le premier consacré au chef-d'œuvre d'une grande amie de Ch.-L. Philippe ("Marguerite Audoux et les Écrivains contre la Littérature", 25 déc. 1910, pp. 218-22, et "Le Français en Amérique", 25 déc. 1911, pp. 40-8).

(3) Selon Mme ABEL, fille du troisième mariage d'Henri Vandeputte, cette deuxième épouse s'appelait Hélène Riffelmacher ou Racheilmacher et aurait ensuite épousé l'acteur Pierre Renoir.

Comment faut-il que je procède avec M. Rouché ? Attendre ? J'aime peu cela.

Je voudrais être fixé. Veux-tu lui demander une réponse définitive ou préfères-tu que je le voie moi-même (2) ? Dans ce dernier cas, donne-moi son adresse.

Je suis ton bien dévoué

H. Vandeputte.

Mon ex-ami Christian Beck fut cause hier d'une présence inopportune au Théâtre des Arts. J'espère que tu auras été le seul à la remarquer. Peu de gens connaissent mon ex-femme. Je ne prétends évidemment pas te mêler à un incident que je considère comme clos, mais il me semble qu'il convient que je t'en parle. Trois jours avant la réédition générale, Beck me fit part de son intention d'amener là cette personne, qui n'y avait que faire, et me demanda, avec le plus grand sang-froid, si je n'y voyais aucun inconvénient. Je fus, comme tu penses, suffoqué, mais me contentai de lui faire remarquer que cela romprait net toute relation entre lui et l'honnête femme qui porte aujourd'hui mon nom, et, bien entendu, moi-même. Mais, pour des raisons vagues, notre gentleman tenait à s'exhiber en cet endroit avec une femme bien vêtue et insista. Je rompis l'entretien absurde. L'acte de Beck ne t'étonnera pas. Mais mon explication dissipera peut-être ton étonnement d'hier.

LETTRE XXV
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 20 janvier 1911 (1).

Mon cher Gide,

Après réflexion, je trouve que ce qu'il y aurait de plus prati-

(4) Vandeputte parlera de Philippe, toujours avec émotion, dans son essai autobiographique de 1926 (p. 6).

(1) Vandeputte y est devenu critique des spectacles — ce qui explique d'ailleurs son p.-s.. Dans *Le Petit Mois* du 25 novembre, il rend compte de *L'Aventurier* d'Alfred Capus. Son article n'est pas sans allusions indirectes à sa propre expérience : "Celui qui est devenu, à l'étranger, un autre homme, plus fort, plus intelligent, meilleur, plus riche même, est fatalement condamné à souffrir de l'illusion en lui persistante que le vieil homme, l'enfant de ses parents, l'ami de ses amis, le citoyen de sa patrie, d'avant l'Aventure, n'est pas mort en lui."

(2) Il ne semble pas que le Théâtre des Arts ait monté *Le Lièvre*.

(1) Cette lettre est conservée dans les archives Philippe du Musée de Cérilly.

que pour me donner tout apaisement serait que je revoie le reste de la correspondance de Philippe, avant qu'on ne l'imprime (2). *Primo*, je suis assassiné de lettres de gens qui craignent qu'on n'y parle d'eux trop cavalièrement (3). *Secundo* — souffre que je l'avoue — j'ai un peu peur des masques que *La N.R.F.* met aux personnages mis en scène par Philippe. Un X pour Ruyters, soit (4). Mais un M pour l'inconnue que tu sais, c'était malheureux, car il s'est trouvé deux personnes pour m'écrire qu'il n'était pas bien de ma part de laisser imprimer ces choses sur mon ex-femme, que l'on appelait dans l'intimité Miette ! (et que le passage ne visait aucunement) (5). Ainsi sont trahies les meilleures intentions, en l'espèce les tiennes (6). Dis-moi donc quand il te convient que je vienne relire le restant des lettres et donner mon approbatur.

(2) La publication dans *La N.R.F.* des "Lettres de jeunesse" de Philippe à Vandeputte a commencé dans les livraisons de novembre et de décembre 1910, mais elle est ensuite interrompue jusqu'au mois de mars 1911.

(3) Les premières lettres avaient paru sans aucune note liminaire. A la reprise, en mars, les lettres seront précédées d'une "N.D.L.R." (p. 337), qui sera utilisée, légèrement modifiée, pour la publication en volume. Elle est sans doute destinée à réduire au silence les "gens qui craignent qu'on n'y parle d'eux", car elle dit que la Revue "a cru devoir supprimer (...) tous les passages concernant la vie privée ou la personne des écrivains contemporains". Une note, ajoutée à la note, signale cependant que quelques passages de ce genre, "où les jugements éclairaient extraordinairement le caractère de Philippe", ont été maintenus, les noms propres ayant été remplacés par des initiales.

(4) Dans la publication en revue, l'initiale X est utilisée pour le "jeune homme, riche en somme, vêtu avec élégance (...), trop cultivé" dont il est question dans la lettre du 18 décembre 1897. C'est donc à André Ruyters que nous devons cette belle lettre, si souvent citée, où Philippe s'écriait : "Maintenant il faut des barbares." Malgré le vif sentiment de classe qu'il y exprime, Philippe, qui connaît Ruyters depuis 1896, restera en très bons termes avec lui jusqu'à sa mort. On connaît l'importante lettre de Philippe à Ruyters (décembre 1902) publiée dans le numéro spécial de *La N.R.F.* du 15 février 1910 (pp. 248-52). Le Musée de Cérilly possède en outre une douzaine de lettres de Philippe à Ruyters allant de 1896 à octobre 1909.

(5) V. *Lettres de jeunesse*, XXII (lettre du 28 novembre 1897). Il s'agit d'une liaison qu'eut Vandeputte avant qu'il ne rencontrât sa première femme. Il sera question plusieurs fois de Miette dans les lettres ultérieures de Philippe qui, en janvier 1911, n'ont pas encore paru. Dans l'édition en volume, "cette pauvre M." deviendra "X.", et la "jeune homme" de la lettre XXIII deviendra "D."

(6) Il faut dire que les "intentions" de Gide, en ce qui con-

Crois-moi ton tout dévoué

H. Vandeputte.

LETTRE XXVI
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 7 février 1911 (1).

Mon cher ami,

Vouci tout ce que j'ai retrouvé jusqu'ici en fait de correspondance de Philippe. Sans intérêt (2).

Viens me dire bonjour, n'importe quel jour à partir de vendredi prochain, vers six heures.

Mon numéro de téléphone :

731.50

J'ai reçu *La Nouvelle Revue Française*.

Ton tout dévoué

H. Vandeputte.

LETTRE XXVII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 21 mars 1911 (1).

Mon cher Gide,

Beunier m'a fait un éloge pour les dernières lettres de Philippe. Il en parlera dans sa prochaine Revue des revues du *Figaro* (2).

cerne son choix des lettres de Philippe, n'étaient pas toujours sans arrière-pensée. La distinction qu'il fait entre "vie" et "œuvres" lui permet de garder quelques passages où Philippe se montre peu tendre pour les "naturistes", une vieille querelle à laquelle le désaccord Gide-Montfort au sujet de *La N.F.F.* avait donné de l'actualité (v. *Lettres de jeunesse*, pp. 78, 80-1, 86 et 88-9). Cependant, selon une lettre à Henri Ghéon, Gide, en supprimant "tout ce qui a trait aux personnes", aurait "fait tomber également les duretés et vérités contre Montfort" (*Correspondance*, p. 743 ; cette lettre, datée de janvier 1910 par les éditeurs, est d'octobre 1910 : il y est question de sa conférence sur Philippe ; or la lettre de Frantz Jourdain l'invitant à donner cette conférence, conservée à la Bibliothèque de la Ville de Vichy, est datée du 18 octobre). Il est à noter que les *Lettres de jeunesse* ne contiennent qu'une référence à Gide lui-même, et cela dans un passage où il est question des "personnages familiaux" des jeux du petit enfant de Lucien Jean (lettre XLVI, p. 116).

Par contre, plusieurs autres sont mécontents, et il me revient que certains prennent les armes contre *La Nouvelle Revue Française*. Mais ma conscience est tranquille — comme la tienne, n'est-ce pas ? —, les lettres n'appartenaient ni à toi, ni à moi, ni à personne en particulier, mais à Philippe et à tous. Je suis sûr que Philippe nous approuverait de les publier. Ne te verra-t-on pas 3 rue Léon Vaudoyer ? M'occupant en ce moment d'une très profitable affaire pour les Grands Magasins du Louvre, je ne rentre chez moi chaque soir que vers huit heures. Mais à partir de jeudi j'y serai dès 5 1/2, 6 h, si tu me préviens de ta visite.

Je te demande deux services :

1) réclamer à Rivière *La Nouvelle Revue Française* de janvier, que je n'ai jamais reçue, que je lui ai en vain réclamée, et que je veux absolument avoir pour y lire la suite de *L'Otage* (3).

2) t'informer d'un conte, que j'aimais fort, de mon ami Llona de Chicago, et qui fait antichambre à votre comité de lecture depuis près d'un an (4).

Crois-moi ton ami dévoué

Henri Vandeputte.

(1) Cette lettre, ainsi que les lettres XXXIX à XLI, est conservée dans les archives Philippe de la Bibliothèque de la Ville de Vichy.

(2) La publication des "Lettres de jeunesse" dans *La N.R.F.* a commencé en novembre 1910, mais a été interrompue dans les numéros de janvier et de février 1911. Il semble que Gide ait voulu saisir l'occasion pour s'assurer que Vandeputte ne possédait pas d'autres lettres, oubliées en 1910. A moins qu'il n'ait trouvé un prétexte pour expliquer à Vandeputte l'arrêt de la publication... D'après une note jointe à la lettre, il s'agit de deux cartes de Philippe, qui datent d'une visite que Vandeputte fit à Paris en novembre 1900. Ces cartes sont actuellement à Cérilly.

(1) Cette lettre est résumée dans le catalogue *Présence d'André Gide* (Bruxelles, 1970), n° 200, pp. 70-1. Une légère erreur y fausse le sens du résumé du premier paragraphe.

(2) André Beaunier (1869-1925), romancier, essayiste, critique, journaliste, publiera un intéressant essai sur Philippe dans son volume *Visages d'hier et d'aujourd'hui* (1911), pp. 128-41.

(3) Le premier acte de *L'Otage* de Claudel avait paru dans le n° de décembre 1910 ; les deux autres ont paru dans ceux de janvier et février 1911.

(4) Ce conte, "L'Escale à Tripoli", paraîtra effectivement dans *La N.R.F.*, n° 35 de novembre 1911 (pp. 586-613). Sur Llona, v. ci-dessus, lettre XXI, note 3.

LETTRE XXVIII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

REVUE DES FRANÇAIS
56, rue de l'Université, Paris

(22 août 1911.)

Mon cher Gide,

Je te prie de me rendre un service — un service d'argent. Mes deux directeurs — Bordat et Draeger (1) — sont en vacances et je n'ai d'argent à recevoir que le 31 courant. Or, il me faut trois cents francs avant la fin de la semaine pour m'aider à payer cinquante jours. Il s'agit d'une petite somme et de la faire découcher six jours seulement. J'espère que tu ne me refuseras pas ce service, qui est d'importance. Ah ! pourvu que ma lettre t'atteigne en temps ! Je suis sûr que tu ne me laisseras pas dans l'embarras. Mais recevras-tu demain ou après-demain la présente ? J'avais compté sur Draeger frères, où j'ai neuf cents à toucher à la fin du mois et qui n'eussent pas refusé de me faire une avance — mais les deux frères sont en Espagne et le comptable ne peut prendre cette décision en leur absence. Excuse-moi d'être si pressant ; il s'agit d'une chose on ne peut plus sérieuse et je suis forcé d'insister, de te supplier de m'aider.

Crois-moi ton bien dévoué

Henri Vandeputte.

3 rue Léon Vaudoyer, VII^e
Le 22 août 1911.

LETTRE XXIX
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Dimanche (novembre 1911) (1).

Mon cher Gide

Pourrai-je te voir un jour de la semaine prochaine — vers six

(1) Gaston Bordat est alors le directeur de la *Revue des Français*, qu'il a fondée avec Pierre de Coubertin en 1906. Vandeputte est aussi employé par les frères Draeger. Leur père, qui mourut en 1899, avait fondé un atelier typographique qu'ils ont beaucoup développé, se lançant dans la réclame et ajoutant des ateliers de photo-gravure, etc... Ils engageaient le talent des meilleurs artistes et dessinateurs de l'époque. C'est sans doute grâce à des contacts établis pendant cette période que Vandeputte a pu plus tard fonder "les Dessinateurs de Paris" (v. lettre XXXVII).

(1) André Gide a ajouté la date "décembre 1911", mais il est clair, d'après la lettre suivante, qu'il s'agit plutôt du mois de novembre, peut-être du dimanche 25. L'achèvement d'imprimerie de l'édi-

heures et demie ? Je voudrais que tu me restitues les lettres de Philippe, dont tu n'as plus besoin, n'est-ce pas ? J'aimerais également obtenir quelques précisions au sujet de la publication de ces lettres. Aussi longtemps qu'il n'a été question de faire paraître celles-ci que dans *La Nouvelle Revue Française* — et elles ne représentaient alors aucune valeur commerciale —, je m'en suis remis complètement à toi. Aujourd'hui elles deviennent chose vendable et l'expérience a prouvé qu'elles avaient plus de valeur — aux yeux du présent comme de la postérité — que nous ne le pensions toi et moi. Et plusieurs questions se posent :

Qui en est propriétaire ?

— Moi, incontestablement, n'est-ce pas vrai ?

Qui en est éditeur ?

— Toi ? Ou moi ? Ou *La Nouvelle Revue Française* ? Ou Rivière ?

Tant qu'il ne s'agit d'affaires qu'entre toi et moi, quelques paroles suffisent. Mais des tiers s'immiscent aujourd'hui, fort correctement d'ailleurs, dans la publication des lettres. Ne convient-il pas d'éviter le moindre malentendu en marquant bien nos positions respectives ?

Tu m'as fait envoyer trois cents francs (2), à valoir sur mes droits sur la première édition des lettres. Sur quelle base cela est-il calculé ?

J'ai toujours pensé que tout argent m'arrivant par cette voie — revue ou bouquin — ne m'appartenait pas. Mais moi seul, me semble-t-il, ai droit de décider ce qu'il convient de faire de ce que rapporteront les lettres de Philippe.

A *La Nouvelle Revue Française* ou dans l'affaire d'édition de la Revue, tu peux, un jour ou l'autre, passer la main à des amis ou à des étrangers. Ce jour-là, un bon papier vaudra mieux que tout ce dont nous aurions convenu, loyalement, mais verbalement.

En résumé, ne penses-tu pas comme moi qu'il convient que l'on m'écrive : "Les lettres vous appartiennent. La première édition, d'autant de mille, a été publiée dans telles conditions..." ? De ces conditions, je vous laisse d'ailleurs seuls juges, toi et les amis qui s'occupent des éditions de *La Nouvelle Revue Française*.

Si je te demande rendez-vous, c'est pour avoir le plaisir de te voir et pour éviter que le paquet de lettres, envoyé chez moi, ne tombe entre les mains de ma femme, pour qui la lecture de certaines pages serait peut-être pénible.

Ton tout dévoué

tion des *Lettres de jeunesse* est du 17 novembre 1911.

(2) Peut-être cet envoi a-t-il été fait à la suite de l'appel lancé par Vandeputte dans la lettre précédente...

H. Vandeputte.

LETTRE XXX
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 1^{er} décembre 1911.

Mon cher Gide,

J'ai vu hier M. Gallimard.

J'ai signé contrat.

Je suis rentré en possession des lettres de Philippe (1).

Merci.

Ton tout dévoué

H. Vandeputte.

LETTRE XXXI
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 7 juin 1912.

Mon cher Gide,

Je réponds le 7 à ta lettre du 2, parce que j'ai, avant de t'écrire ce qui était déjà bien difficile à dire, tenté toutes les chances possibles de rendre cette lettre inutile. Je tâcherai de ne pas la faire longue. Tu m'excuseras de ne pas te donner beaucoup de détails. Je suis très énervé, peu maître de moi, je souffre d'écrire.

Voici ce qu'il y a, mon cher Gide :

Tu as connu, *grosso modo*, mon histoire d'il y a six ans : débâcle financière, par le jeu, en même temps que débâcle sentimentale, les deux me décidant, fort heureusement pour moi, à partir pour l'Amérique (1).

(1) Les originaux des lettres de Philippe à Vandeputte n'ont jamais été retrouvés. Vandeputte, qui après la Guerre vécut plusieurs périodes de dénuement complet, les a peut-être vendus à un collectionneur. Quelques lettres de Philippe à Vandeputte sont conservées à Cérilly, et le regretté François TALVA en a publié de larges extraits dans un "Complément aux *Lettres de jeunesse*" paru dans *Les Cahiers du Bourbonnais*, n° de janvier-mars 1960, pp. 1-5.

(1) Vandeputte décrit cette période de sa vie dans la dernière des trois lettres connues à Claudel (v. ci-dessus, lettre XVII, note 3). Il perdit 100 000 francs à Monte-Carlo. Criblé de dettes, obligé de quitter les bureaux de son père sur la demande de ses créanciers, il partit en février 1907 pour New York. Cependant, il ne fait pas

Tu sais également que tout cela a fort bien tourné, grâce à mes bonnes résolutions, mon énergie, soutenues par l'influence d'un pays nouveau pour moi, sain, et qui me plaisait. Mon père et moi avions réglé mes dettes ; je me débarrassai de ma femme et du dernier souvenir de celle-ci (2) ; je me refis une âme propre et confiante, en même temps que je me refaisais une situation. J'eus même cette chance insigne de rencontrer aux États-Unis la femme qu'il me fallait : simple, bonne, droite. Pas une défaillance, pas un jour douteux dans ces quatre ans d'exil.

Je revins en Europe, me remariai, me fixai à Paris dans les circonstances que tu sais. Tout tourna bien, puis ma situation alla s'améliorant de jour en jour. Après la *Revue des Français*, je découvris Draeger et le Louvre, où j'ai aujourd'hui un fixe de 1000 francs par mois et plus de 6000 de bénéfices qui me sont comptés par moitié à la fin de chaque semestre. J'avais regagné l'estime et l'amitié de ma famille ; retrouvé de bons amis ; créé quantité de relations utiles et agréables. Bref, je n'avais qu'à me laisser vivre pour être le plus heureux des hommes. J'étais trop heureux sans doute ! Il y a un peu plus d'un mois, un Américain très riche m'arriva de New York, où je l'avais connu. Je lui fis voir Paris. Un soir il me demanda de le conduire à Enghien. Après le dîner chez "l'incomparable Negresco", nous sommes entrés au Cercle. Et voilà ! J'ai gagné 150 francs ce soir-là — et je suis retourné là où j'avais gagné. J'y suis allé dix fois. J'ai perdu comme un imbécile. J'ai perdu ce que j'avais au Lyonnais ; j'ai demandé des avances sur fin juin à Draeger ; j'ai encore défilé cela ; un client que j'ai rencontré là m'a avancé de l'argent à trois reprises — et je perdais toujours — des hauts, des bas : je ne parvenais pas à me refaire ; en fin de compte je m'endettais de plus en plus. Finalement le 25 du mois dernier, mon client me déclara qu'il avait besoin de son argent pour sa fin de mois ; je répondis que je n'avais pas, que je n'aurais pas tout à fait la somme. Mais il assura qu'il la lui fallait tout entière et à tout prix le 1^{er}, qu'il fallait que je m'arrange. Je lui donnai un chèque de 1600 francs le 1^{er} juin. Mais j'avais séché chez Draeger mon compte de bénéfices sauf quelques centaines de francs et mes patrons me refusèrent toute nouvelle avance. Je vis des amis — en vain pour la plupart. Le chèque ne fut pas payé. Depuis lors je ne cesse de supplier mon bonhomme d'attendre, et je continue à chercher désespérément. Mon dernier espoir a claqué hier : celui sur qui je comptais n'a que 400 francs, qu'il offre d'ailleurs de mettre à ma disposition jusqu'à la fin courant. Et mon client m'a très durement traité ce matin même. Il n'y a plus de délai à espérer. L'homme a un associé, qu'il a mis au courant. Il leur faut l'argent pour la

allusion, dans sa lettre à Claudel, à une débâcle sentimentale. Et dans une lettre à Ch.-L. Philippe du 31 mars 1907, il dit qu'il espère avoir sa femme et ses enfants avec lui à New York en septembre. La crise sentimentale aurait donc suivi la rencontre aux États-Unis de celle qui allait être sa deuxième épouse.

(2) V. ci-dessus les lettres XXIII et XXIV.

fin de cette semaine. Ces clients, je les ai connus par Draeger ; je viens encore de traiter une affaire de 27 000 francs avec eux pour la maison. Ils écriront tout simplement à mes patrons, qui paieront certainement, me garderont encore deux mois pour que je m'acquitte envers eux, puis me liquideront sans autre forme de procès. La chose est certaine !

Il n'y a vraiment, mon cher Gide, que deux personnes qui puissent me sauver : toi et mon père. Si je m'adressais à ce dernier, la calamité n'est pas moindre que de perdre ma situation. Je l'ai vu il n'y a pas un mois ici à Paris. Il a pu constater dans quelle situation florissante j'étais : je la lui ai moi-même exposée. J'étais trop heureux de la réconciliation définitive ! Mon père pardonnerait tout, mais pas cela, qui est l'ancien péché. Je ne peux pas, je ne veux pas lui avouer cela. Et ce serait sans doute un aveu inutile. S'il n'y avait pas péril grave, nécessité absolue pour moi, à tous les points de vue, de liquider ce passif, je ne me déciderais jamais à implorer ton aide. Mais il y va du bonheur de ma vie. Non seulement parce que je perdrai une importante situation, mais parce que je ne cesserai pas de jouer, si je ne suis pas en mesure de trancher dans le vif. Ces 400, que veux-tu que j'en fasse, sinon les risquer encore ? Et après, ce sera jusqu'à ma dernière chemise que je jouerai ! Tu sais qu'il n'est pas difficile à un homme débrouillard et énergique de gagner 4 ou 500 francs par mois à Paris. Mais comme il est rare que cet homme trouve la situation absolument conforme à ses antitudes, un tel fixe, de telles espérances ! C'est cela qui pour moi est en jeu d'abord. En second lieu, il y a la paix de mon ménage. Ma femme ignore tout. Si elle connaît mon passé, elle n'a jamais vu en moi que l'homme nouveau ; jamais, jamais, jamais elle ne me pardonnerait ceci ; ce serait la désillusion définitive. Enfin, et peut-être surtout, je ne cesserai de jouer que si je peux, d'un coup, nettoyer ma situation. Et, grâce à toi, je le pourrai ! Je te donne ma parole d'honneur que, de ma vie, je ne toucherai plus à une carte. Serment de joueur ? Je l'ai bien tenu (sans l'avoir fait) pendant six ans. Après une telle expérience, ne le tiendrai-je pas éternellement ?

Non, il n'y a pas d'autre solution ! Et je te prie, je te supplie de ne pas m'écrire que tu ne peux pas ! Tu peux si tu veux. Il s'agit d'une somme, évidemment, mais si tu ne l'as pas en portefeuille, ton notaire te l'avancera sur simple demande. Je ne suis pas un homme pauvre, qui te demande d'aventurer ton argent dans une charité excessive. Tu sais combien je gagne : 800 de fixe chez Draeger, 200 aux Magasins du Louvre, sans mes commissions. Je te donnerai ma garantie absolue sur cela. Si tu veux m'avancer les 1600, je t'en rendrai 800 le 30 juin, 400 le 31 juillet, 400 le 31 août. A fin courant je touche le reliquat de mes bénéfices. Je n'éprouverais donc aucune gêne à effectuer les remboursements. Si tu ne m'envoies que 1200, je prendrai les 400 de mon ami, et je ne te rendrai que 400 à fin courant. En même temps que mon accusé de réception, je t'enverrai une autorisation, pour ton notaire, de toucher les sommes dues sur mes appointements, chez Draeger même. S'il ne recevait pas

les 400 ou les 800 le 30 juin exactement, il n'aurait qu'à écrire chez Draeger frères pour les aviser que je lui ai engagé mes appointements jusqu'à concurrence de... Cela le garantira absolument et ne me causera aucun préjudice dans la Maison.

Je ne sais si, en me lisant, tu te rendras compte de l'état où je me trouve. J'ai tellement pris l'habitude des affaires que je te parlerais chiffres le plus calmement du monde aux pires moments. Mais crois-moi, mon ami Gide, quand je te dis que c'est le bout de mon rouleau, que c'est le désespoir noir, le gâchis de toutes parts, si tu refuses. Et pense aussi à ce que tu me rends, comme d'un coup de baguette magique, en m'écrivant "Oui". Aussitôt je retrouverai la paix, le bon travail et le meilleur moi-même.

Si j'étais malade, si je claquais, moi ou les miens te trouverions là certainement, bon et généreux. Or, tu as une bien meilleure action à accomplir aujourd'hui.

Cette confession, mon cher Gide, je ne l'écrirais à personne. Personne au monde n'a connaissance de la moindre des choses que je t'écris. Mon client même croit que j'attends de Marseille une somme qui m'est due et qui tarde à arriver. Si c'est à toi que j'écris cela, ce n'est pas seulement parce que ta situation de fortune te permet de m'obliger, mais parce que ta droiture m'assure d'une discrétion absolue, parce qu'il me semble que tu me rends l'affection profonde que j'ai pour toi, parce que je te parle naturellement, bien que tu n'aies que quelques années de plus que moi, comme je parlerais à mon père lui-même.

Réponds-moi vite et réponds-moi bien !

Si tu avais difficulté à m'envoyer la somme pour samedi, mon dernier jour, je crois que mon homme attendrait jusqu'à lundi, mais à la condition que je dusse lui montrer une lettre disant que l'argent arrivera certainement deux jours plus tard. Mais si tu pouvais me débarrasser tout de suite de ce cauchemar, quelle joie !

Ma lettre s'est faite bien longue ; je t'en demande pardon. Je ne pouvais pas ne pas tout t'expliquer. J'ai encore envie de l'allonger et de répéter : "Ne m'écris pas non ! Ne m'écris pas non !" Si tu savais comme j'ai en ce moment le cœur mal attaché !

Crois à mon amitié.

H. Vandeputte.

3 rue Léon Vaudoyer.

LETTRE XXXII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

REVUE DES FRANÇAIS
56, rue de l'Université
Paris

Le 9 juin 1912.

Mon cher Gide,

J'ai bien reçu ta bonne lettre. Tu m'as rendu un immense service, et tu as eu la manière. Il y a des gens qui prétendent que tu es égoïste ! Eh bien ! alors ! Seule une foncière bonté pouvait te décider à faire ce que tu as fait, quelque désespéré que fût mon cas. Mon cher Gide ! il faut moins de mots pour dire ma joie et ma gratitude que pour te narrer mes ennuis. J'espère que tu comprendras l'émotion qui me fait bafouiller ici ; j'espère surtout qu'un jour il me sera donné de te rendre un service qui vaille celui-ci. Je te dis bien merci !

Les conditions que tu m'indiques sont plus libérales encore que celles que je te demandais. Tu peux compter sur moi aux quatre fins de mois, pour 300, à partir du 30 juin.

Ton ami,

Henri V.

LETTRE XXXIII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 12 juin (1912).

Mon cher Gide,

Je t'ai envoyé *dimanche* accusé de réception enveloppé dans toute la gratitude de mon cœur (1).

Tu dois être à l'heure présente en possession de cette lettre. Si non, prévien-moi. Je voudrais la retrouver. Elle n'est pas faite pour tout le monde.

En tout cas, ton envoi m'est bien parvenu ; j'ai tout payé ; et je t'aime bien !

Ton

Henri V.

LETTRE XXXIV
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

REVUE DES FRANÇAIS
56, rue de l'Université
Paris

Le 10 juillet 1912
3 rue Léon Vaudoyer, VII^e

Mon cher Gide,

Je n'oublie pas. Je compte t'envoyer cela après-demain.

Ton reconnaissant et dévoué,

(1) Il s'agit de la lettre XXXII, du 9 juin.

H. Vandeputte.

LETTRE XXXV
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDEREVUE DES FRANÇAIS
56, rue de l'Université
Paris

Le 21.7.1912.

Mon cher Gide,

Je suis le plus confus de tes amis : tes reproches sont modérés et ma négligence semble grave. Voici la vérité. J'ai eu une déplorable discussion avec les Draeger il y a une douzaine de jours — une discussion qui peut avoir des conséquences graves. Je ne saurai que dans quelques jours s'ils me gardent ou me remballent. Et mes comptes chez eux sont en suspens... Je te dis que demain je réglerai cet arriéré. Mais ce sera peut-être dans trois jours, peut-être dans cinq. Si tu veux bien m'excuser, la compensation que je t'offrirai sans doute sera de rembourser — et bientôt — le restant de ma dette en une fois. Ce qui m'attriste surtout, c'est que ce retard te met dans l'embarras. Pardonne-moi de ne pas t'avoir envoyé des explications plus tôt. Je suis très embêté en ce moment, mais la semaine ne se passera pas, je crois, que je ne voie la fin de tous mes embêtements.

Ton tout dévoué

H. Vandeputte.

LETTRE XXXVI
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDEMAQUET
GRAVEUR

10 rue de la Paix à Paris

Impressions d'art
Maroquinerie de luxePapeteries de luxe
Bibelots précieux

Paris le 26 janvier 1913.

Mon cher Gide,

Je te dois douze cents francs. N'étant pas en mesure de te les rendre, je te dois quelques mots d'explication. L'année dernière, tout allait de mal en pis pour moi. Sans un miracle, je ne pouvais en sortir. Ne pouvant tenir l'engagement contracté envers J. de B. (1), je perdis, par la faute du même, comme tu sais, ma situation chez Draeger. Alors que, pour m'acquitter envers lui, et envers toi,

(1) Il s'agit sans doute du "client" qui avait prêté de l'argent à Vandeputte au printemps de 1912 (v. lettre XXXI).

J'aurais dû gagner deux fois plus qu'avant, je fus plusieurs mois sans place. Les comptes des fournisseurs grossissaient. Je fus admis chez Maquet, mais mes dettes m'accablaient. C'est alors que le miracle se produisit : mon père, que j'avais plusieurs fois supplié en vain, se laissa attendrir, vint à Paris alors que j'étais à Nice, fit avec ma femme la tournée des fournisseurs et arrêta l'élan de J. de B. en payant la moitié de ce que je lui devais. Du coup, une vie paisible était de nouveau possible pour moi, et 1913 commença sous d'heureux auspices. Certes, je ne suis pas riche, Maquet ne m'assure que cinq cents francs par mois, mais il n'y a pas de raison pour que je ne gagne pas autant dans cette maison que chez Draeger. Et me voici enfin débarrassé des inquiétudes quotidiennes, des calculs que l'on fait jusqu'en dormant, des "combines" avilissantes. Ni ma femme, ni mon père, ni mon patron n'ignorent rien de ma situation financière. Chacun d'entre eux m'aidera à me libérer définitivement. Excuse-moi une fois de plus et accorde-moi ton indulgence. Je répare la maison lésardée. J'en ai pour deux ou trois mois encore à me remettre d'aplomb. Après cela, je pourrai prendre vis-à-vis de toi des engagements que je serai à même de tenir. J'ai besoin de ta patience car j'ai besoin de paix. Je travaillais mal, dans ces derniers temps, parce que j'étais harcelé d'inquiétudes. Depuis que les ennuis pressants ont disparu, je suis un autre homme et, en même temps que je faisais de bonnes affaires, je retrouve les heures de bon travail pour moi. Si je nuis continuer dans cette voie, je serai heureux et on continuera à me respecter. Assurément il était temps de m'arrêter, car la légende s'accréditait, répandue par J. de B. (que je ne pouvais poursuivre en justice, parce que j'étais son débiteur et que les apparences étaient contre moi), la légende que j'étais un escroc (2) — oui, tout simplement. Or, on ne prouve pas la fausseté d'une telle assertion par un coup d'éclat, mais bien par l'effort constant et honnête durant des mois et des années.

Garde-moi ton estime et ton amitié, auxquelles je tiens tant — et crois-moi ton bien reconnaissant

H. Vandeputte.

(2) S'il ne pouvait pas poursuivre J. de B. en justice, Vandeputte ou ses amis avaient d'autres moyens. Le 9 septembre 1912, Vandeputte écrivait à Louis Piérard : "Si l'affaire J. de B. — H. V. t'intéresse, cette autre victime de l'Occidental t'en donnera. Ne crois pas que je suis l'inspirateur des échos parus ou à paraître dans *L'Assiette*. Mais je n'ai pas de secrets pour Guilbeaux, qui est un vrai frère." (332 *lettres...*, p. 324). Il s'agit, bien sûr, de *L'Assiette au beurre*, qui d'ailleurs vit alors ses derniers mois. Henri Guilbeaux (1884-1938), né en Belgique de parents français, en est alors le rédacteur en chef, ayant collaboré aux *Hommes du Jour*. Il connaît Louis Piérard depuis 1908 et a fourni quelques textes à sa revue *Société Nouvelle*. C'est peut-être par Piérard qu'il a connu Vandeputte vers 1909 (v. 332 *lettres...*, pp. 189-210). Sur *L'Assiette au beurre*, dont il sera d'ailleurs question dans la lettre XXXVIII, v. l'importante étude d'Élisabeth et Michel DIXMIER (Paris, Maspéro, 1974).

LETTRE XXXVII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

LES DESSINATEURS DE PARIS
3, rue Auber

Le 3 décembre 1913.

Mon cher Gide,

Je suis arrivé, non sans peine, à mettre sur pied l'affaire que je projetais. Il n'y a guère quinze jours que mon bureau est ouvert, et déjà j'ai fait quelques ventes et j'ai préparé plusieurs accords importants et profitables (1). Je suis "Commercial Agent", agent exclusif de sept artistes — Drian, Martin, Carlègle, Boscher, Mare, Grignon, Gillot (2) — et je vends des dessins. J'ai de belles œuvres en consignment. Tu me feras le plus grand plaisir en venant voir un de ces matins mon installation. Je suis toujours là entre 10 et 12. (Pas demain, pas samedi, voyage à Bruxelles). Hormis ce que je te dois, je n'ai plus de dettes. Les choses marchent selon mes espérances, je vais pouvoir — enfin ! — m'acquitter envers toi. Je le ferai par acomptes. Mais sûrement.

Je n'ai jamais eu de nouvelles
ni de la traduction en allemand des *Lettres* de Philippe (3),
ni du service de La N.R.F. qu'on devait me rendre,
ni de l'exemplaire de luxe des *Lettres* de Philippe (4).

Veux-tu t'en informer ?

Mon cher Gide, j'ai envers toi non seulement dette d'argent, mais encore une dette de *silence*. D'autres, qui m'obligèrent, ne montrèrent pas la même discrétion que toi. Crois que je t'en ai de la reconnaissance et que je n'oublierai pas.

(1) Vandeputte n'avait aucune formation artistique. Mais, chroniqueur, il avait dans les années 1900 parfois rendu compte des grandes expositions, et à Chicago en 1907 il avait commencé une série d'articles sur la peinture flamande, avec l'aide d'envois de Louis Piérard (v. 332 *Lettres*..., pp. 316-8).

(2) Étant donné l'écriture de Vandeputte, l'orthographe de ces noms n'est pas sûre, surtout pour les trois derniers. Carlègle collabora à *L'Assiette au beurre* et travailla pour les Draeger, comme un certain Ch. Martin dont il est peut-être question ici. S'agit-il de F. Marc (1880-1916) ou d'André Mare (1885-1932), d'E. — L. Gillot ou de L. Gillot (1868-1925), ou de quelque Gillat inconnu ?

(3) Une traduction allemande des œuvres de Philippe parut en 1913 (Fleischel, Berlin), mais les *Lettres de jeunesse* n'en font pas partie.

(4) Comme nous l'avons dit plus haut, Vandeputte a bien reçu cet exemplaire, vendu, selon le *Guide du Bibliophile*, avec huit lettres de Gide, en 1947.

Mon amitié est sincère.

Pense à moi comme à quelqu'un qui eut des faiblesses, mais qui est bon et qui, de tout son cœur, t'est dévoué.

H. Vandeputte.

LETTRE XXXVIII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 9 janvier (1914) (1).

Mon cher Gide,

J'espère que tu ne trouveras pas biscornue la proposition que je te fais ci-dessous. A moi elle me paraît fort honnête. On vend le 13 ct. à Bruxelles quatre cents dessins humoristiques (2) que j'y ai exposés, déjà on en a vendu de gré à gré pas mal de choses, je suis certain donc d'une rentrée d'argent et d'un gros bénéfice. Mais, pour mon voyage à Bruxelles et avant ce voyage, quelques petites sommes me sont nécessaires : 250 à 300 francs au total. Je comptais sur une rentrée qui ne s'est pas produite. Il faut que je parte demain. Le "Bulletin bibliographique" de *La Nouvelle Revue Française* m'a fait penser à vendre mon Claudel de Fou-Tchéou (3) et quelques autres bouquins. Mais en passant la revue de ma bibliothèque, je me suis aperçu que les livres ayant une valeur marchande étaient précisément ceux dont je voudrais me défaire en dernier. J'ai donc établi une liste de livres ayant valeur marchande et je voudrais trouver quelqu'un à qui les donner en gage. Voici cette liste (4). Veux-tu obtenir de *La N.R.F.* qu'elle m'avance 300 là-dessus, ou — mieux — me les avancer toi-même ? Vente à réméré (5).

(1) Vandeputte écrit "1913", mais d'après l'adresse et l'allusion à la vente de dessins cette lettre doit être de 1914.

(2) Il s'agit sans doute de dessins parus dans *L'Assiette au beurre*. Vandeputte écrivait en juillet 1913 à Piérard : "On me propose de m'occuper de vendre les originaux de *L'Assiette au beurre*. Il y a là quelques milliers de dessins (...). Crois-tu que je trouve en Belgique des amateurs pour ces compositions ?" (332 *Lettres...*, pp. 325-6). Le journal avait cessé de paraître en octobre 1912.

(3) Claudel avait publié à Fou-Tchéou l'*Agamemnon* d'Eschyle et *Connaissance du Temps* ; Vandeputte fera allusion plus bas à ces deux titres. Le "Bulletin bibliographique" de *La N.R.F.* de janvier 1913 (p. X) proposait en effet des ouvrages épuisés et rares, dont *Connaissance du Temps* ("Éd. V^{ve} Rozario, Fou-Tchéou, 1904, quelques exemplaires signés de l'auteur") au prix de 15 fr.

(4) La liste ne se trouve pas à la Bibl. Doucet avec la lettre.

(5) *Réméré* : convention par laquelle le vendeur se réserve le droit de reprendre la chose vendue en remboursant à l'acheteur le prix et les frais de l'acquisition dans un délai convenu.

Si dans trois mois je n'ai pas payé les 300, les bouquins deviennent ta propriété. Tu m'échangerais alors les Gide, le Van Lerbeghe, etc., contre d'autres bouquins de même valeur. Et si cette hypothèse funeste se réalisait, il ne m'en cuirait pas trop. Tu ne t'offenses pas de ma proposition, tu comprendras que c'est parce que je ne veux pas vendre ces livres, que je te demande de me rendre ce service. Réponds-moi par dénêche ou pneumatique, le lot sera chez toi demain à la première heure. Tous ces bouquins sont en parfait état. Il me semble qu'ils représentent — prix de vente — plus de 600. Si tu en juges autrement, je suis prêt à ajouter à l'assortiment : *César-Antéchrist* de Jarry, avec dédicace ; six Lemonnier, avec dédicaces, 1^{ère} édition, reliure toile ; Corbière, Laforgue, Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. Vanier ; sept ou huit Verhaeren ; un Félicien Rops de chez Deman ; les *Poésies complètes* de Mallarmé, édition Deman, reliure cuir, etc... De tous ces bouquins je ne veux à aucun prix me défaire, sauf de

Pages de Mallarmé

Claudel, *Connaissance du Temps* et *Agamemnon*

Claudel, *Connaissance de l'Est*

que j'ai en double.

Si je double ce cap-ci, tout va bien. J'ai en effet d'importantes livraisons d'œuvres de Mare à faire en février ; mes affaires marcheront sur des roulettes et je commencerai à rembourser ce que je dois.

J'attends bien impatiemment ta réponse.

Ton

Henri Vandeputte.

3 rue Auber

LETTRE XXXIX
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 3 février 1917.
12 rue de Maistre

Mon cher Gide,

"La Renaissance du Livre" veut faire une réédition populaire du *Père Perdrix* de Philippe (1). J'ai été amené à voir Fasquelle à ce sujet, de la part de la "Renaissance". Fasquelle accepte de céder l'ouvrage. Il y aura une somme X attribuée aux héritiers de Philippe. N'est-ce pas toi qui t'occupes des intérêts de Madame Philippe,

(1) Ce roman de Philippe parut dans *La Revue blanche* en 1902 et en volume à la fin de la même année. A la disparition de la *Revue* et de ses Éditions, les exemplaires furent rachetés par Fasquelle, qui publia ensuite, de Philippe, *Marie Donadieu*, *Croquignole* et *Dans la petite ville*.

seule héritière, n'est-ce pas, de notre ami (2) ? Aie la bonté de me fixer à ce sujet. Si la mère de Philippe décide seule, je lui écrirai. Si tu la représentes, ou bien je te transmettrai les propositions de l'éditeur, ou bien je te mettrai en rapport avec lui.

Je n'ai malheureusement pas d'autres nouvelles à te donner. Je suis mobilisé, je serai appelé un de ces jours. Je maintiens, parfois non sans peine, mon nez hors de l'eau (3). Tout ce que je puis te dire, c'est que je n'oublie pas ce que je te dois.

Crois à mes sentiments formés.

H. Vandeputte (4).

LETTRE XL
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

Le 8 février 1917.
12 rue de Maistre

Mon cher Gide,

Je vais te raconter toute l'histoire. Je te demanderai seulement de n'agir que d'accord avec moi si tu fais quoi que ce soit pour contrecarrer les projets de "La Renaissance du Livre". Je me trouve en effet placé dans une situation délicate, entre mon amitié pour toi, mon culte pour Philippe et ma confiance en toi. Culte pour Philippe, d'une part, et, d'autre part, la confiance qu'a placée en moi pour cette affaire la direction de "La Renaissance du Livre". La "Renaissance" en question, c'est la maison fondée par Gillefoix (?),

(2) M^{me} Philippe mourut en 1914, mais, comme nous l'avons dit plus haut, Gide continuait à conseiller la famille du romancier.

(3) A cette époque, Vandeputte faisait surtout des romans à tant la ligne pour plusieurs éditeurs de séries de romans populaires. Il avait adopté le pseudonyme de Philippe de la Marne (v. *Henri Vandeputte et Les Lettres*, pp. 22-3).

(4) Gide a ajouté de sa main la note suivante :

A quoi j'ai répondu en demandant des renseignements complémentaires sur l'affaire et sur la maison en question. J'insistai sur ce point que, de toutes manières : le droit d'éditions futures devait être réservé (œuvres complètes, etc.).

Gide nourrit longtemps l'idée de faire passer les droits de tous les livres de Philippe à la N.R.F. pour pouvoir publier les *Œuvres complètes*. En 1916, la N.R.F. avait publié les *Contes du Matin*, recueil de tous les contes écrits pour *Le Matin* en 1908-09 et non recueillis par Philippe dans *Dans la petite ville*, qui parut chez Fasquelle après sa mort. Puis, en août 1917, elle devait rééditer en un volume les deux premiers livres de Philippe, *Quatre Histoires de pauvre amour* et *La Bonne Madeleine et La Pauvre Marie*. Beaucoup plus tard, en 1923, elle publiera les *Chroniques du Canard Sauvage* et, en 1928, les *Lettres à sa Mère*.

boulevard Saint-Michel. Gillefoix, mégalomane, s'endetta vis-à-vis de Crété, l'imprimeur de Corbeil, qui, pour rentrer dans ses avances, reprit la maison où il plaça comme directeur un nommé Mignot. Celui-ci fut balancé dernièrement. Le remplaça Theuveny, honnête homme et parfois intelligent, que je connaissais. A Theuveny, M. Charles de Saint-Cyr, directeur littéraire de la maison et grand admirateur de Philippe, conseilla de publier *Le Père Perdrix* dans la collection "In Extenso" à 50 centimes, tirage à 50 000 exemplaires. Theuveny me fit venir et me dit : "Vous étiez le meilleur ami de Philippe, voulez-vous écrire la préface d'une réédition du *Père Perdrix* ? — Bien volontiers. -- Vous êtes aussi l'héritier de Philippe... — Non. — Ah !" Après quelques explications, je fus prié d'aller voir Fasquelle et de le sonder : combien demanderait-il pour céder *Le Père Perdrix* et, éventuellement, *Croquignole*; que j'avais conseillé d'éditer avec *Le Père Perdrix* comme plus susceptible d'intéresser le grand public. On me demandait de faire valoir à Fasquelle que la "Renaissance" ne pourrait attribuer, comme droits d'auteur à ce volume, que 500 francs. On espérait qu'il ne rognearait pas sur la part de la mère de Philippe, étant donné que ni l'un ni l'autre des ouvrages en question ne se vendait plus (1). Fasquelle me répondit : "Je veux, pour abandonner tous droits sur chacun de ces ouvrages, cinq cents francs, qu'on n'en prenne qu'un ou qu'on prenne les deux." Theuveny me dit alors : "Bien, je verrai Fasquelle et je tâcherai d'avoir cela à meilleur compte." En outre, l'enthousiasme pour Philippe de Saint-Cyr et de moi-même l'ayant allumé, il envisageait devant nous l'hypothèse de rééditer toute l'œuvre de Philippe et annonça même qu'il proposerait à Fasquelle de lui racheter tous les invendus de Philippe pour les mettre en vente à 3,50 en même temps que la réédition à 50 centimes. Il me pria d'écrire à Madame Philippe quand il me le demanderait et d'attendre pour commencer à écrire ma préface qu'il eût décidé du premier ouvrage à rééditer. Plus de nouvelles de Theuveny depuis que je t'ai écrit. N'a-t-il pas encore vu Fasquelle, ou la combinaison n'a-t-elle pas marché avec celui-ci, ou Th. a-t-il renoncé à ses grands projets ? Ne sais. Je t'ai narré tout cela en détail parce que j'ai deviné que le projet de la "Renaissance" contrariait un tien projet et parce que je pense que le monument durable à la gloire de Philippe sera mieux exécuté par tes mains pieuses que par celles d'un honnête homme, certes, mais qui ne voit là-dedans qu'une affaire. Si je n'ai pas de scrupule à parler pour toi seul, j'en aurais à commettre une incorrection vis-à-vis de gens qui ont eu confiance en moi. A toi de juger ce que tu peux honnêtement faire pour le plus grand bien de la mémoire de Philippe, de tes projets lointains et de mes désirs secrets. Réponds-moi franchement, je suis tout à ton service et cette corres-

(1) Effectivement, les romans de Philippe publiés chez Fasquelle ne se sont pas bien vendus : *Le Père Perdrix* n'a atteint son "onzième mille" qu'en 1948, le "onzième mille" de *Marie Donadieu* parut en 1951, et le "septième mille" de *Croquignole* en 1930 ; aucune de ces éditions n'est encore épuisée aujourd'hui.

pondance demeurera strictement entre nous deux.

Bien affectueusement à toi,

H. Vandeputte.

LETTRE XLI
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE

EXPOSITION DES ŒUVRES DE LOUIS RAEMACKERS
Propagande anti-allemande
Office central : 32, rue Louis le Grand, Paris

Le 13 février 1917.
12 rue de Maistre

Mon cher Gide,

Il est entendu que je te tiendrai au courant, mais ce que tu sembles ne pas avoir bien compris, c'est que

- 1) "La Renaissance du Livre" est une maison bien assise
- 2) La collection à 50 centimes compte déjà une centaine de volumes
- 3) Fasquelle a consenti à céder les 2 volumes pour 1000 francs tous droits compris.

Par conséquent, la "Renaissance" m'écrit : "L'affaire est faite, écrivez la préface et arrangez-vous avec Madame Philippe" : tu te trouveras devant le fait accompli (1).

A moins que tu aies seul autorité pour autoriser la "Renaissance" à publier l'une des œuvres en question (2) ?

Ton bien sincèrement dévoué,

H. Vandeputte.

(1) Aucun ouvrage de Philippe ne fut publié par "La Renaissance du Livre". En effet, si les œuvres de Philippe devaient être bien servies par les éditeurs de luxe et des illustrateurs célèbres (Deslignières, Laborde, Dunoyer de Segonzac, Marquet), ce ne fut qu'en 1968 qu'un titre de Philippe fut présenté au public des collections à gros tirage (*Bubu de Montparnasse*, dans "Le Livre de Poche").

(2) Gide envoya les trois dernières lettres à ^{M^{me}} Tournayre, la sœur de Philippe, le 15 février 1917, avec le billet suivant (écrit de la main de Madeleine Gide) :

15 février 17

Cuverville-en-Caux.

Chère Madame,

Il est bon que vous soyez au courant de l'affaire dont traitent les papiers ci-joints. Ils vous renseigneront suffisamment et je ne vois pas ce que je pourrais y ajouter. Permettez-moi pourtant d'appeler particulièrement votre attention sur la clause restrictive que je signale dans mes lettres comme souhaitable, et que vous êtes, je crois, en droit d'exiger.

LETTRE XLII
HENRI VANDEPUTTE A ANDRÉ GIDE (?)

(?) (1)

P. S. J'ai appris, par mon gosse, que Ruyters était rentré de voyage. J'aimerais le voir... et je ne veux pas le voir — p.c.q. des relations seraient difficiles. Mais je souhaite le rencontrer bientôt — par hasard.

Chez toi ou ailleurs.

APPENDICE

EXTRAITS DE LETTRES
D'HENRI VANDEPUTTE A VICTOR M. LLONA
(1922-23)

Ces lettres sont conservées au Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, sous la cote ML 624.

(18 août 1922)

Tout va bien chez moi, si j'ai le plaisir de te lire dans *La N.R.F.* sur mon bouquin.

(19 décembre 1922)

Fais des restrictions, puisque cette saloperie de *La N.R.F.* te le demande, sur le conseil, sur l'ordre de Gide, sois-en sûr. Mais, si je puis me permettre une pression sur le Critique, insiste sur le style, direct, calqué sur l'émotion, jaillissant d'elle.

Vous voudrez bien me renvoyer ces feuilles après en avoir pris connaissance — mais il n'y a aucune urgence à cela. Veuillez croire à mon affectueux dévouement.

André Gide.

Dans sa réponse, conservée à la Bibliothèque de la Ville de Vichy, M^{me} Tournayre, tout en trouvant bonne l'idée d'une édition populaire, tombe d'accord avec Gide pour insister pour que les droits des éditions futures restent à la famille. La lettre se termine ainsi : "Je vous remercie bien sincèrement, cher Monsieur, de la peine que vous prenez et du soin délicat dont vous entourez les œuvres de notre cher Louis." La Bibliothèque ne possède pas d'autres lettres de Gide ou de M^{me} Tournayre à ce sujet.

(1) Il s'agit là d'un feuillet arraché à une lettre vraisemblablement adressée à Gide. Mais nous n'en pouvons préciser la date.

(27 janvier 1923)

Explique-moi pourquoi *La N.R.F.* ne publie pas ton article.

(24 février 1923)

J'ai lu ton Proust... Ça, un Balzac ! Vous blasphémez, Monsieur !... Je comrends que Gide défend ces pizzicati, lui qui a des intérêts dans la *N.R.F.* et qui, du reste, écrit presque aussi savant, presque aussi mal, dans *Les Caves du Vatican*.

(26 mars 1923)

On ne voit pas souvent l'article de *La N.R.F.*. Pauvre mien bouquin.

(18 avril 1923)

Je vois que l'article de *La N.R.F.* ne paraîtra jamais. M. Gide a le bras long et l'inimitié (parce qu'il flaire mon dégoût de son triomphon-décadence) tenace.

(29 juillet 1923)

La N.R.F. est un repaire de jésuites.

(20 septembre 1923)

Ton articulet est, par ta faute ou par celle des sournois types qui se penchent sur les fientes de *La Nouvelle Revue Française*, tout ce qu'il y a de plus moche, une trahison cruelle, sauf les mots "dictionnaire lyrique". Une goutte de fiel de plus, tant pis. (1)

(26 septembre 1923)

Tu n'as pas compris mon livre, tu ne l'aimes pas. Cette trahison a été aggravée par la pression exercée par l'abominable esprit *N.R.F.*.

(1) Le compte rendu, par Llona, de *Dictionnaire*, ajoutez un adjectif en ique est paru dans *La N.R.F.* du 1^{er} septembre 1923. Il est bref — dix-sept lignes — mais assez sympathique : Llona y remercie Vandeputte d'offrir "un lexique où les mots essentiels du langage sont traités par hypotypose. Dans son livre — dont une élégante typographie ne constitue pas l'unique attrait — on peut étudier le jeu de la passion mieux que celui du verbe. Jeu que l'auteur mène avec un entrain parfois excessif car, mystique et sensuel comme l'Autre, il brûle, lui aussi, de la "fureur d'aimer". Cette fureur, il s'y abandonne, sans prendre garde qu'elle le pousse souvent à bousculer les règles pour gagner la partie. Qu'importe, s'il nous fouette le sang, s'il accélère les battements de notre cœur, à qui un peu de sport ne peut que faire du bien ? Puisqu'il nous y convie, complétons son titre bizarre et intitulons *Dictionnaire lyrique* ce recueil qui ravit et déconcerte à la fois."

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "GENEVIÈVE"

VI (1)

HENRI MARTINEAU

(Le Divan,

n° 204, décembre 1936, pp. 335-6)

X (D'Henri Martineau (1882-1965), *Le BAAG a déjà reproduit dans son n° 31, p. 31, une note critique sur Les Faux-Monnayeurs.*)

ANDRÉ GIDE : *RETOUR DE L'U.R.S.S.* ; *NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-35)* ; *GENEVIÈVE* (Gallimard).

M. André Gide a été en son temps un assez fameux individualiste, c'est même pour une grande part ce qui nous plaisait en lui. Et comme il a toujours aimé également se meurtrir, nous avons pensé que sa conversion au marxisme lui avait été surtout imposée par la nécessité de sacrifier enfin l'individu à la Société. Mais ne voilà-t-il pas que revenant de l'U.R.S.S. il reproche au nouveau régime, entre autres critiques des plus nombreuses et des plus fortes, de dépersonnaliser chaque être. Il n'en persiste pas moins à proclamer encore sa foi communiste. Bien qu'il en ait, c'est là pourtant à cette unification de la pensée et des sentiments, que semble mener l'application logique et intégrale du système. Timidement, M. Gide en revient un peu. Ses *Nouvelles Pages de Journal*, aujourd'hui dépassées, seront à ce sujet bien utiles pour ceux qui s'intéressent à la démarche de son esprit curieux.

Le petit roman, ou le fragment de petit roman, qu'il vient en outre de donner au lecteur le même jour précisément que les deux livres précédents, contribuera également à mettre dans son éclairage véritable son visage complexe. On se souvient que ses deux œuvres romanesques

(1) Voir les huit premiers articles de ce Dossier dans les BAAG n° 29, 30, 31, 33 et 34.

antérieures, *L'École des Femmes* et *Robert*, retraçaient en quelque sorte l'histoire d'une mésentente conjugale vue d'abord par la femme, puis par le mari. Aujourd'hui, c'est la fille qui raconte ses impressions propres et apporte sa version personnelle. C'est au surplus un document important sur l'âme des jeunes filles. M. Gide y montre pleinement ce juste souci des nuances psychologiques, que nous admirons dans toute son œuvre.

RENÉ LALOU

(*Les Nouvelles littéraires*, 9 *nouveau départ*
5 décembre 1936, p. 5)

(De René Lalou (1889-1961), le BAAG a déjà reproduit dans son n° 29, pp. 29-31, un article sur Thésée.)

LE LIVRE DE LA SEMAINE : GENEVIÈVE.

Une seule enveloppe apporte aux critiques les trois plus récents ouvrages d'André Gide : *Nouvelles Pages de Journal*, *Geneviève* et *Retour de l'U.R.S.S.* (1). Littérature d'abord : parlons donc de *Geneviève*.

Son héroïne n'est pas une inconnue pour nous ; à en croire Gide, ce fut elle qui lui confia les deux cahiers écrits par sa mère en lui suggérant de les publier sous ce titre : *L'École des Femmes*. Ce livre appelait un supplément : *Robert* apporta la réponse du mari conformiste au journal de l'épouse qui l'accusait d'hypocrisie. Aujourd'hui, Gide feint que Geneviève lui ait adressé "le début d'un récit en quelque sorte complémentaire". Le troisième volet du triptyque semble donc, au premier abord, la confession d'une jeune fille.

Mais ce n'est là qu'une apparence. Geneviève, en effet, raconte la crise de sa seizième année ; mais elle le fait dix-huit ans plus tard, mêlant ses réflexions de femme aux souvenirs de son adolescence. Or, elle-même reconnaît que la "situation de la femme a changé considérablement depuis la guerre". Observant que sa mère pouvait seulement, vers 1894, "souhaiter sa liberté", elle ajoute : "à présent, il ne s'agit plus de la souhaiter mais de la prendre." Nos jeunes contemporaines penseront sans doute que ce stade-là aussi est dépassé. Car le problème pour elles est de savoir exercer une liberté qu'on ne leur refuse plus. L'histoire de Geneviève leur paraîtra moins une "École des jeunes filles" qu'un précieux témoignage sur une époque de transition.

(1) Aux Éditions de la N.R.F.

Il comprend deux épisodes, habilement reliés. Geneviève fait revivre sa première passion pour une amie de lycée dont ses parents la séparent quand ils apprennent que Sara, fille du peintre Keller, a posé nue devant son père. Doit-on mépriser les bourgeois de 1913 d'avoir été gênés par cette révélation ? J'ai plutôt l'impression que, dans les aveux de Geneviève, les traits de sensualité féminine sont introduits avec quelque arbitraire et servent moins la volupté que la morale. Comme on la sent mieux à l'aise lorsqu'elle décrit cette "embardée de son esprit" qui la conduit à proposer au docteur Marchant de la rendre mère, afin de se prouver son droit à disposer d'elle-même !

Car son imagination, bien plus que ses sens, était engagée dans les deux phases d'une lutte pour ce qu'elle nommait "l'indépendance féminine". Mais une émouvante surprise nous attend lorsque sa mère lui laisse deviner, par une "confiance inachevée", que depuis longtemps le docteur et elle s'aiment d'un amour sans espoir. Que la jeune impulsive ait brutalement accroché "tous ces fils mystérieux et fragiles tissés secrètement de cœur à cœur", c'est la véritable tragédie de Geneviève. Sobrement évoquée, elle achève sur une note de pathétique humain ce récit où l'auteur et sa collaboratrice imaginaire veulent que nous trouvions un "avertissement", afin que le roman de Geneviève puisse compter parmi les "traités" d'André Gide.

ANDRÉ ROUSSEAUX

(*Le Figaro littéraire*,
14 novembre 1936, p. 6)

(D'André Rousseaux (1896-1973), le BAAG a déjà reproduit dans son n° 27, pp. 34-8, un feuilleton du Figaro littéraire sur Thésée.)

LA VIE LITTÉRAIRE. ANDRÉ GIDE : *RETOUR DE L'U.R.S.S.*
— *GENEVIÈVE*. — *NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-1935)*.
(Gallimard).

"... André Gide ne pouvait pas ne pas adorer une telle religion sociale, le jour où un mirage de régime communiste, dans un pays assez lointain pour que le mirage fût invérifiable, lui donnerait l'espérance qu'une société humaine pouvait répondre entièrement à son idéal..." Il ne convient guère de se citer soi-même. Mais si la critique a pour tâche de préciser et de hâter l'expression de vérités latentes dans les livres et dans les hommes, on voudra bien me permettre de revendiquer le petit honneur d'avoir écrit cette phrase dans un livre paru il y a six mois, juste quelques jours avant que M. André Gi-

de n'entreprendre son voyage en U.R.S.S. pour aller vérifier le miracle. Je n'ai pas à y changer un mot aujourd'hui.

Il importait, en effet, que le mirage restât lointain. Le retour de ce voyage est un désastre. D'abord pour l'U.R.S.S.. M. André Gide est allé en U.R.S.S. comme pour reconnaître et approcher un dieu. Et il a trouvé ce qu'il déteste le plus au monde : un faux dieu dont le culte est organisé par une religion dogmatique qui dupe des consciences asservies. La métropole du communisme n'a pas encore reçu de coup plus dur que ce petit livre, qui montre dans le régime stalinien un tsarisme aggravé, et où l'on trouve des phrases comme celle-ci : "Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé." Vous me direz que beaucoup de gens s'en doutaient sans être allés à Moscou. Mais tout le monde n'a pas, comme M. Gide, la naveté des illuminés.

Le désastre, en effet, est en second lieu pour la carrière politique de M. Gide. Ce qu'on peut le moins lui refuser, c'est la bonne foi, une bonne foi éperdue, qui tient lieu d'à peu près tout le reste pour lui en matière politique et sociale. Il avait déjà noté dans son Journal, en juin 1933 : "Je l'ai déjà dit : je n'entends rien à la politique." Il répète dans *Retour de l'U.R.S.S.* : "Les questions psychologiques seules sont de mon ressort ; c'est d'elles, surtout et presque uniquement, que je veux ici m'occuper. Si j'aborde de biais les questions sociales, c'est encore au point de vue psychologique que je me placerai." Si le retour de l'U.R.S.S. fait songer à la chute d'Icare, on peut dire que l'angoisse d'Icare a commencé, pour Gide, dès qu'il a commencé de voler dans l'atmosphère politique. Je souris quand j'entends dire que M. Gide est devenu trotskiste. Il se peut très bien que le trotskisme essaye de l'utiliser comme le communisme a fait depuis deux ou trois ans. Mais si le trotskisme est, comme le disent les augures, un des ressorts secrets les plus machiavéliques du grand trouble européen, cela est beaucoup trop compliqué pour l'ingénuité politique de M. Gide. A vrai dire, M. André Gide ne poursuit à travers toute aventure révolutionnaire, soviétique ou autre, que son aventure particulière, qui est assez dramatique pour occuper toute une vie. Car il s'agit en quelque sorte d'un nouveau pari de Pascal, plus lourd d'anxiété que le premier : il ne s'agit plus de parier que Dieu est où Il a dit qu'Il est, mais de parier qu'Il est où l'homme veut qu'Il soit. Si bien que l'homme est écrasé par le poids de son échec si le pari est manqué. C'est ce poids, c'est cette oppression mortelle dont M. Gide a senti la menace peser sur sa poitrine à son retour de Moscou. On comprend

son désarroi.

Son espérance tenace dans la divinisation de l'humanité est inscrite à la plus belle page du livre, la première — une sorte de prologue mythologique où M. Gide évoque la légende de Démèter étendant l'enfant Démophoôn sur un lit de braises pour qu'il devint dieu. On peut dire que tout Gide est là, avec son désir frémissant de voir l'avènement de "je ne sais quoi de surhumain", d'inespérément glorieux". Il ne se console pas que la tentative de Démèter ait échoué en U.R.S.S.. Il était allé y assister à "la parturition du futur". "Il était donc une terre, dit-il, où l'utopie était en passe de devenir réalité." Et ne croyez pas trop qu'il avoue là que l'utopie est irréalisable. Cette phrase exprime plutôt la passion d'un cœur invinciblement attaché à sa chimère.

M. André Gide n'a d'ailleurs pas été constamment déçu en Russie. Il y a rencontré des occasions d'éprouver les délices, dont il raffole, d'une sorte de sensation enivrante du contact humain. J'ai retrouvé, dans *Retour d'U. R. S. S.*, ce motif conducteur de son œuvre, qui est visible depuis *Les Cahiers d'André Walter*, cette dévotion égocentrique qui renverse le courant de la charité active au profit d'une sensibilité passive, et qui se délecte de sa passivité. André Gide ne serait pas lui-même s'il n'était allé, en Russie, recevoir plus que donner. Je ne fais que mettre l'accent sur sa pensée intime, en soulignant le verbe dans les phrases où il dit : "J'avais senti près d'eux la confiance... Les enfants semblaient m'offrir leur joie." Et nous n'ignorons rien du communisme dont il rêvait quand nous lisons ceci : "Nulle part autant qu'en U.R.S.S. le contact avec tous et n'importe qui ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. Il se tisse aussitôt — parfois un regard y suffit — des liens de sympathie violente. Oui, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U.R.S.S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère..." Notons encore cette impression de Moscou : "A première vue, l'individu se fond ici dans la masse, est si peu particularisé qu'il semble qu'on devrait, pour parler des gens, user d'un partitif et dire non point : des hommes, mais : de l'homme. Dans cette foule, je me plonge ; je prends un bain d'humanité."

Un tel bain comporte, à vrai dire, tant de volupté quasi épidermique que le fait de se sentir étranger par le langage n'ôte rien à l'euphorie. Je dirai presque qu'il y ajoute, car nouer conversation serait passer du plaisir sensible à un commencement d'intelligibilité de

la civilisation communiste. Et c'est ici que les déboires commencent.

La vérité est que M. André Gide a goûté surtout en Russie une sorte d'ambiance vague, de mysticisme purement humain qui s'y trouvait bien avant le communisme. L'auteur de *Dostoïewsky* est le premier, du reste, à rappeler l'attrait que la Russie éternelle lui a inspiré depuis toujours. Quant à l'U.R.S.S., elle lui est apparue, sous le règne de Staline, comme une imposture qu'un tyran énergique impose à un grand peuple naïf.

A l'égard du stalinisme, la liberté d'esprit de M. Gide joue et gagne à chaque mot. Il n'est pas dupe des renseignements suspects dans lesquels on a tenté de l'enfermer. Mais il a l'habileté de ne pas les contester. Il les rapporte tout simplement. Et l'ironie peut être une terrible doublure de la bonne foi. Le "stakhanovisme" est dégonflé d'un trait de plume. Et les enfants abandonnés, cette honte du régime soviétique, font l'objet d'une page très grande et très belle. M. André Gide a eu un réel mérite à ne pas appuyer le trait. Car la tentation devait être forte, pour lui, de charger Staline afin de tenter de sauver le communisme idéal.

C'est ici que M. André Gide paraît le plus désespéré. Au fond, le culte d'une idée fausse ne fortifie pas l'esprit ; et le communisme en est une. Il y a quelque chose d'enfantin dans l'attachement désespéré de M. A. Gide à son idole. Sa naïveté politique gâte parfois son langage. Sa méconnaissance de la nature de l'homme lui inspire, sur "les instincts bourgeois", des propos de militant borné qui sont loin de la prose des *Nouvelles Nourritures*. Surtout sa pensée elle-même semble être en désarroi. Il est étonné que le communisme étouffe la personne humaine. Il écrit : "Cette dépersonnalisation, à quoi tout, en U.R.S.S., semble tendre, peut-elle être considérée comme un progrès ? Pour ma part, je ne puis le croire." Nous non plus, parbleu ! Mais ce qu'il ne fallait pas croire, c'est que le communisme fût favorable à la personnalité — ainsi que M. Gide le répète depuis trois ans. Il écrit aujourd'hui avec un désenchantement glacé : "Que peut-on souhaiter de mieux ? Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyons conformes." On a envie de lui répondre : "N'est-ce pas ce que vous avez souhaité ?" Au fond, on s'aperçoit qu'il y avait beaucoup de rêverie dans l'idéal communiste de M. Gide. Son désir individualiste a plus d'acuité que son idée de la personnalité n'a de précision. Et pour tout dire, la mythologie a souvent tenu, chez lui, la place de la psychologie.

Maintenant, il flotte, il est à la dérive. Après avoir fait toute sa vie le procès des religions conformistes qui conservent des rites autour d'une foi morte, voici que, par un féroce retour des choses, il prend cette attitude même ! Il veut espérer, malgré tout, que l'U.R.S.S. sera l'Église de la religion qu'il attend, alors que son voyage lui a révélé un sanctuaire vide, entouré de tout ce qu'il abhorre : un pape, un catéchisme, un Saint-Office ! Il se délivre en disant la vérité sur ce qu'il a vu. Mais il tâche de se consoler en se berçant d'une illusion nouvelle. Il s'évertue dans des contradictions qui ne sont d'ailleurs pas incompatibles avec sa logique interne. Il fait le rassemblement de ses sentiments les plus chers pour courir après les idées qu'il voudrait avoir. Sa liberté blessée jette un cri quand le mythe de l'homme libre de tout menace de l'écraser de sa tyrannie. Et s'il apprend que l'U.R.S.S. envoie Corydon au bagne, il défend le marxisme d'avoir voulu cela.

Si ce cœur perdu à s'érier pouvait se débarrasser de toutes les végétations de la sensibilité, il y aurait place en lui maintenant pour une crise religieuse authentique et grave, comme cela qui nous a valu déjà *Numquid et tu*. Sinon, quoi ? On lit dans les *Nouvelles Pages de Journal* : "Je pressens une sénilité larvoyante." M. André Gide mérite mieux. Il dit encore qu'à soixante-cinq ans passés, ses désirs et sa joie, ses vertus et sa volonté "n'ont jamais été plus exigeants". Et il est visible que c'est l'écrivain qui a le plus souffert en lui de l'intolérance soviétique.

Mais la vérité tragique de Gide est sans doute que Gide est au bout de la terrible expérience gidienne. L'hypothèse d'une réalité communiste lui apportait non seulement l'avantage d'un triomphe, mais surtout l'issue qu'il n'a pas encore trouvée. C'était une délivrance de lui-même.

Un autre livre, qui paraît en même temps que son *Retour de l'U.R.S.S.*, nous montre qu'il en est maintenant à faire un acte gratuit avec ce qui est le plus dépendant de la condition humaine : l'enfant. Faire un enfant sans entrer une minute dans la subordination, dans l'abdication de soi que comporte l'acte d'amour, tel est, en effet, le désir caressé par "Geneviève", dont Gide nous dit dans son *Journal* qu'il s'explique aujourd'hui à travers elle.

Ce roman, ce récit plutôt, comme Gide lui-même appelle ces petits ouvrages auxquels son talent se plaît, ajoute peu de chose, du reste, à l'œuvre de l'écrivain. Si ce n'est une phrase qui me paraît fort importante. C'est cet axiome d'immoralisme : "Il faut n'aimer point

K pour disposer de soi librement." Vous me direz que c'est le b, a, ba de l'égoïsme. C'est peut-être aussi la vérité contre laquelle l'amour de l'humanité professé par le communisme gidien lutte comme dans un combat avec l'ange : le mauvais ange dont Gide sait que, sur ce terrain, il est inévitablement victorieux.

ANDRÉ BILLY

(L'Œuvre, 29 novembre 1936, p. 7)

→ (D'André Billy (1882-1971), le BAAG a déjà reproduit dans son n° 22, pp. 24-5, un article consacré dans L'Œuvre aux Faux-Monnayeurs. Ce feuillet est illustré d'une reproduction du portrait de Gide par "J.-P. Laurens" (sic, pour "Paul-Albert Laurens").)

LES LIVRES DE LA SEMAINE : NOUVEAUX LIVRES DE M. ANDRÉ GIDE.

Un écrivain peu assuré de l'audience du public se garderait d'envoyer aux libraires trois nouveaux livres d'un seul coup ; il craindrait que l'un d'eux au moins ne souffrit de la préférence donnée aux autres. Ce souci vulgaire n'habite pas l'âme d'André Gide. Il sait que *Geneviève* (1) ne fera point tort à *Petour de l'U.R.S.S.* (1) et que les *Nouvelles Pages de Journal* (1) profiteront du succès de *Retour de l'U.R.S.S.* plutôt qu'elles n'en souffriront. Rien de ce qui tombe de sa plume ne saurait laisser indifférents ses admirateurs les plus tièdes.

On sait qu'André Gide et quelques-uns de ses confrères français de la génération nouvelle, notamment Eugène Dabit, qui ne devait pas en revenir, et Louis Guilloux, dont on serait curieux d'avoir un jour prochain les impressions, étaient allés à Moscou pour représenter notre littérature aux obsèques de Gorki. C'a été pour eux l'occasion de visiter l'U.R.S.S., où André Gide n'avait pas encore osé aller, disant qu'il ne se reconnaissait pas digne d'un tel honneur. Sans bien s'en rendre compte, peut-être appréhendait-il une déception. Son espoir était si grand ! "Là-bas une expérience sans précédent était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière. Pour assister à ce nouveau, certes, il vaut la peine de vivre, pensais-je, et de donner sa vie pour y aider. Dans nos cœurs et dans nos esprits, nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir même de la culture ; nous l'avons maintes fois répété. Nous voudrions pouvoir le dire

(1) Gallimard.

encore." Dans l'esprit d'André Gide, l'avenir de la culture et celui de l'U.R.S.S. sont désormais séparés. L'écrivain demeure fidèle à son idéal d'émancipation humaine par l'éducation de l'intelligence et la vulgarisation scientifique, mais il ne compte plus sur la Russie pour tracer la voie aux autres peuples. Il semble estimer au contraire que rien n'est plus opposé à ce qui devrait être, à ce qui devrait se faire, que ce qui est et se fait actuellement en Russie.

Son livre est un acte de courage et de haute probité sur lequel il serait fort à souhaiter que nous prissions tous exemple. Peu importe si, comme il me l'a été affirmé, il a consenti à amortir ça et là l'expression de sa pensée. Je suis persuadé que sa pensée elle-même n'a fait aucune concession, que lorsque, par exemple, il se dit convaincu que l'U.R.S.S. finira par triompher des erreurs présentes, il en est convaincu en effet, d'une conviction mystique, si l'on veut, mais convaincu réellement. A la réflexion, on doit d'ailleurs reconnaître qu'une pareille conviction va en quelque sorte de soi de la part d'un révolutionnaire pour qui le triomphe de la Révolution universelle est article de foi, pour qui, en Russie, comme ailleurs, la révolution finira fatalement par l'emporter un jour ou l'autre.

André Gide commence par nous dire ce qui lui a plu particulièrement en U.R.S.S. : les maisons de repos, les campements d'enfants, les "parcs de culture", les écoles de village, les clubs. Partout il a vu rayonner la santé, le bonheur, la jeunesse des cœurs, la fraternité des âmes... Et puis, tout à coup, dès le chapitre II, changement de ton : c'est la tristesse de Moscou, les longues attentes de la foule à la porte des magasins, la rareté et la médiocrité des marchandises, l'insipidité des nourritures, la laideur des vêtements : "Alors, je pense, en dépit de mon anticapitalisme, à tous ceux de chez nous qui, du grand industriel au petit commerçant, se tourmentent et s'ingénient : qu'inventer qui flatterait le goût du public ? Avec quelle subtile astuce chacun d'eux cherche à découvrir par quel raffinement il pourra supplanter un rival ! De tout cela, l'État n'a cure, car l'État n'a pas de rival. La qualité ? A quoi bon s'il n'y a pas de concurrence, nous a-t-on dit. Et c'est ainsi que l'on s'explique trop aisément la mauvaise qualité de tout en U.R.S.S. et l'absence de goût du public." Absence de goût et indolence, sinon paresse, inertie de la masse. On ne sait quoi d'amorphe, d'impersonnel et de quelconque dans l'aménagement des intérieurs comme dans l'aménagement des esprits : "En U.R.S.S. il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. Du reste, les gens ont

l'esprit ainsi façonné que ce conformisme leur devient facile, naturel, insensible, au point que je ne pense pas qu'il y entre de l'hypocrisie. Sont-ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non, ce sont ceux-là qui en profitent. Chaque matin la *Pravda* leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là ! De sorte que chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous." Persuadés qu'ils sont heureux, ils sont donc heureux : "Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et d'ignorance." L'U.R.S.S. donne, certes, le spectacle d'un extraordinaire élan vers l'instruction, "mais cette instruction ne renseigne que sur ce qui peut amener l'esprit à se féliciter de l'état de choses présent." Ce que l'on discute seulement, c'est de savoir si ceci ou cela est "dans la ligne" ou n'y est pas. Et malheur à celui qui chercherait à pousser plus loin ! "Rien plus que cet état d'esprit ne met en péril la culture." Conformisme et ignorance, et aussi infatuation et jactance. L'habitant de l'U.R.S.S., à qui l'on ne dit rien de ce qui se fait de bien au dehors, est convaincu que le moindre progrès accompli sous ses yeux est unique et sans précédent et que son pays tient la tête dans tous les domaines ; d'où son sourire de scepticisme et de supériorité quand on lui affirme que Paris a comme Moscou des tramways et un métro. André Gide nous parle d'ouvriers russes refusant de croire qu'il y ait des écoles en France !

En U.R.S.S., des classes sociales privilégiées se reforment, les instincts bourgeois reparaissent. On a restauré la famille, l'héritage, le legs, le lucre, la propriété, mais on n'a pas supprimé la pauvreté : "Il y a des pauvres. Il y en a trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U.R.S.S.." Revenant au conformisme souverain qui a façonné tous les cerveaux russes sur le même modèle, Gide conclut, et c'est la phrase la plus dure de son livre, celle qu'il a vraisemblablement le plus hésité à maintenir : "Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé." Et de citer des traits effarants du culte officiel et obligatoire rendu à Staline.

Gide aborde ensuite le problème de l'art conçu comme expression suprême d'une société, d'un peuple, d'une création (Homère, Sophocle, Shakespeare), ou au contraire comme une force d'opposition (Bossuet, Molière, Voltaire, Chateaubriand, Hugo, Claudel). Il y aurait bien des réserves à faire sur ces deux listes. Non-opposant, Shakespeare ? Opposant, Bossuet ? Toujours est-il qu'en U.R.S.

S. Gide espérait découvrir enfin l'accord parfait de l'art le meilleur et de l'âme populaire. Or, il s'est entendu dire ceci : "Voyez-vous, un artiste, chez nous, a d'abord à être dans la ligne. Les plus beaux dons, sinon, seront considérés comme du formalisme. Oui, c'est le mot que nous avons trouvé pour désigner tout ce que nous ne nous soucions pas de voir ou d'entendre. Nous voulons créer un art nouveau, digne du grand peuple que nous sommes, etc. etc." L'interlocuteur de Gide, un peintre, parlait à voix de plus en plus haute : "Mais quelques instants plus tard il vint me retrouver dans ma chambre, et, à voix basse cette fois : — Oh, parbleu, je sais bien... Mais on nous écoutait tout à l'heure et... Mon exposition doit ouvrir bientôt."

Le communisme est-il responsable des erreurs de l'U. R.S.S. ? Non, répondent les communistes, puisque le régime actuel de l'U. R.S.S. n'est pas le communisme. Et il apparaît en effet à tout esprit non prévenu que le procès que fait Gide à l'U. R.S.S. est le procès de l'U. R.S.S. plus que celui du communisme. Mais alors pourquoi nos partis révolutionnaires s'obstinent-ils à se solidariser avec le stalinisme ? Le livre d'André Gide pose implicitement la question. Elle ne pourra être longtemps éludée. Le débat devra être porté, dans toute son ampleur, devant l'opinion.

Geneviève est un petit roman, un petit récit, linéaire et délié, dans le goût classique où André Gide, psychologue et moraliste, trouve sa forme de prédilection. La leçon m'en demeure obscure. Je l'ai relu deux fois, et avec plaisir, mais sans parvenir à discerner si l'auteur inclinait vers *Geneviève* (accomplissement de la destinée féminine dans la liberté), ou vers sa mère (subordination et abnégation). A être franc, les dernières pages de *Geneviève* déçoivent pour moi, style mis à part, un vague parfum d'Henry Bordeaux, mais il n'est pas possible que je ne sois pas victime d'une illusion olfactive.

LUCIEN DESCAVES

(*Le Journal*,
29 novembre 1936, p. 6)

(Héritier du naturalisme, romancier de *La Commune* (La Colonne, 1901), auteur de ces *Emmurés* (1905) qu'avait dû lire celui de *La Symphonie pastorale*, Lucien Descaves (1861-1949) fut de 1919 à 1940 directeur littéraire du *Journal*, dont il avait été un des premiers collaborateurs quarante ans plus tôt et qui tirait encore, en 1936, à 650 000 exemplaires.)

ANDRÉ GIDE : *GENEVIÈVE* ; *NOUVELLES PAGES DE JOURNAL* ; *RETOUR DE L'U.R.S.S.* — MAURICE SACHS : *ANDRÉ GIDE*.

Nous avons reçu à la fois trois publications nouvelles d'André Gide : *Geneviève* ou *la Confiance inachevée* ; la suite de son *Journal* ; enfin le *Retour de l'U.R.S.S.*

Je ne m'avance pas trop en disant que, des trois, cette dernière était la plus impatiemment attendue. Quelques indiscretions, dans la presse, nous faisaient prévoir, sinon la répudiation d'une croyance, à tout le moins un certain désenchantement.

André Gide n'a pas voulu — et cela ne nous étonne pas de sa part — que lui fût appliqué le proverbe : "A beau mentir qui vient de loin".

Il le dit nettement : "J'ai toujours professé que le désir de demeurer constant avec soi-même comptait trop souvent un risque d'insincérité, et que s'il importe d'être sincère, c'est bien lorsque la foi d'un grand nombre, avec la nôtre propre, est engagée. Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur, car je suis responsable de ceux que mon erreur entraîne. Il n'y a pas d'amour-propre qui tienne. Une chose à mes yeux plus importante que moi-même et que l'U.R.S.S., c'est l'humanité, son destin, sa culture."

Voilà un ferme langage. Mais ne savons-nous pas que le meilleur moyen de s'apercevoir qu'on s'est doré la pilule, c'est d'en tâter. André Gide a donc cette supériorité sur nous, d'en avoir tâté.

Pas seul, hélas ! Il était accompagné du jeune confrère à qui l'opuscule est, en ces termes, dédié :

A la mémoire d'Eugène Dabit, ces pages, reflets de ce que j'ai vécu et pensé près de lui, avec lui.

J'ai bien souvent pensé à Eugène Dabit depuis le jour du mois d'août dernier où j'ai été bouleversé par la nouvelle de sa mort, à Sébastopol, où Gide l'avait laissé, après deux mois de "compagnonnage quotidien", comme il a dit, et à leur dernière étape du retour de l'U.R.S.S., ensemble.

Comme Eugène Dabit n'avait pas, que je sache, les moyens d'entreprendre à ses frais un pareil voyage, il faut nécessairement qu'on le lui ait facilité. Ce sont souvent les vacances qu'on nous offre qui nous coûtent le plus cher.

Je n'avais jamais rencontré le pauvre garçon. Nous devions faire connaissance à Noël, chez Vlaminck ; je fus empêché de m'y rendre... Combien je le regrette aujourd'hui ! Je crois bien que j'eusse aimé l'homme autant que

j'aimais l'auteur de *l'Hôtel du Nord*, son premier roman. Ses débuts m'avaient rappelé ceux de Charles-Louis Philippe avec *Bubu de Montvornasse*. Ils promettaient un romancier, et Dabit, pas plus que Charles-Louis Philippe, ne trompait notre attente.

La dernière lettre de celui-là, datée du 17 août, et que *La Nouvelle Revue Française* a publiée, trahit ce qu'il appelle une angoisse, "celle qui m'a pris à seize ans, dit-il, ne m'aura plus quitté, aura pesé sur toute ma vie. Avais-je tort de ne pas croire aux hommes ?..."

A cette question lui-même eût répondu.

Dans le sens d'André Gide ? C'est probable. Ils avaient échangé, en route, trop d'observations, de craintes et d'idées pour n'en avoir point beaucoup de communes... Après l'examen de conscience de Gide, celui d'Eugène Dabit nous manque, et c'est dommage... Qu'est-il devenu ?...

Il faut lire attentivement, sans parti pris, l'"essai" que publie André Gide. Ce n'est point une raison parce que le bilan qu'il établit accuse de lourdes pertes, pour déposer ce bilan.

Dans son retour de l'U.R.S.S. aussi, le syndic procède par étapes, ne jette pas le manche après la cognée, espère encore un redressement de la Russie nouvelle. On le sent dominé par le dictamen de conscience dont sa sincérité prend conseil avant d'émettre une opinion qui n'engage pas que lui. Et ce scrupule honore trop l'écrivain pour qu'il lui soit reproché.

C'est pourquoi je ne partage pas l'irritation de M. Jean Fontenoy qui, dans un livre paru récemment, sous ce titre : *L'École du renégat*, s'adressant à Gide, lui crie : "Vous avez ravagé notre jeunesse, vous avez joué avec nos âmes. Aujourd'hui, vous enfoncez des portes ouvertes ; vous découvrez que l'important est de bien faire ce que l'on a fait et la bonne volonté passe avant l'intelligence abstraite."

Il faut ajouter toutefois que M. Jean Fontenoy, après avoir fait la guerre, a parcouru dans tous les sens l'U. R. S. S., et encore la Chine, le Japon, etc., ce qui peut, à la rigueur, lui fournir des éléments d'information variés que ne posséderait pas au même degré André Gide...

Aussi bien, celui-ci n'a pas dit son dernier mot ; il n'est encore qu'au tournant dangereux. Attendons qu'il l'ait franchi, et prenons patience en lisant les nouvelles pages de son *Journal (1932-1935)* qu'il publie.

On y trouve des images riches de suc, telles que cel-

le-ci :

"Remplacer, chaque fois qu'il se peut, le "pourquoi ?" par le "comment ?", c'est faire un grand pas vers la sagesse. Il subsiste, malgré tout, entre les deux questions, un lien secret. Les mystiques ne s'inquiètent que de la première et la finalité seule leur importe ; les naturalistes ne consentent qu'à la seconde ; elle seule tend à une réponse pertinente que l'étude de la nature est toujours à même de fournir, et qui permet quelque progrès. La recherche des "causes finales", c'est la prétention de placer la charrue avant les bœufs."

Ou bien : "Pour un long temps, il ne peut plus être question d'œuvres d'art. Il faudrait, pour brêter l'oreille aux nouveaux indistincts accords, n'être pas assourdi par des plaintes. Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse. Où que se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse. Celui qui demeure, aujourd'hui, contemplatif, fait preuve d'une philosophie inhumaine, ou d'un aveuglement monstrueux..."

"Il ne sied pas de faire endosser à la vertu les lassitudes de la vieillesse. Le tableau des renoncements successifs ne serait pas sans éloquence, si l'on pouvait, sans complaisance, obtenir de soi ces aveux."

Il n'est pas moins vrai qu'André Gide, assagi ou plutôt *modifié* par l'âge et l'expérience acquise, demeure, dans son *Journal*, un grand artiste dont le génie m'a souvent rappelé le beau vers de Catulle Mendès :

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu.

Il en était ainsi de la pensée de l'auteur des *Nourritures terrestres*. Elle ne retombait pas de l'esprit sur le cœur.

Mais, du moment que le philosophe s'humanise et se montre chaque jour davantage sensible aux maux d'autrui, "cela jette dans l'acte un attendrissement, un intérêt qui manquait".

Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est Voltaire.

Enfin, ne quittons pas André Gide, sans signaler le petit livre dans lequel Maurice Sachs s'élève contre la légende qui travestit l'écrivain en un être "immoral, d'influence volontairement perverse, soucieux de se faire remarquer, parcimonieux et insincère", contrairement à la vérité, M. Sachs le démontre.

On va, cette fois encore, noter de versatilité l'honnête homme qui, sans brûler pour cela ce qu'il adorait avant d'aller à Moscou, apporte des correctifs à ses préventions favorables. On aura tort. Gide n'est ni plus ni

moins indépendant aujourd'hui qu'il y a trois ans.

L'ouvrage de Maurice Sachs est, si je considère son format, biographique et critique en miniature. Il apprend beaucoup de choses en peu de mots. Il est orné de portraits de Gide, à différentes époques de sa vie ; mais les meilleures effigies de l'écrivain sont encore celles que l'auteur de sa biographie compose d'après des citations nombreuses et choisies. On peut dire alors du portrait qu'il est parlant.

NOËL SABORD

(Paris-Midi)

18 novembre 1936, p. 2)

(Article illustré d'un portrait de Gide — peu ressemblant — dessiné par Luc Vincent. Noël Sabord est un des chroniqueurs littéraires du quotidien qui, fondé en 1911 et à bout de souffle après la guerre, fut racheté en 1924 par Jean Prouvost et dont les pages culturelles furent à son instigation développées par le jeune Pierre Lasareff.)

LECTURES : TROIS LIVRES MORAUX DE "L'IMMORALISTE".

Tandis que les jeunes courent leur chance, les anciens, ceux qu'on nomme les maîtres, ne se laissent pas oublier. L'oubli tombe vite, en effet, même sur les gloires vivantes, et il leur faut le dissiper constamment comme un brouillard.

Ainsi, au moment même où M. Roger Martin du Gard s'apprête à nous jeter d'un coup les trois derniers tomes et les mille dernières pages de ses *Thibault*, M. André Gide nous donne également trois volumes, beaucoup plus légers, il est vrai, bien qu'ils ne portent pas moins de substance. Trois petits livres qu'on peut dire moraux, puisqu'ils ont trait aux mœurs, et en jouant sur le mot à peu près, comme l'auteur lui-même quand il a nommé certaine histoire de pasteur *La Symphonie pastorale*.

Mais nombre de lecteurs, je le crains, encore habités par les préjugés bourgeois, ne trouveront guère de moralité dans ces pages de l'Immoraliste. Les moins discutées, parce que les moins lues, sont ces *Nouvelles Pages de Journal* (1), où l'auteur a consigné, sur des sujets divers dont le principal est lui-même, des réflexions et des remarques assez inquiétantes. "Belle fonction à assumer, écrit-il, celle d'inquisiteur." Et il voudrait inquiéter à la fois la foule des pauvres qui ne souffrent,

(1) Librairie Gallimard.

ni même ne s'aperçoivent, de leur misère, et le petit clan de ces bourgeois qui, comme lui, n'ont jamais eu à gagner leur pain, n'ont jamais travaillé dans la gêne. L'apathie sordide des uns, la satisfaction béate des autres lui paraissent également *impies* — c'est son mot. "Un temps vient, déclare-t-il, où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un travailleur. Ce temps est déjà venu pour certains."

Mis au singulier, ce "certain" désignerait M. André Gide. On peut l'en louer, sans se faire faute d'observer qu'un tel sentiment lui est venu bien tard et qu'il a pris le temps, d'abord, d'écrire trente ouvrages, dont quelques purs chefs-d'œuvre qui assurent sa gloire, avant de ressentir ce qu'il nomme son infériorité.

Mais ce sentiment, assurément sincère encore que tardif, nous explique une récente conversion au communisme qui a fait quelque bruit. On retrouve, dans les *Pages de Journal*, les étapes et la joie toute neuve de cette conversion. La déception ne s'y montre pas encore et le vieux néophyte y parle comme un nouvel Éliacin tout en pleurs. La déception, la déconvenue, le regret, on les trouve dans le second des trois petits livres, et il a fallu qu'entre deux l'illustre catéchumène fit le voyage de Russie pour y confronter la réalité avec son idéal. Le *Retour de l'U.P.S.S.* est le résultat de cette confrontation qui n'a laissé au voyageur que de l'amertume. "Ce monde si imparfait, et qui pourrait être si beau", comme il écrivait sur son carnet en mars 1935, il ne l'a trouvé quère plus beau en Russie qu'au Congo ou à Grenelle, et il l'a dit avec cette franchise qui est sa marque. Des béotiens l'en raillent assez lourdement aujourd'hui ; mais il n'en a cure. Il ne doute point de sa religion et n'incrimine que les prêtres. Son embarras est pourtant réel et ce n'est pas trop de toute sa fine dialectique pour le tirer des contradictions.

A la vérité, il est malaisé de concilier, comme il s'y efforce dialectiquement, le communisme et l'individualisme, l'égalité totale et la haute culture, la nature de l'homme et la perfection sociale. Et puis, quelle ingénuité chez cet homme qui devait pourtant se souvenir que la République était belle sous l'Empire, et le christianisme sous Néron et Tibère ! Je ne parle pas de certains enthousiasmes d'il y a quarante ans à peine et que M. André Gide a bien dû connaître, s'il ne les a partagés...

Le troisième volume est un petit roman : *Geneviève*, qui est, dit-il lui-même, comme le troisième volet d'un triptyque dont *L'École des Femmes* et *Robert*, parus il y a six ou sept ans, formaient les deux premiers volets.

Pour bien entendre *Geneviève*, il n'est pas indispensable mais il est bon de se rappeler, sinon de relire, les deux autres petits romans dont ce récit est la suite. Dans le premier, l'auteur couvrait de son nom le journal d'une honnête épouse affreusement déçue et qui, fidèle à son devoir, n'y échappait que par une sorte de suicide. Dans le second, il nous livrait la défense du mari, qui avait aussi, contre sa femme désolée, de bonnes raisons à faire valoir. Le troisième, et qui pourrait n'être pas le dernier, nous donne la confession de la fille, Geneviève, qui avait également son mot à dire en ce débat.

Le débat, toujours actuel, plus actuel que jamais, c'est celui du couple, plus précisément celui de la liberté de la femme dans le couple. Le problème, de solution malaisée, la femme le pose aujourd'hui et entend le résoudre, à son profit, de façon toute nouvelle. "Le livre de ma mère, écrit Geneviève, s'adresse à une génération passée. Du temps de la jeunesse de ma mère, une femme pouvait souhaiter sa liberté ; à présent, il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre."

Voilà qui est net. Déjà, dans *L'École des Femmes*, on a vu Geneviève traiter la fidélité maternelle de "sacrifice inutile", et la mère avouer de son côté que, cette liberté qu'elle souhaitait, si elle l'avait eue, elle n'aurait su qu'en faire. La fille, elle, sait ce qu'elle en fera, et comment il faut la conquérir. Faut-il dire qu'elle exprime assez exactement, sur le plan familial et social, les idées mêmes de M. André Gide et que ces idées s'éloignent fort de ce qu'il nomme le conformisme petit-bourgeois ? Le lecteur s'en apercevra de reste et l'œuvre, pour être entendue, n'a besoin d'aucune glose. Sans doute va-t-elle soulever moins de cris que les deux derniers livres de M. de Montherlant sur les femmes. Elle est d'une autre qualité et d'un tout autre sens, et elle déplorera surtout à l'homme, qui n'aura garde de s'en plaindre. Plus sensible à l'art qu'à l'idée — et c'est là contraire chez la femme — il goûtera surtout la sobriété de ces pages sans ornements où la pensée toute nue revêt une si belle forme.

(Dossier à suivre.)

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "RETOUR DE L'U.R.S.S."

I.

Contrairement à ce qu'affirmait André Billy au début de son article du 29 novembre 1936 dans L'Œuvre (reproduit supra), il est évident que l'accueil critique de Geneviève a beaucoup pâti de la publication simultanée de Retour de l'U.R.S.S., dont le retentissement occupa presque complètement l'écho qu'eût mérité le dernier petit volet de la trilogie de L'École des Femmes. On s'en est déjà rendu compte en lisant les quatorze premiers articles du dossier de Geneviève, le récit n'a le plus souvent qu'une fort maigre part dans des comptes rendus qui devraient bien plutôt figurer dans le dossier de Retour de l'U.R.S.S. : c'est donc tout naturellement que nous ouvrons celui-ci aujourd'hui — un dossier qui sera de loin le plus abondant de tous ceux qu'on peut rassembler sur les livres de Gide...

Les auteurs des deux premiers articles que nous reproduirons, Pierre Herbart (1904-1974) et Paul Nizan (1905-1940) n'ont certes nul besoin d'être présentés. Sous le titre général "Sur Retour de l'U.R.S.S. d'André Gide", ces deux textes occupaient une page entière de l'hebdomadaire de gauche fondé en novembre 1935 par André Chamson, Jean Guéhenno et Andrée Viollis (et auquel, on le sait, Gide donna plusieurs articles) ; en encadré, quelques lignes chapeautaient les deux études : "Devant les polémiques soulevées par la publication du livre d'André Gide : Retour de l'U.R.S.S., Vendredi ne pouvait rechercher que l'objectivité pure et la justice. Nos lecteurs seront heureux de connaître deux opinions autorisées, celle de Pierre Herbart, qui fut l'un des compagnons d'André Gide durant son voyage en Russie soviétique, et celle de Paul Nizan, qui a lui aussi longtemps séjourné en U.P.S.S. et en a fait une étude approfondie."

PIERRE HERBART

(Vendredi,

29 janvier 1937, p. 5)

FAISONS LE POINT...

Quand parut le Retour de l'U.P.S.S., j'écrivis dans Vendredi que la publication de ce livre me semblait néfaste au moment où il était nécessaire que toutes les forces révolutionnaires s'unissent pour la défense de l'Espagne. L'expression d'un tel regret ne pouvait toutefois apaiser les controverses qui ne manqueraient pas de s'élever. Puisque le livre avait paru, il importait dans l'intérêt de l'U.R.S.S. et de la révolution d'étudier à fond les problèmes qu'il posait, d'éclairer les masses

sur ce que Gide avait mal interprété ou trop hâtivement jugé et de se livrer à une étude complète de la société soviétique. Aucune tentative de ce genre ne me paraît avoir été faite jusqu'à présent en fonction du *Retour de l'U.P.S.S.*, et il va sans dire que le présent article n'est qu'une esquisse. On s'est borné à réfuter André Gide, à lui opposer des faits contraires à ceux qu'il a apportés, à lui reprocher de n'avoir pas suffisamment insisté sur les côtés positifs. Ces reproches sont d'ailleurs fondés. Gide s'en est beaucoup trop reposé sur ses prédécesseurs en U.P.S.S. du soin d'apporter certaines louanges qu'il a jugé inutile de répéter sous prétexte qu'"il admirait de confiance"... Il est naturel qu'on lui en fasse grief — mais cela ne saurait suffire que si l'on est bien décidé à ne pas entrer dans le vif du sujet. C'est laisser la porte ouverte à toutes les confusions. Je ne crois pas que l'Union Soviétique et la révolution aient quoi que ce soit à gagner à un tel *statu quo* de l'erreur.

Mais tout d'abord et après avoir fait ressortir toute l'insuffisance de la documentation de Gide, il fallait se mettre d'accord sur un point : ses observations dans le domaine des faits étaient-elles exactes ? Certains l'ont nié, mais la plupart des critiques honnêtes ont fait confiance à Gide et à leurs propres souvenirs de voyage en U.P.S.S.. "Nous aussi, disait à la Mutualité un orateur communiste, dans une conférence sur Gide, nous avions remarqué ces choses, mais nous n'avons même pas songé à en parler tant elles nous paraissent de mince importance. Si André Gide en a jugé autrement, c'est qu'il a parlé en psychologue."

Il y a là une évidente confusion entre *observation* et *jugement*. On peut contester à juste titre la valeur sociale des jugements du psychologue André Gide ; et les marxistes sont là pour relever ces erreurs. Mais quand il observe et aligne des faits, il n'y a aucune raison pour que, avant de les avoir nous-mêmes étudiés, nous les considérions comme négligeables en prenant prétexte qu'André Gide n'est pas un économiste.

Or quels sont ces faits et que révèlent-ils ? Insuffisance de la production, énormes différenciations de salaires d'une part ; absence de démocratie, formation d'une couche privilégiée de la population et conformisme du reste aux directives données, d'autre part. Parmi ces observations, les unes doivent être considérées comme causes, les autres comme conséquences (l'insuffisance de la production entraînant la différenciation des salaires ; et l'absence de démocratie, la formation d'une couche dirigeante à laquelle la population tout entière doit obéir) — et toutes en fonction d'un fait initial : l'état

extraordinairement arriéré des forces productives de la société et le niveau culturel effroyablement bas des masses au moment de la révolution d'Octobre. Il est hors de doute que ces constatations sont essentielles pour notre saine appréciation de l'état du développement actuel de la société en Union Soviétique.

A l'issue de la conférence dont je parlais tout à l'heure, le président me fit demander si je n'avais rien à ajouter. Je le renvoyai simplement à mon précédent article de *Vendredi*. "Cet article, s'écria alors l'orateur, en guise de péroraison, cet article à lui seul est plus perfide que le livre de Gide, car vous ne craignez pas d'affirmer que le socialisme en U.R.S.S. n'est pas réalisé."

Ici, gardons-nous de nous laisser entraîner dans une querelle de mots.

"Qu'est-ce que cela peut te faire, me disait un camarade communiste, que le socialisme soit ou non réalisé en U.R.S.S. puisque tu es d'accord sur l'essentiel de la ligne suivie là-bas ?" Je crois la question mal posée. L'approbation d'une politique n'implique pas l'indifférence envers les résultats déjà obtenus. Tout au contraire. Fausser ces résultats dans des buts de propagande ou simplement par ignorance, par enthousiasme, par certitude qu'on est dans la bonne voie, comporte les plus graves dangers. Je ne suis pas loin de croire que la déconvenue de Gide en Union Soviétique et les erreurs de jugement qu'il y a commises sont imputables en grande partie aux affirmations que Gide ne s'était pas reconnu le droit de mettre en doute. Parmi celles-ci la plus officielle est celle du "socialisme réalisé".

A cette réunion de la Mutualité, le conférencier a répété plusieurs fois (et je ne rapporte ses paroles que parce qu'elles traduisent assez fidèlement l'opinion des intellectuels communistes sur cette question) que pour lui, marxiste, le socialisme — phase inférieure du communisme — c'était la socialisation des moyens de production et rien de plus.

Cette définition ne laissera pas de paraître un peu courte. Certes, il est évident que la socialisation des moyens de production constitue les assises économiques de la société socialiste, mais le triomphe de cette société, le "socialisme réalisé" restent subordonnés à l'état de développement de ces moyens de production. Staline l'a dit : "Le socialisme vaincra sur la base d'une productivité plus grande que celle des pays capitalistes." Or, l'Union Soviétique n'a atteint ce niveau que dans des domaines très restreints, quoique vitaux (industrie lourde — défense nationale). Dans tous les autres, elle se

trouve en retard sur la production des pays capitalistes avancés. C'est ce que Gide, qui n'est pas un économiste, a remarqué, c'est ce que certains qui se piquent d'être marxistes jugent négligeable. Mais la question ainsi posée a quelque chose de formel qui est profondément anti-dialectique. Il ne s'agit pas seulement de constater l'état des forces productives, mais d'évaluer leur développement. Il est hors de doute que celles-ci s'accroissent et c'est cela qui importe avant tout.

Or il se trouve que la différenciation des salaires — indice d'une production insuffisante — sert aussi de stimulant aux ouvriers pour améliorer leur rendement (le stakhanovisme) et qu'elle ne cessera d'augmenter parallèlement à l'accroissement de la production jusqu'à ce que celle-ci ait atteint une intensité qui permette une répartition humainement plus équitable des produits et la régression progressive des inégalités. Jusque-là l'État, gardien de cette portion mobile de Droit bourgeois qu'il représente (*à chacun selon son travail* et non *à chacun selon ses besoins*), se renforcera pour le faire respecter. On ne pourra parler de "socialisme réalisé" que quand l'État commencera à dépérir en même temps que les inégalités dont il est à la fois le gardien et le symbole.

Mais le socialisme n'est pas uniquement une question de nature et de développement de l'économie. Il y a aussi la dérance de cette économie. Enfin, il y a le pouvoir politique.

Le triomphe du socialisme implique que les masses ont atteint un degré de culture suffisamment élevé pour commencer à remplir elles-mêmes cette double mission économique et politique.

Tel n'est pas encore le cas en U.P.S.S.. L'héritage du tsarisme était accablant : un immense peuple ignare, souvent abruti par l'alcool et la misère. Le progrès accompli est déjà prodigieux et l'essor des masses vers la culture n'est pas près de se ralentir. Mais en attendant ce sont des fonctionnaires qui dirigent la production et le militant de base du parti n'est que l'agent exécuteur des directives du Comité Central. Ainsi s'est créée dans le pays une couche de citoyens favorisés. Les avantages matériels dont ils jouissent (logement, traitement de beaucoup supérieur au salaire moyen des ouvriers) ne peuvent encore s'appeler des privilèges, mais leurs bénéficiaires font tout de même figure de privilégiés. Cette situation ne permet pas l'évanouissement des antagonismes entre travail manuel et travail intellectuel, entre producteurs et directeurs, entre ceux qui donnent des ordres politiques et ceux qui les exécutent. On pourrait dire

que c'est sur la base d'une culture largement dispensée aux masses que le socialisme vaincra. Les résultats atteints jusqu'à ce jour autorisent bien des espoirs.

Le fait que la révolution ait triomphé dans le pays le plus arriéré dans tous les domaines pose une série de problèmes nouveaux. Toute la période de temps pendant laquelle l'U.R.S.S. s'emploiera à rattraper les pays capitalistes avancés ne peut être considérée que comme transitoire vers le socialisme. Sans doute si l'U.R.S.S. comparait l'état actuel de ses forces productives avec ce qu'il était en 1917 dans la Russie des tsars, elle pourrait à bon droit considérer qu'elle est victorieuse. Mais le socialisme n'est pas une expérience en vase clos. Les ouvriers du monde entier ont les yeux fixés sur l'U.R.S.S. et ils ne comprendront dans leur chair que le socialisme a vaincu que quand leurs camarades soviétiques auront conquis, dans tous les domaines, des conditions de vie supérieures aux leurs.

+++

En résumé, le livre de Gide se présente comme suit :

1° Exactitude des faits qui ne sont pas du tout d'importance secondaire, mais symptomatiques quoique insuffisants pour permettre de faire le bilan complet de la Société Soviétique ;

2° Le désarroi de Gide qui, ne l'oublions pas, croyait, sur la foi de ses amis communistes, trouver en U.R.S.S. le "socialisme réalisé" (et quoi qu'on en dise, André Gide a assez lu Marx et Lénine pour savoir ce que cela veut dire), son désarroi le pousse à douter si la voie suivie par l'U.R.S.S. mène bien aux buts qu'elle se propose.

Une étude approfondie et concrète des conditions dans lesquelles se trouvait le peuple russe au lendemain de la révolution d'Octobre nous montre que le chemin du socialisme ne pouvait être pour lui une route droite. Les dangers signalés par Gide n'en sont pas moins très réels, très angoissants.

Ce n'est pas sans inquiétude que l'on constate l'absence totale de démocratie dans le parti transformé en immense organisme d'exécution dont l'obéissance passive est la première vertu ; ce n'est pas sans inquiétude que l'on trouve en U.R.S.S., se substituant à l'autorité du parti, un chef tout-puissant dont la presse chaque matin chante les louanges en des termes qui font sourire ; ce n'est pas sans inquiétude que l'on assiste à la consolidation de cette couche de fonctionnaires dont les enfants, élevés avec tous les privilèges que donne l'argent, ne céderont sans doute pas volontiers la place aux

producteurs quand ils seront prêts à administrer eux-mêmes la propriété sociale ; ce n'est pas sans inquiétude enfin que l'on voit accuser et supprimer, l'un après l'autre, tous les compagnons de Lénine...

L'esprit, faisant un premier rétablissement, en arrive d'abord après une étude sérieuse des conditions économiques et politiques en U.R.S.S. à cette conclusion que le socialisme — phase inférieure du communisme — n'est pas encore "réalisé" comme on l'avait proclamé.

(A ce propos, je note dans l'article de Furmsler, dans *Commune*, cette curieuse phrase : "Qu'espérait-on obtenir ? Et qui donc avait prédit que le socialisme aboutirait prochainement ?" Qui donc, en effet ? Gide, peut-être...). Cette dernière mise au point n'est nullement un aveu de défaite, car, je le répète, cette question n'est pas essentielle. Examinant ensuite les causes de ce que l'on est tenté de déplorer dans l'absolu, on s'aperçoit qu'elles sont très réelles et réclamaient, sans doute, les mesures prises.

Ces mesures sont souvent douloureuses ; elles contiennent parfois les germes de graves menaces pour l'esprit et le sens même du socialisme. Il faut, pour les accepter, être convaincu de leur absolue nécessité. Ce droit de regard et d'examen doit être reconnu à ceux qui mettent leurs forces au service de l'U.R.S.S. et de la révolution. Comment admettre qu'il soit mauvais pour un communiste de méditer ces problèmes ? Et s'il adresse à ses camarades l'expression de ses craintes — c'est pour servir.

Toutefois, des révolutionnaires ne peuvent juger d'après les intentions. Le livre de Gide est une arme terrible aux mains de nos pires ennemis. D'autre part, son insuffisance invite ceux à qui il s'adresse — les communistes — à le rejeter en bloc.

Il ne faut pas permettre ce gâchis.

Retour de l'U.P.S.S. doit donner aux révolutionnaires l'occasion de se livrer à une rigoureuse autocritique. Enfin, il serait absurde d'abandonner André Gide aux desseins de la réaction. Il a donné assez de gages de son attachement à la classe ouvrière pour qu'elle lui conserve le sien.

+++

J'ai dû plusieurs fois, au cours de cet article, établir des comparaisons entre l'U.R.S.S. et les pays capitalistes en ce qui concernait la production. Ces comparaisons étaient défavorables à l'Union Soviétique. Il me reste à parler de tout ce qui, en U.R.S.S., est infini-

ment supérieur. Je me bornerai à une simple énumération ; car, comme disait à Sébastopol le lyrique officier de marine interviewé par Gide : "Pour raconter tout ce qui se fait en U.R.S.S. de beau et de grand, on ne trouverait pas assez de papier dans le monde."

Et tout d'abord, l'absence de chômage, la sécurité matérielle du lendemain pour tous, l'heureuse solution apportée au problème des nationalités, la prodigieuse soif de culture des masses, la sollicitude envers les enfants, la situation de la femme, les sanatoria, les maisons de repos — tout ce qui rend sa dignité à la condition humaine et au travail.

Ce ne sont pas là de minces conquêtes. Elles ne pouvaient fleurir que sur un sol nettoyé de toutes les absurdités, de toutes les contradictions capitalistes.

Oui, ce sont des conquêtes *essentiellement* prolétariennes. Aussi les ouvriers de tous les pays tournent-ils leurs regards vers l'U.R.S.S..

Et si même il leur arrivait de déplorer certains abus, ils n'incrimineraient que des méthodes. Et leur confiance demeurerait entière en un système qui a déjà ouvert aux hommes de radieuses perspectives.

P.-S. — Je n'avais pas encore pris connaissance en écrivant ces lignes du remarquable article de Friedmann paru dans *Europe*. Je voudrais faire part à son auteur, en réponse à sa note concernant la dédicace de *Retour de l'U.P.S.S.* à Eugène Dabit, d'une conversation que j'eus avec celui-ci à Sébastopol, quelques jours avant sa mort.

Il se montrait excessivement soucieux que Gide, de retour en France, exposât les craintes qu'il avait si souvent partagées avec lui durant le voyage : "Lui saura se faire entendre, disait-il. On comprendra que c'est en ami qu'il parle."

Quelles que soient les idées que l'on puisse avoir sur ces sortes de dédicaces, aucune contestation ne me paraît possible sur le droit et même le devoir qu'a pu se reconnaître Gide d'associer le nom de notre ami à ses réflexions sur l'U.R.S.S.. P. H.

PAUL NIZAN

(Vendredi,

29 janvier 1937, p. 5)

(Signalons que cet article a été recueilli dans le volume présenté par Susan Suleiman, Pour une nouvelle culture (Grasset, 1971), pp. 240-9 — ouvrage qui rassemble de nombreux articles de Nizan publiés entre 1930 et 1939 et complète le recueil de Jean-Jacques Brochier, Paul Nizan, intellectuel communiste, 1926-1940. Articles et correspondance inédite (Maspéro, 1967).)

UN ESPRIT NON PRÉVENU

*Je me garde de généraliser.*André GIDE, *Voyage au Congo.*

Il faut bien revenir encore sur ce petit livre où André Gide a pensé définir en 116 pages la politique, la culture et les mœurs de 170 millions d'humains.

J'admire que Gide, qui entoura de si prudentes vérifications son jugement sur les compagnies forestières, ait si promptement frappé l'U.R.S.S. d'une sentence qui la place un peu plus bas que l'Allemagne nationale-socialiste.

Faut-il croire que Gide a obéi à cette célèbre "diversité d'humeur qui me force, aussitôt délivré d'un livre, de bondir à l'autre extrémité de moi-même (par besoin d'équilibre aussi) et d'écrire précisément le moins capable de plaire aux lecteurs que le précédent m'avait acquis" ?

J'entends bien d'autre part le prix des contradictions, et ce qu'elles peuvent apporter aux beaux-arts : j'entends moins bien ce qu'elles valent pour un écrivain politique, tel que Gide, qu'il le veuille ou non, l'est devenu. Au reste, il s'agit ici de contradictions logiques, capables d'infirmer la vision.

"L'U.R.S.S., dit Gide, est "en construction", et il importe de se le redire sans cesse."

La méthode exigeait en effet qu'il se souciât d'un monde qui change ; mais il ne fallait point ensuite, à presque toutes les pages, l'oublier, et peindre l'U.R.S.S. comme un monde qui ne change plus, se dire que c'était fini, qu'il n'y aurait plus d'histoire.

La psychologie n'était sans doute pas non plus le meilleur des moyens d'approche. Rien n'est plus frivole que cette science quand elle ne rassemble point des enquêtes fort diverses : mais il faut une patience, des loisirs que le voyageur a rarement. La pensée de Gide paraît ici peu sûre : il écrit :

"Les questions psychologiques seules sont de mon ressort."

Pourquoi non ? Mais il ne fallait pas ensuite juger par le psychologique cette "forêt" des questions sociales où Gide sent qu'il se perd. Il s'est en effet perdu. Il dit encore :

"Les questions économiques échappent à ma compétence." Ce qui est vrai. Mais non à son ambition. Car il juge l'économique, le social, à travers une enquête psychologique extrêmement courte, qui a laissé échapper les

singularités, les différenciations, les diverses "époques" psychologiques d'un pays où elles sont plus nombreuses que partout ailleurs.

Gide écrivait dans *Voyage au Congo* : "*Loin de moi la pensée d'élever la voix sur des points qui échappent à ma compétence et qui nécessitent une étude suivie...*"

Cet échec de la méthode apparaît lorsque Gide entreprend pourtant de résoudre le problème des marchandises, ou celui du rendement du travail. Il déplore le manque de goût de la plupart des fabrications soviétiques, qui s'explique par les difficultés d'organiser rapidement une production très qualifiée, la lenteur avec laquelle s'établit la collaboration entre l'ingénieur et le dessinateur de modèles, les exigences de la production de masse par l'étape de laquelle il fallait passer. Il ne se dit point qu'*il le fallait*. Il se le disait pourtant à propos du portage en Afrique : les dessins un peu frustes des jerseys ne paraissent beaucoup moins importants que les drames du portage. Gide conclut simplement, au terme d'une analyse psychologique, par des rêves sur le grand industriel, le petit commerçant et les charmes de la concurrence.

De même, il ne suffit peut-être pas pour interpréter certaines apparences de la réalité soviétique de recourir à quelques notions classiques dans la littérature russe : interpréter les problèmes du rendement du travail par la fameuse indolence russe, c'est laisser de côté tous les éléments réels de la question, formation des cadres techniques, retard technique de l'ouvrier russe non qualifié. Gide eût trouvé des explications rigoureuses dans un célèbre article de Lénine sur la productivité du travail. Ne confondons pas l'oblomovtchina des années 40 avec l'état de l'économie russe avant Octobre.

D'autre part, les faits psychologiques eux-mêmes sont mal établis. L'exemple du "complexe de supériorité" me paraît concluant. Le recours à la "jactance" mogolienne, couverte du vêtement moderne du complexe de supériorité, n'explique pas des faits qu'on n'a pas le droit d'autre part de généraliser. Surtout quand on les a notés chez des enfants. Il est bien vrai d'ailleurs que les citoyens soviétiques se vantent souvent : il y a bien de quoi quand ils pensent à ce qu'il y avait à faire et à ce qu'ils ont déjà fait. Mais ils méprisent beaucoup moins l'étranger que Gide ne pense : quelques expériences différentes auraient aussi bien pu l'amener à conclure qu'ils souffrent d'un complexe d'infériorité. La généralisation ne serait pas moins fautive. Mais Gide s'explique la "jactance" qu'il veut croire générale par l'ignorance où les soviétiques sont systématiquement tenus de l'é-

tranger. Le métro à Paris ! On nous l'avait caché. Mais les murs de Moscou, les journaux ont été pendant des mois pleins de récits, de photographies et de graphiques sur les métros étrangers ; tout Moscou savait que les constructeurs de son métro expérimentaient simultanément sur les quatre tronçons de la ligne de Sokolniki les méthodes employées pour le métro de Paris, de Londres, de New-York et de Berlin.

Des journaux fort bien faits ont pour mission d'informer le public sur l'étranger, *Za Rubežom, Vokroug Tevet*, parmi d'autres, sans parler des revues techniques où l'on ne parle que de Detroit, de Billancourt, des livres qu'on traduit. Et on ne traduit pas seulement Aragon, ou André Gide, mais aussi Mauriac, mais aussi Drieu la Rochelle.

Tout cela me paraît grave, parce qu'il s'agit de l'établissement de faits, et que ces faits sont faux. Ou incomplets.

Que Gide ait rencontré des ignorants, nul n'en doute. Mais M. Jacques Bardoux, de l'Institut, a écrit un jour que New-York était la capitale des États-Unis, mais André Gide lui-même a écrit que Bolchevo a été fondé sur l'initiative de Gorki, il y a six ans : le fait et la date sont faux. On irait loin avec ces anecdotes : j'ai rencontré à Moscou un agrégé d'histoire qui avait vu l'automatique dans son hôtel : il n'en revenait point. Mais j'ai d'autres critères pour juger les agrégés.

Il est encore vrai que les succès montent parfois à la tête des hommes de l'U.R.S.S. quand ils comparent un terrible passé avec le présent, ce que Gide ne fait point, parce qu'il se soucie moins de perspectives historiques que de comparaisons géographiques ; mais ce n'est pas André Gide qui a lancé le premier cri d'alarme, c'est Staline : "*complexe de supériorité*" se dit en russe d'aujourd'hui "*le vertige du succès*"...

+++

Si toutes ces enquêtes avaient été multipliées et poussées, si Gide n'avait pas été contraint de recourir à l'oreille et aux lèvres de certains traducteurs, il n'aurait point écrit cette phrase :

"Chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous."

Il est fâcheux qu'une pareille phrase soit issue d'un système connu et que ce système soit le démon avec lequel Gide a toute sa vie lutté avec un courage passionné : vait-il être vaincu dans sa lutte avec l'ange ? Car enfin, Gide n'a pas attendu d'être en U.R.S.S. pour évoquer le

conformisme : il a connu d'autres royaumes de l'indifférenciation ; c'était au Congo, au temps où, sortant d'un district où la propriété indigène était collective, il s'écriait : "*Enfin, des propriétés individuelles !*" Il y avait à la vérité trouvé les noirs fort malheureux malgré cet extrême conformisme où Gide voit le secret du bonheur soviétique : "*Pour vivre heureux, vivons conformes !*" Admettons qu'on peut être tantôt heureux, tantôt malheureux d'être conforme. Mais n'admettons pas le fond de l'idée, parce qu'il ne s'agit aucunement ici d'une divergence de vues sur les formes du socialisme, mais d'une suspecte fidélité à la propriété privée. La "*différenciation*" d'où naît à la fois "*l'exquis et le rare*" est liée aux possessions : c'est ce que M. Leroy-Beaulieu passa sa vie à enseigner, avec quelques autres économistes ; cela se dit encore aux Sciences Politiques.

+++

Tout n'est pas faux, mais presque tout est mal interprété, faute de connaissance réelle. Il est vrai qu'il y a des pauvres. Beaucoup moins cependant qu'en 1933. Il eût peut-être fallu abandonner une heure les âmes pour les chiffres. Il est encore vrai que la civilisation soviétique est dure et que beaucoup d'hommes y manquent de philanthropie. Mais comment Gide, qui fait si aisément appel aux histoires de la Russie "éternelle" quand il veut montrer un échec apparent de la Russie révolutionnaire, néglige-t-il d'avoir recours à elles quand il s'agit de définir un de ses combats ? Ce n'est pas Gide qui a attiré l'attention là-dessus, c'est Staline. C'est Staline qui a raconté cette histoire pour signifier qu'il fallait vaincre l'héritage de la dureté : en Sibérie, un jour, des paysans, au flottage des bois, laissèrent un homme se noyer sans tenter de le secourir. Ils dirent ensuite à Staline, alors exilé : "Si encore ç'avait été un cheval ! Mais un homme... Un homme, ça peut se refaire, mais un cheval ça ne se refait pas..."

Ces erreurs de perspectives sont au centre du jugement sur le "conformisme" et la dictature stalinienne.

Je ne doute pas que Gide n'ait rencontré des hommes lâches, parfaitement bas, parfaitement sordides. J'en connais. Je peux mettre des noms. Et les histoires des *svetlie sovietskije* et des *Torgsin babies*, je les connais aussi. Mieux que Gide. Je ne suis pas impressionné par les détails sur une "nouvelle" bourgeoisie : c'est l'ancienne, qui se défend. On dit chez les trotskystes qu'il est inconcevable que si les koulaks sont liquidés comme classe, comme l'on dit, on en poursuive encore individuellement. Gide a-t-il vu un soir, en Ukraine, la colère de l'équipe des moissonneurs, découvrant qu'un koulak dé-

koulakisé, justement, caché dans ses rangs, avait versé du pétrole dans la soupe ? Gide a-t-il vu vers la Sibérie du sud des femmes de chefs de stations de machines et de tracteurs ne jamais sortir sans leur revolver, parce qu'on ne sait jamais, avec ces anciens koulaks liquidés comme classe ?

Le combat n'est pas terminé ; une des formes de combat, c'est la série de ces petites offensives des femmes d'ingénieurs ou d'écrivains qui rêvent de Paris, et qui font des scènes à cause de la Lincoln, des gens comme cet ingénieur saboteur qui revenait du Bielmorcanal et qui disait :

— *Je vais envoyer mes filles faire leurs études en Occident... Il n'y a encore que l'éducation des couvents...*

Au dix-septième Congrès du Parti, l'un des objectifs assignés au second Piatiletka était la liquidation des vestiges du capitalisme dans la conscience des hommes. Ça ne meurt pas en un jour, mais ça se déguise, et ça dit à pleine voix que Staline est vraiment "le chef et l'instituteur des peuples", et ça oblige les grands écrivains étrangers en voyage à des formules exceptionnelles de politesse...

Il ne faut pas prendre les vieilles branches pour de jeunes pousses, les survivances pour la nouveauté.

+++

Il ne faut pas confondre non plus le conformisme avec l'adhésion.

Je me demande si la vraie raison de *Retour de l'U.R.S.S.* n'est pas dans cette question que Gide se pose et qui est sérieuse parce qu'elle met en jeu l'existence même de l'écrivain.

"Je crois que la valeur d'un écrivain est liée à la force révolutionnaire qui l'anime, ou plus exactement (car je ne suis pas si fou que de ne reconnaître de valeur artistique qu'aux écrivains de gauche) : à sa force d'opposition..."

Le problème est posé. Avec une apparente rigueur.

Mais Gide, comme presque tout le monde, entend par conformisme toutes les formes extérieures de l'adhésion. Un conformiste vrai est un homme qui dans ses actes et ses mots est conforme aux valeurs d'une société qu'il refuse : il ment donc. Quand Descartes s'affirmait conforme à la foi catholique, sans doute mentait-il. Mais on ne fera croire à personne que Sophocle, que Racine, que saint Thomas mentaient. Ils ne se conformaient pas : ils

adhéraient. A la civilisation d'Athènes, à la monarchie de Louis XIV, à l'Église de Rome.

Gide a rencontré en U.P.S.S. des conformistes et des adhérents. Babel, Cholokhov sont des adhérents. O..., V... sont des conformistes. L'adhésion est une affirmation de l'homme. Les valeurs qu'il défend sont identiques à sa vie. Le conformiste feint de défendre des valeurs auxquelles il préfère un passé. Ici encore l'enquête psychologique n'a pas été suffisamment étendue.

Quant à l'angoisse sur la valeur des fabrications de l'art fondées sur des adhésions, Sophocle, Racine ne suffiront-ils pas à rassurer André Gide ? Gide redoute qu'on n'applaudisse que les "banalités révolutionnaires" : je regrette qu'il n'ait pas entendu Boris Pasternak lire ses poèmes, qui ne sont point faciles, devant quinze cents ouvriers. Nous vivons en Occident dans une société où la grandeur consiste à dire non. Il faut enfin qu'on se décide à ne pas éternellement attacher le destin de l'art au malheur et qu'on proclame qu'il existe une grandeur qui consiste à dire oui.

A quel point ce oui est difficile, l'exemple de Gide m'en persuade. A "contre-courant" dans la société bourgeoise, il se sent contraint encore de l'être dans la société soviétique. Le pire des "conformistes" ne paraît être aujourd'hui dans cette mode qui fait que l'on rougit de ne point se conformer aux non-conformismes de l'intellectuel ou du clerc. Le malheur fait que cela le remet dans le sens du courant bourgeois. La seule suite rigoureuse du refus total de l'adhésion ne peut être que le silence. Gide parle.

J'entends bien que la révolution permanente séduit beaucoup de nos intellectuels ; ils inclinent à croire que le véritable révolutionnaire ne se soucie que de se dépasser sans trêve et qu'il n'y a point de pause. Cette idée d'homme de plume est étrangère au constructeur.

Quand un citoyen soviétique, qui ne "se conforme" que parce qu'il "adhère" à sa vie, crie "Vive Staline !", il signifie qu'il préfère la construction qui se fait aux phrases sur les constructions possibles, la révolution réelle à la révolution permanente, que l'U.R.S.S. a été sauvée par l'entrée dans la période des plans, de l'industrialisation et de la collectivisation de la terre. Les bavards avaient parlé cinq ans : Staline est simplement l'homme qui a mis l'entreprise debout. Malgré eux.

Je ne crois pas que Gide ait définitivement conclu ; ses réactions me paraissent bien moins "trotskystes" que "libérales", comme André Thérive l'a bien vu. Cet esprit non prévenu est parti plus prévenu qu'il ne le pouvait

croire. Et c'est un esprit trop prévenu qui a dicté la phrase qui est peut-être la plus inquiétante du livre :

"Alors je pense (en dépit de mon anticapitalisme) à tous ceux de chez nous qui du grand industriel au petit commerçant se troumentent et s'ingérent..."

C'est un esprit trop orévenu, plus candide que re-tors, qui a laissé passer sans y prendre garde la phrase désormais célèbre :

"Car ceci reste acquis : il n'y a plus en U.R.S.S. l'exploitation du plus grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme."

Mais qui donc en demanda jamais davantage, pour commencer ?

(Dossier à suivre.)

Voici bientôt cinq ans que le BAAG (depuis son n° 19, de juillet 1973) a entrepris de rassembler et publier les "dossiers de presse" des livres d'André Gide. Pour les huit premiers dossiers ouverts jusqu'ici, quatre-vingt-douze articles ont déjà été reproduits. En franchissant le cap de la centaine, nous en publierons dans le prochain numéro la liste récapitulative (chronologique) ainsi que les index par auteurs et par périodiques.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTOGRAPHES

Offert sous le n° 72 dans le *Bulletin* n° 232 (octobre 1977) de la Librairie de l'Abbaye (Paris) :

L.a.s. à Marc Allégret, s.l.n.d., 2 pp. in-8.

580 F

Lettre écrite vraisemblablement à son retour du Congo et du Tchad. Il relate qu'il est resté ... plus d'une heure à causer avec ce vieux forban retraité qui me raconte au long l'histoire prodigieuse de sa famille. La dernière de ses filles ... circule et se retire pour soigner un poupon nègre de 8 mois, son fils ... Montre-toi, lui crie le père. Comme elle ne se décide pas à sortir, c'est nous qui rentrons. Grand déballage de photos du Congo et de la Casamance, puis d'autres qui montrent les trois filles dans leur tenue de Musick-hall ... Nous décidons avec Beth que le nègrillon sera l'ami de Catherine ; je n'ai jamais vu de plus bel enfant... Parlant du roman de P. Morand, il ajoute ... Très épaté par Lewis et Irène. Lis cela...

Relevé dans le *Catalogue of Valuable Continental and Russian Autograph Letters, Literary Manuscripts and Historical Documents*, vendus aux enchères à Londres, le 8 novembre dernier, par Sotheby Parke Bernet & Co. (n° 285) :

Good A.L.s., 4 pages, 8vo, no place, 27 January 1911, to the poet Paul Fort, complaining that his name has been omitted from the list of friends whom Fort had invited to organize a banquet connected with the journal *Vers et Prose*, which he feels sure must be an accidental omission, adding that he is hurt not only on personal grounds but equally because he feels he ought to be invited as a representative of the *Nouvelle Revue Française*

... il serait pourtant déplorable qu'elle ... se désintéresse d'une revue aînée qui sur un terrain un peu différent, et par conséquent sans aucune nuance de rivalité — soutient le même combat.

concluding that he may in any case be unable to attend the banquet itself ("je cours de grippe en grippe depuis deux mois")

Ne croyez pas que j'en sois ... froissé ! Je vous connais trop

et depuis trop longtemps, mon cher Paul Fort, pour vous croire capable de vilaine préméditation ; je ne consens à voir ici qu'un oubli...

(Ce catalogue nous a été obligeamment signalé par nos amis Peter Hoy et David Roe.)

Le 29 novembre dernier a eu lieu à Utrecht une importante vente aux enchères organisée par J.L. Beijers (Achter Sint Pieter 14) ; au catalogue, sous le n° 243, estimées entre 1200 et 1500 florins :

Quinze lettres autographes adressées à A.A.M. Stols entre le 30 décembre 1926 et le 30 octobre 1950 (12 de 1927-32).

C'est Larbaud qui a mis les deux hommes en rapports. Gide aurait grande envie d'être édité par Stols mais ne peut rien offrir d'inédit. Il propose *Le Voyage d'Urien* (publié par Stols en 1928), discute du caractère à utiliser et de la mise en page du titre. Remercie de l'exemplaire de *La Jeune Parque* (dont Stols lui a fait don) qu'il loue beaucoup. Est très content du *Voyage d'Urien* et remercie pour les 15 000 frs de droits d'auteur. Discute de *La Symphonie pastorale* (publiée par Stols en 1930), de *L'Immoraliste*, de *Paludes* et des difficultés que leur publication présenterait pour les éditeurs français ; propose à Stols d'en majorer les prix de détail pour éviter une concurrence de prix. Parle de la possibilité de publier un inédit. Après la guerre propose *Thésée* pour une édition de luxe (Stols se mit en rapports avec Derain, mais les transactions n'aboutirent pas).

Il y a 8 l.a.s. (9 pp. in-8, 2 pp. in-12). Les lettres dactylographiées, signées, formant 6 pp. in-4 et 1 p. in-8. Il y a en plus une lettre dactylographiée, signée Y. Davet pour Gide, sollicitant l'envoi d'un numéro spécial de revue. 10 enveloppes sont présentes, dont 6 autographes et 8 avec timbres-poste.

Signalons qu'à la même vente étaient offerts (estimés entre 120 et 150 florins) quatre portraits de Gide : a) eau-forte par Paul-Émile Bécot, 1919, tirée sur carton fort, signée par l'artiste (217 x 286 mm., marges incl.) ; b) photographie d'un portrait de Gide par Sichel (273 x 221 mm.) ; c) photographie de Gide avec le photographe Richard Heyd, prise "le jour du prix Nobel" (1947), envoi autographe de Heyd au dos (153 x 133 mm.) ; d) photographie par Richard Heyd, signée au dos, avec notice autographe d'interdiction de reproduction (232 x 174 mm.).

TRADUCTION

André GIDE, *If It Die*. Translated by Dorothy BUSSY. Harmondsworth, Middlesex : Penguin Books, "Penguin Modern Classics" (in Association with Martin Secker & Warburg), 1977. Un vol. br., 18 x 11 cm, 305 pp., sous couv. ill. d'une reproduction en couleurs d'un fragment du tableau de Jacquess-Émile Blanche *André Gide et ses Amis*, prix : 95 p. Au verso du titre intérieur de cette traduction anglai-

se de *Si le grain ne meurt* (p. 4), on lit cette note : "*Si le grain ne meurt* first published in France 1920. This translation first published in a Limited Edition 1950. Published by Martin Secker & Warburg 1951. Published in Penguin Books with the omission of two short passages 1957. Reissued in Penguin Modern Classics with omissions reinstated 1977." Les deux passages ainsi restitués se lisent pp. 249 (un paragraphe = *Pléiade* p. 561 : "*Mais, saisissant la main ... se vêtaît ma joie !...*") et 284-7 (trois pages = *Pléiade* pp. 593-6 : "*Ah ! de quel enfer je sortais ! ... aussi complaisamment Moham-med.*"). — Rappelons qu'existent déjà dans les "Penguin Modern Classics" : *La Symphonie pastorale & Isabelle*, *The Immoralist*, *Strait is the Gate*, *The Vatican Cellars*, *Fruits of the Earth & Later Fruits*, et *The Counterfeiters*.

OUVRAGES SUR GIDE

Le 25 octobre dernier (devant un jury composé de M. Claude MARTIN, professeur à l'Université Lyon II, président, M. Michel LE GUERN, professeur à l'Université Lyon II, rapporteur, et M^{me} Catherine ORECCHIONI, maître-assistant à l'Université Lyon II, docteur ès Lettres) M^{me} Ezza AGHA MALAK, libanaise, membre de l'AAAG, a soutenu une thèse pour le doctorat de 3^e cycle (Linguistique), *La Métonymie dans les œuvres narratives d'André Gide* (un vol. br., 29 x 21 cm, V-179 pp., dactyl.), qui a obtenu la mention "Bien" à l'unanimité.

Les Éditions Gallimard annoncent la sortie au mois de mars prochain du premier volume de l'ouvrage, dès longtemps et impatientement attendu, d'Auguste ANGLÈS sur *André Gide et le premier groupe de "La Nouvelle Revue Française"* (coll. "Bibliothèque des Idées").

Annoncé dans le précédent BAAG et paru en octobre : Marcel GAVILLET, *Étude sur la Morale d'André Gide* (Lausanne : Éditions du Renouveau, 1977), un vol. br., 24,5 x 17,5 cm, 128 pp., tirage limité à 500 ex. ordinaires (non numérotés) et 50 ex. de luxe (numérotés sur vergé à la cuve), prix : 18 FS (ex. ord.) et 25 FS (ex. luxe). Nous rappelons que l'ouvrage (posthume) est suivi du texte de deux lettres inédites de Gide à l'auteur (datées du 24 juillet 1938 et du 15 juillet 1939). Le BAAG se propose de publier prochainement les cinq lettres de Marcel Gavillet à André Gide, inédites, qui sont actuellement conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

A TRAVERS LES REVUES ET LES LIVRES

De Patrick POLLARD (dont le Centre d'Études Gidiennes vient de publier une édition critique de *Proserpine* et *Perséphone*) : "The Structure and Meaning of a Gidean Myth : *Le Roi Condaule*", *Forum for Modern Language Studies*, vol. XIII n° 4, octobre 1977, pp. 336-49.

Sur l'ensemble des *Cahiers de la Petite Dame*, un grand article de notre ami le Dr Rudolf MAURER, "André Gide in der Darstellung

seines "Eckermann", *Neue Zürcher Zeitung*, 19-20 novembre 1977, p. 66.

Des comptes rendus : par Alain GOULET, de la *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide*, de Jacques Cotnam, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. LXXVII n° 5, septembre-octobre 1977, pp. 878-9 ; par P. BERTHIER, de *La Maturité d'André Gide*, de Claude Martin, dans *Études*, n° d'octobre 1977 ; par Jean ECKHOUD, de la *Correspondance* Ghéon-Gide, dans *Le Courrier de Gand* (hebdomadaire), n° du 4 novembre 1977, p. 3.

Après ses *Carnets du vieil écrivain*, Jean GUÉHENNO continue ses "mémoires d'un esprit", avec *Dernières lumières, derniers plaisirs* (Grasset, 1977 ; un vol. br., 19 x 12 cm, 223 pp.), un livre très attachant, où l'ancien directeur d'*Europe* et de *Vendredi* évoque ses souvenirs et ses réflexions présentes sur Romain Rolland, Roger Martin du Gard, Jules Romains, Julien Benda, Eugène Cabit, Albert Camus... (mais revient aussi à Fontenelle, Diderot, Penan, Nietzsche, Tolstoï...), et parle souvent de Gide : v. notamment les pp. 36-7, 59-60, 88, 94-6, 172-9. Quelques lignes :

L'un des derniers livres d'André Gide, *Littérature engagée*, témoigne que nous nous sommes vraiment beaucoup battus. Je l'ai admiré. J'avais lu, dès avant la guerre, quand j'étais à l'École Normale, *Les Nourritures terrestres*. Ils avaient, Barrès et lui, nourri ma "ferveur", comme ils disaient tous deux. (...) La lecture des *Déracinés* et son mépris des pauvres me brouillèrent tout de suite avec Barrès. (...) Mais je continuai longtemps d'admirer Gide que la fameuse "querelle du peuplier" avait opposé à Barrès. Le "déraciné" que j'étais devait prendre plaisir à le voir faire la preuve que les jeunes peupliers gagnaient tout à être transplantés. J'avais, quant à moi, tout gagné à l'être. Et comment, en 1921, n'aurais-je pas été séduit par ce grand séducteur et ces "Morceaux choisis" de (s)es œuvres (...) ?

Au retour de la guerre, ce petit livre si divers, si lucide et si provocant a été de ceux qui nous rendaient le monde. Je l'ai eu souvent sur ma table et je sais tout ce que je lui dois. (...)

J'étais séduit par André Gide, mais je me méfiais. J'ai mis des années à me rendre compte de l'ambiguïté de cette maxime qu'il avait donnée dans *Les Nourritures terrestres* comme la règle de sa vie : "Assumer le plus possible d'humanité", et qu'elle exprimait plus d'avidité que de générosité. (...)

C'est à propos de l'Europe que commencèrent nos débats. (...)

Comme j'avais, dans *Europe*, en 1929, déclaré la dénationalisation bien nécessaire, si l'on voulait vraiment faire l'Europe, André Gide m'écrivit. Il avait depuis 1919 beaucoup réfléchi. "Je ne parviens pas, me disait-il, à obtenir de ma pensée une précision satisfaisante ; tout cela est et doit rester nuancé... Je ne crois peut-être pas autant que vous à la res-

semblance des hommes entre eux, à quelque race et nation qu'ils appartiennent. Je suis de plus en plus sensible aux différences, et je crois que s'il nous était donné d'habiter fantastiquement autrui pour un temps, nous nous y sentirions plus désorienté que je n'ai pu l'être au centre de l'Afrique... Je crois, avec vous, que l'idée de l'Europe et de l'esprit européen doit s'asseoir, malgré ce que je viens de dire, sur le sentiment d'une toute humaine ressemblance." Le fond du débat était là. Il était clair que nous étions plus proches l'un de l'autre que nous ne l'avions jamais cru, pourtant, me semble-t-il, d'apparence seulement réconciliés. (...)

Anne-Marie Chessaigne, *alias* Liane de Pougy, *alias* princesse Georges Ghika (1869-1950), "bourgeoisement mariée à seize ans, étoile des Folies-Bergères, demi-mondaine célèbre dans le monde entier, femme de lettres et princesse roumaine", a-t-elle vraiment "rejoint les plus grands mémorialistes", comme l'assure l'éditeur du journal qu'elle avait tenu de 1919 à 1940 (Liane de POUGY, *Mes Cahiers bleus*, préface du R.P. Ceslas Rzewuski, Plon, 1977 ; un vol. br., 24 x 15,5 cm, 329 pp. + 16 pp. ill. h.-t.) ? On peut en juger autrement, quelques intérêt documentaire que présentent ces cahiers, témoignages de la "Belle Époque" et des "Années folles" où passent cent personnages parfois pittoresques... Gide, contemporain de Liane (elle était née cinq mois plus tôt que lui, et mourut deux mois avant lui), ne paraît point dans ces *Cahiers bleus* ; on s'en étonne peu, moins sans doute que d'y lire, sous la date du 30 août 1924, ces quatre lignes (p. 206) :

Lu *Corydon* de Gide, livre déplaisant au possible qui veut expliquer ce qui ne s'explique pas et prouver ce qui est avéré. Livre inutile, nuisible, mécréant. Il joue avec des choses malpropres et semble y prendre un évident plaisir.

TRAVAUX EN COURS

"L'Enfance et l'Adolescence dans l'œuvre fictive d'André Gide", thèse de doctorat (Ph. D.) préparée à l'Université du Cap par M^{me} Anny WYNCHANK.

(Afin de compléter cette utile rubrique, le Secrétaire général de l'AAAG renouvelle son appel pour que professeurs et chercheurs veuillent bien lui signaler — avec le plus de précisions possibles — les thèses, mémoires, livres ou travaux de toute sorte en préparation dont ils auraient connaissance.)

ATTENTION ! VOYEZ PAGE 24 !

SEPTIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

Pour la troisième année consécutive, Madame Boutterin, actuelle propriétaire de la célèbre demeure de Gide, offrait généreusement son hospitalité à l'Assemblée Générale de l'AAAG, qui s'est donc tenue le samedi 5 novembre 1977 à la Villa Montmorency, de 15 à 18 heures. Avec quelques invités et les épouses de plusieurs membres, quatre-vingts personnes environ étaient présentes, dont soixante et un membres de l'Association :

Mmes, Mlles et MM. Robert ALLAIN, Jeanne-Marie BIGNOT, Irène de BONSTETTEN, Georges BORIAS, Michel BRACONNIER, Patrice BRASSIER, Jacques BRINON, Yves CAPPELLEN, Philippe CARTON, Robert CATHERINE, Jean CLAUDE, Jean CLOUET, François CORRE, Michel DÉCAUDIN, Roger DELAGE, Pascale DESCHANDOL, Henri DOCQUIERT, Anne-Marie DROUIN, Jacques DROUIN, Lucienne DUBY, Christiane DUSOLEIL, Bertrand FILLAU-DEAU, Jacqueline FLORY, Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Anne-Marie JACQUIN, Cécile JASINSKI, Henri JORDAN, Henri LAFFITTE, André LAGRANGE, Fred LEYBOLD, Lionel MARMIN, Claude MARTIN, Pierre MASSON, Rudolf MAURER, Marianne MERCIER-CAMPICHE, Bernard MÉTAYER, Bernadette MOLARD, Jean-Georges MORGENTHALER, Claude MOUZET, Jacques NADEAU, Olga PÉRIER, Claire du PLESSYS, Betty RADFORD, Alain RIVIÈRE, Lise Jules ROMAINS, Olivier RONY, Agathe ROUART-VALÉRY, Hélène RUFENACHT, Christian RUMILLET, Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Édouard TRÉMAUD, Simone TUCOO-CHALA, Claude VALÉRY, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, Marie-Thérèse VEYRENC, A. VINCENS, Hannie WITS-KAEMINGK, Bernard YON et... deux noms illisibles sur la feuille d'émargement.

Cent trente-deux membres s'étaient faits représenter :

Mmes, Mlles et MM. Jacques ABÉLARD, Ezza AGHA MALAK, Jacques ANDRÉ, Christian ANGELET, Valère ANTHEUNIS, Maurice ASEMMACHER, Franck BARRA, Marie-Louise BERREWAERTS, Madeleine BERRY, BIBLIOTHÈQUE INTER-UNIVERSITAIRE DE NANCY, Alexandre BIRMELE, Marie-Thérèse BLACHON, Pierre-Jacques BONNEFON, René BONNET, Jean BOU, Robert BOUISSOU, Andrée BOUVERET, Madeleine BROUSTÉ, Charles BRUNARD, Alain BUDAN, Jean CACQUAULT, Suzanne CHAMPIN, Jean-Charles CHATONET, André CHEVALLIER, Fathi CHLAMALLAH, Henri CLARAC, Renée CLAUDEL-NANTET, Nicole CLERC, Georges-Paul COLLET, Marie-Hélène DASTÉ, Michel DEBRANE, Jean-Yves DEBREUILLE, Paul DECLERCQ, Maurice DELARUE, Jean-René

DERRE, Fabienne DESDOITILS, Marisa DI BIASE, Georges DONCKIER de DONCEEL, Bernard DUCHATELET, Maurice DUGELET, Marie-Jeanne DURRY, Jean ECKHOUT, Charles d'ESTIENNE du BOURGUET, Armand FABER, Peter R. FAWCETT, Marcel FLORY, Antoine FONGARO, Philippe FONTAINE, Claude FOUCART, Madeleine FOURCAUD, Jacques FREYMONT, Yves GABI, Laurent GAGNEBIN de BONS, Jean GAULMIER, Robert GAURIAUD, Joseph D. GAUTHIER, Walter GEERTS, Bernard GENTIAL, Robert GÉROFI, André - Charles GERVAIS, Catherine GIDE, Guy GLÉNET, André GONDOUIN, Gérard GUALANDI, Claude GUÉRIN, Yvon GUIRIEC, Anne - François d'HARCOURT, Robert HÉRAL, Jean HUBERSON, Bernard HUGUENIN, Jacques HURÉ, Jean HYTIER, Lucien JAUME, Henri JOULIN, Grant E. KAISER, Basil KINGSTONE, Jean-Pierre LACASSAGNE, Pierre LAFILLE, Carlton LAKE, Jean LANSARD, Yvon-Gérard LEBRUN, Louis LE MOAN, Michel LEMOINE, Pierre LÉPINE, Marc LEYMARIOS, Jean-Pierre LION, Michel LIOURE, David LITTLEJOHN, Marcel LOBET, Luc MAILLOUX, Jean-Marie MARQUIS, Bernard MARTINEAU, Victor MARTIN-SCHMETS, Tawfik MEKKI-BERRADA, Bernard MELET, Annick MÉNY, Jacques MILLOT, Jacques MOGNETTI, Jacqueline MORTON, Michel MOULI-GNEAU, Jacques MOULLART, Daniel MOUTOTE, Jacques NADEAU, Helen NAUGHTON, H.J. NERSOYAN, René-G. NOBÉCOURT, Jean-Luc NOGET, Dominique NOGUEZ, André-Louis PASQUET, Norman H. PAUL, Marc PELLERIN, Pierre PLATEL, Isabelle RENARD, Robert RICATTE, Jacques ROMÉRO, Marie - Rosa ROSSETTI, Henri ROUMIEU, Madeleine ROUSSILLAT, Roland SAUCIER, Jean SÉBIRE, Simone SOHIER-BRUNARD, Germaine SOL, Susan M. STOUT, Françoise UCLA, Henri VAUTROT, Odette VETTARD, Denis VIART, Pierre VILLEDIEU, Werner VORDTRIEDE, David H. WALKER, Patrick YSCHARD, Michèle ZIGMANT.

Feuille d'émargement et bons pour pouvoir ont été déposés dans les archives de l'Association. Cette septième Assemblée Générale de l'AAAG comptait donc 193 votants.

En l'absence de la Présidente Catherine Gide, retenue loin de Paris pour des raisons de santé, et du Vice-Président Daniel Moutote, requis par des obligations universitaires (et qui tous deux avaient chargé le Secrétaire général de transmettre à l'assemblée leurs messages les plus chaleureux), Claude Martin présenta d'abord les vifs remerciements des "Amis d'André Gide" à leur aimable hôtesse, M^{me} Boutterin. Puis, rappelant qu'approchait le dixième anniversaire de l'Association (la décision de la créer fut en effet prise, à Lyon, à la fin de décembre 1967), il évoqua brièvement la mémoire des sociétaires disparus depuis la précédente réunion : André Malraux, Jules - André Catala, Lucien Feydel, Marc Schlumberger, Maurice Schlumberger et Anne Heurpon - Desjardins : depuis 1968, la mort a privé l'AAAG de trente-six de ses membres...

Ce samedi 5 novembre 1977, l'AAAG venait d'enregistrer l'adhésion de son 857^e membre : le Secrétaire général faisait observer que, après les 331 inscrits de l'année de lancement de l'Association, celle-ci recrutait en moyenne 70 nouveaux membres chaque année et que, compte tenu des décès et des "disparitions" pour causes diverses, l'AAAG comptait en 1977 plus de 700 membres effectifs. Le "bulletin de santé" était donc bon et il était confirmé que l'AAAG

répondait à un besoin réel.

RAPPORT FINANCIER

Claude Martin rappelait les chiffres de l'exercice 1976 (publiés dans le BAAG n° 33, p. 78), que l'Assemblée devait approuver, et distribuait aux assistants une feuille présentant la situation financière de l'AAAG en 1977 et un "projet de budget" pour 1978 (voir plus loin les chiffres définitifs, après l'arrêté des comptes au 31 décembre 1977).

Notre situation est saine, soulignait le Secrétaire général, en dépit de la modicité de la subvention qui nous est accordée par le Centre National des Lettres (à qui, pour obtenir une aide de 2000 F, l'AAAG a dû fournir des exemplaires de ses publications représentant plus de 700 F..., et qui exigerait que les *Cahiers André Gide* portent désormais la mention "publiés avec le concours du C.N.L."...), mais grâce à l'aide importante de l'U.E.R. Lettres et civilisations classiques et modernes de l'Université Lyon II, dont Cl. Martin a été nommé directeur en mars dernier, succédant au Doyen Derré qui, membre de l'AAAG, avait depuis plusieurs années apporté son soutien le plus efficace à notre entreprise (par le canal du Centre d'Études Gidiennes) et que le Secrétaire général remercie encore publiquement.

Le tableau récapitulatif des budgets de l'AAAG depuis sa fondation fait apparaître que, à la fin 1977, nous sommes enfin "à jour", le retard pris par les publications annuelles ayant été comblé, ainsi que les déficits théoriques : il n'y a donc pas lieu de relever pour 1978 le taux de nos cotisations, bien que, le coût de la fabri-

De par le monde, quatre-vingt-quatorze bibliothèques publiques ou universitaires reçoivent à ce jour les publications de l'AAAG :

36 en France, 21 aux États-Unis, 13 en Grande-Bretagne, 9 au Canada, 4 en Allemagne fédérale, 4 en Australie, 2 en Suisse, 1 en Belgique, 1 au Luxembourg, 1 en P.D.A., 1 en Italie et 1 en Afrique du Sud.

Un gros effort reste donc à faire, surtout à l'étranger. Que nos Amis y participent en intervenant auprès des Bibliothécaires, Conservateurs ou Directeurs des établissements qu'ils connaissent et qui ne figurent pas encore sur la liste de nos adhérents (voir cette liste à la fin du présent BAAG). Nous précisons que des factures, en un ou plusieurs exemplaires, sont établies sur demande (qui peuvent être libellées "souscription aux publications de l'AAAG" lorsque des réglemens administratifs particuliers excluent la formule "cotisation").

cation des Bulletins ayant augmenté (en fonction de la croissance de leur nombre de pages et de leur tirage), les frais d'expédition de ceux-ci soient désormais repris en charge par le budget propre de l'AAAG (après avoir été les années précédentes financés par le Centre d'Études Gidiennes). Reste : que la Trésorière ne devra point relâcher sa vigilance pour le recouvrement le plus rapide possible des cotisations 1978 ; que *chaque membre de l'AAAG* devrait avoir à cœur d'aider à recruter de nouveaux sociétaires (dans le domaine des *bibliothèques*, par exemple : voir l'encadré au bas de la page précédente) ; qu'en achetant davantage, pour eux-mêmes ou pour offrir à leurs amis, de publications de l'AAAG, nos membres sachent qu'ils aident efficacement leur société ; que les *dons* faits à l'AAAG, enfin, sont toujours les très bienvenus (dons d'argent, ou de livres qui, destinés à la Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes, justifient au regard de l'Administration universitaire l'utilisation des crédits de celui-ci pour la fabrication du BAAG).

RAPPORT MORAL

Bien que les charges professionnelles du Secrétaire général soient désormais sensiblement aggravées (voir plus haut...), l'effort principal, en 1976-77, a porté sur l'enrichissement du BAAG : notre revue a atteint en 1977 la moyenne de 100 pages trimestrielles (la volume V, de 1977, compte en effet 400 pages exactement), riches en *inédits* (les correspondances Gide-Frank et Gide-Vandeputte, le Journal de Madeleine, divers textes de Gide...), en *articles originaux* ("Gide et Uzès", de D. Moutots... ; il y en aura davantage encore en 1978), en *dossiers de presse* (bientôt 100 articles reproduits)..., les rubriques habituelles se poursuivant d'autre part (la Chronique bibliographique, l'Inventaire des traductions, informations et documentations diverses). Le Secrétaire général annonce un numéro consacré à Jean Schlumberger, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort (et du centième de sa naissance, en 1977), et, pour marquer le quarantième anniversaire de la mort de Madeleine Gide, le numéro qu'a préparé la publication du texte intégral de ses carnets (1). Malgré son tirage limité à 1000 exemplaires, le BAAG est aujourd'hui, fait remarquer Claude Martin, *connu* et souvent cité, en dehors même des "études gidiennes". L'amélioration de sa qualité d'impression est certes souhaitable, mais se heurte encore à des obstacles techniques ou financiers...

La parution, en mars, de *La Maturité d'André Gide* (notre "cahier double" pour 1976/77) et, en juin, du tome IV et dernier des *Cahiers de La Petite Dame* (notre "cahier" pour 1975), ouvrages qui ont rencontré la faveur de la critique, ont valu à l'AAAG d'être mentionnée dans plusieurs articles — et lui ont amené, par conséquent, de nouveaux adhérents. Les manuscrits des *Cahiers André Gide 8* (la *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche*, publiée par

(1) A la suite des critiques faites au Secrétaire général à ce sujet (voir plus loin), ce projet a été annulé.

Georges-Paul Collet, notre "cahier" pour 1978) et 9 (le premier tome de la *Correspondance André Gide* — Dorothy Bussy publiée par Jean Lambert) sont d'ores et déjà chez Gallimard, et la sortie du CAG 8 nous a été promise pour le début de l'année 1978.

Le Centre d'Études Gidiennes a publié deux volumes en 1977 : le quatrième fascicule de la série consacrée à *La N.R.F.* et l'édition critique de *Proserpine* et *Perséphone* présentée par Patrick Pollard. Pour 1978, il annonce, outre un cinquième fascicule consacré à *La N.R.F.* (période 1951-1960), l'édition de la *Correspondance André Gide* — *Justin O'Brien*, établie et présentée par Jacqueline Morton, et celle d'un essai inédit de Robert Levesque, *Lettre à Gide* : ce volume, que présentera le prochain BAAG, constituera d'ailleurs une "publication complémentaire" de l'AAAG servie à tous ses Membres en sus du CAG 8 et des BAAG 37 à 40 (comme l'avaient été, en 1970, l'*Index* de Susan Stout et, en 1971, la *Bibliographie* de Jacques Cotnam).

Le Secrétaire général rappelle les publications gidiennes qui ont vu le jour en 1977 en dehors de l'AAAG et du Centre d'Études Gidiennes : la *Correspondance André Gide* - Jules Romains qui, sous le titre *L'Individu et l'Unanime*, a constitué le premier des *Cahiers Jules Romains* publiés chez Flammarion par la Société des Amis de Jules Romains ; le petit "Guide to Gide" de Christopher Bettinson (v. BAAG n° 36, p. 91) ; le numéro *Claudiel and Gide Revisited* des *Claudiel Studies* (*ibid.*, pp. 92-3) ; l'essai posthume de Marcel Gavillet (v. la *Chronique bibliographique* du présent BAAG) ; sans compter *La Séquestrée de Poitiers* rééditée dans la collection "Folio" et diverses traductions d'autres œuvres de Gide. Sans refaire le panorama des travaux en préparation, qu'il avait présenté lors des précédentes Assemblées générales, Claude Martin annonce enfin la sortie, au début de 1978, des trois volumes dits depuis longtemps déjà "sous presse" aux Éditions des Lettres Modernes et, chez Gallimard, de l'ouvrage attendu d'Auguste Anglès sur *André Gide et les débuts de La N.R.F.*

Bien que Cuverville soit à nouveau (à la suite de la tragédie de mai 1976) mis en vente par son actuelle propriétaire, M^{me} Jacques Chaîne, une visite y est prévue pour le printemps prochain, que la Trésorière de l'AAAG, M^{me} de Bonstetten, se chargera d'organiser. Un Colloque Gide est projeté au Japon (mais la préparation n'en est pas encore très avancée). A Colpach, un autre colloque, dont Gide ne saurait être absent, sera organisé pour le cinquantième anniversaire de la mort d'Émile Mayrisch, par notre ami le Professeur Armand Faber.

En achevant son rapport, et après avoir constaté que l'œuvre de Gide reste toujours très présente, le Secrétaire général tint à remercier, à travers les membres présents, tous ceux de l'AAAG qui, par leurs lettres fréquentes et chaleureuses, lui apportent constamment le réconfort et l'encouragement dont il a besoin pour poursuivre sa tâche au service de l'Association.

Le rapport financier est alors approuvé à l'unanimité des votants, et le rapport moral à l'unanimité moins une abstention (celle

du Secrétaire général).

La parole est alors donnée à M. Jacques Drouin, qui l'avait demandée pour évoquer quelques souvenirs de ses visites à la Villa Montmorency lorsque Madeleine et André Gide y résidaient. Appuyé par M^{me} Anne-Marie Drouin, qui a adhéré à l'AAAG quelques jours plus tôt, M. Jacques Drouin prend vivement à partie le Secrétaire général de l'Association et, à travers lui, sa Présidente (absente), en exposant quatre griefs : 1° l'AAAG et ses publications n'ont pas assez souvent parlé des familles Rondeaux et Drouin, alors que sa vocation devrait être, selon lui, de défendre la mémoire de Gide, de sa famille et des familles alliées ; 2° l'AAAG n'a pas systématiquement protesté lorsque des inexactitudes de fait ou des interprétations tendancieuses concernant Madeleine Gide ont été imprimées dans certains livres et articles ; 3° l'accès aux manuscrits de la correspondance André Gide - Marcel Drouin a été refusé à M. Michel Drouin ; 4° le BAAG n'avait pas le droit de publier le "Journal" de Madeleine, dont la propriété littéraire appartient à M^{me} Anne-Marie Drouin (fille de Dominique Drouin qui avait été l'héritier de Madeleine Gide en 1938).

Sur les points 1 et 4, le Secrétaire exprime sa stupéfaction, rappelle qu'il avait à de nombreuses reprises dit à M. Michel Drouin que le BAAG, loin de vouloir négliger les intérêts moraux de la famille de la mère et de la femme d'André Gide, serait heureux d'accueillir les textes ou documents qui permettraient de la mieux connaître, et que sa suggestion, au printemps 1977, de consacrer un numéro du BAAG à Madeleine Gide avait été acceptée avec une vive satisfaction par M. Michel Drouin ; quant aux carnets de Madeleine Gide — dont la moitié avait déjà été publiée en 1958 dans le livre de Jean Schlumberger, *Madeline et André Gide* —, le Secrétaire général s'étonne que le quatrième reproche soit aussi littéralement contradictoire avec le premier... Le point 3 reposant apparemment sur une confusion (1) que le Secrétaire ne veut pas relever, reste le grief n° 2 : se proposer de rectifier et de protester chaque fois qu'un journaliste, un critique ou un biographe commet une erreur ou développe un jugement malveillant, c'est se heurter à la fois à une impossibilité matérielle (comment avoir connaissance de toutes les occasions où Gide, à propos de tout et de n'importe quoi, peut être évoqué ? Rectifier deux erreurs qu'on aura remarquées implique l'as-

(1) Les lettres d'André Gide à Marcel Drouin sont restées en possession du destinataire puis de ses héritiers ; quant aux lettres de Marcel Drouin à André Gide, elles ont été, dès après la mort de Gide par les héritiers de celui-ci (M. et M^{me} Jean Lambert-Gide), remises à Dominique Drouin (fils aîné de Marcel Drouin), qui les vendit peu après à la Librairie Gallimard du boulevard Raspail, où elles sont naturellement encore) : l'accès à ces autographes n'a donc pu être refusé par quiconque à la famille de Marcel Drouin. Notons, d'ailleurs, que cette question ne concerne en aucune manière l'Association.

sentiment de l'AAAG donné à une troisième... qui aura tout simplement échappé), au principe de la liberté de la critique (cette liberté aboutit-elle à échafauder les interprétations les plus farfelues...) et au risque trop évident de ridicule. Une brève discussion est engagée sur ce sujet, où le Professeur Michel Décaudin était l'argumentation du Secrétaire général.

L'incident étant clos — fort désagréablement ressenti par la plupart des assistants, comme en témoignèrent les nombreuses lettres que devait recevoir, les jours suivants, le Secrétaire de l'AAAG —, l'Assemblée écoute avec plaisir et profit la causerie de M. Roger Delage qui lui était promise : "André Gide et la Musique". Après avoir recueilli les applaudissements les plus chaleureux et les plus mérités, celui-ci voudra bien promettre d'offrir son texte au BAAG, qui sera donc heureux de le publier dans son prochain numéro.

PROJET DE BUDGET POUR 1978

RECETTES

Solde disponible au 31 décembre 1977 (v. page suivante).	24 035,51 F
Cotisations.	28 000,00 F
Vente de publications.	7 000,00 F
Intérêts 1977 du Livret de Caisse d'Épargne.	2 000,00 F
Subvention du Centre National des Lettres.	2 000,00 F

Total des recettes prévues 63 035,51 F

DÉPENSES

Facture Éditions Gallimard pour les <i>Cahiers André Gide</i> 8	28 000,00 F
Participation aux frais de fabrication des publications du Centre d'Études Gidiennes.	25 000,00 F
Frais d'expédition des BAAG n° 37, 38, 39 et 40.	3 000,00 F
Frais de secrétariat.	5 000,00 F
Frais de trésorerie.	2 035,51 F

Total des dépenses prévues 63 035,51 F

BILAN DE
L'EXERCICE 1977

RECETTES

Solde disponible au 31 décembre 1976 (v. BAAG n° 33, d. 78)	72 656,02 F
Cotisations	23 691,56 F
Vente de <i>Cahiers André Gide</i> et de <i>La Maturité d'André Gide</i>	3 868,55 F
Vente de <i>Bulletins des Amis d'André Gide</i>	1 426,00 F
Vente de publications du Centre d'Études Gidiennes (série <i>La N.R.F. et Proserpine-Perséphone</i>)	5 834,73 F
Subvention du Centre National des Lettres	2 000,00 F
Intérêts 1976 du Livret de Caisse d'Épargne	2 563,00 F
Don des Editions Gallimard	2 946,70 F
Recettes diverses	1 780,24 F

Total des recettes 116 766,80 F

DÉPENSES

Facture Éditions Gallimard (<i>Cahiers André Gide</i> 7, 1975)	19 600,00 F
Factures Éditions Gallimard (exemplaires supplémentaires de <i>Cahiers André Gide</i> 2, 3 et 7)	1 411,10 F
Facture Éditions Klincksieck (<i>La Maturité d'André Gide</i> , "cahier double" 1976/77)	62 400,00 F
Participation aux frais de fabrication des publications du Centre d'Études Gidiennes	1 972,44 F
Frais d'expédition des BAAG n° 33, 34, 35 et 36	2 456,00 F
Frais de secrétariat	3 447,25 F
Frais de trésorerie	652,65 F
Frais divers	791,85 F

Total des dépenses 92 731,29 F

Recettes	116 766,80 F
Dépenses	92 731,29 F

Le solde disponible au 31 décembre 1977 est donc de 24 035,51 F et se décompose ainsi :

Livret Caisse d'Épargne	18 741,00 F
Compte B.N.P.	4 057,94 F
Compte courant postal	595,84 F
Caisse	640,73 F

24 035,51 F

VARIA

●●● GIDE — VANDEPUTTE ●●● L'un de nos Membres de Bruxelles, M. Georges Donckier de Donceel, après avoir lu dans le BAAG d'octobre la première partie de la Correspondance Gide - Vandeputte, a bien voulu nous envoyer la photocopie de la dédicace figurant sur l'exemplaire de *Feuilles de route* qui est en sa possession : *A Henri Van de Putte / amicalement / André Gide*. Or, cet exemplaire est un des trois imprimés sur simili-Japon qui, avec les deux exemplaires sur Hollande, constituent le seul tirage de luxe de cet ouvrage (v. Naville, n° XIV,39). "Le fait que l'un de ces rarissimes exemplaires, commente justement M. Donckier de Donceel, ait été offert par Gide à Vandeputte me semble être un témoignage de l'étroite amitié qui les liait à l'époque, ou encore un remerciement pour la participation que Vandeputte avait prise à l'édition du livre."

●●● "PEPSÉPHONE" ●●● M. Alain Carré, d'Augsburg, Membre de l'AAAG, nous a signalé la diffusion, le 24 novembre dernier sur les ondes de Bayern II (deuxième poste de la Radio Bavaroise), de *Perséphone* de Gide et Stravinski (livret traduit en allemand par Fritz Schröder), avec Mme Gorwin dans le rôle-titre et le chœur du Bayerischer Rundfunk sous la direction de Raphael Kubelick.

●●● UN "DOSSIER ANDRÉ GIDE" A FRANCE-CULTURE ●●● L'émission de Roger Vrigny, "La Littérature", du jeudi 6 octobre (France-Culture, de 9 h 07 à 10 h 45) a été consacrée à un "dossier André Gide" : autour de Roger Vrigny, Dominique Aury, Auguste Anglès, André Bourrin, Jacques Brenner et Claude Martin ont parlé des *Cahiers de la Petite Dame*, de la *Correspondance* André Gide - Jules Romains et de *La Maturité d'André Gide* ; des textes furent lus par Loleh Bellon et Jean-Luc Moreau.

●●● LES "CAHIERS PAUL VALÉRY" ●●● Sous le titre *Mes Théâtres*, Agathe Rouart-Valéry et Jean Levaillant ont rassemblé les textes qui constituent le n° 2 des *Cahiers Paul Valéry*, paru chez Gallimard en septembre dernier : "Souvenirs et témoignages" (par A. Rouart-Valéry, P. Franck, J. Bertheau, P. Dux), "Paul Valéry et l'art dramatique" (par R. Kanters), "*Mon Faust*" (par N. Bastet, N. Celeyrette-Pietri, avec des inédits de Valéry), "*Monsieur Teste* et *L'Idée fixe*" (par J. Robinson, R. Pietra, avec des inédits de Valé-

ry) et "Stratonice" (par H. Laurenti, avec des inédits de Valéry). ce deuxième *Cahier* (20,5 x 14 cm, 315 pp.) comme du premier, il a été tiré 250 ex. hors commerce, numérotés, réservés aux membres de la Société Paul Valéry (Secrétariat : 84, boulevard Victor-Hugo, 92200 Neuilly-sur-Seine).

●●● NOS MEMBRES PUBLIENT... ●●● Madeleine Berry, *André Chamson ou l'Homme contre l'Histoire* (Paris : Fischbacher, 1977, un vol. br., 21,5 x 15 cm, 240 pp. + 8 pp. ill. h.-t.), où Gide est cité une quinzaine de fois. — Grant E. Kaiser ("editor"), *Fiction, Forme, Expérience : Le Roman français depuis le Naturalisme* (Montréal : Éd. France-Québec, 1976 ; prix \$ 9.50 chez l'éditeur, 3550 est, rue Rachel, Montréal H1W 1A7, Canada), où on lira notamment l'étude du Prof. Kaiser, "Jacques Thibault : Masque et mythe". — Henri Heine-mann, *Quatuor et Élévation*, nouvelles (Paris : Éd. de l'Athanon, 1976 ; un vol. br., 20,5 x 13,5 cm, 144 pp.).

●●● LARBAUD A BRUXELLES ●●● L'exposition *Valéry Larbaud, sa vie, son œuvre*, réalisée à la Maison de Radio-France à Paris en octobre dernier (v. BAAG n° 36, p. 97), sera présentée à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, du 14 janvier à la fin de février.

●●● JACQUES RIVIÈRE A BORDEAUX ●●● Les 18 et 19 novembre dernier, à l'Université de Bordeaux III, un colloque sur *Jacques Rivière et ses amis bordelais* s'est tenu à l'amphithéâtre Allée, organisé par le Centre d'études et de recherches sur François Mauriac, l'Association des Amis de Jacques Rivière et Alain-Fournier et la Société d'étude du XIX^e Siècle : "Rivière et la peinture à Bordeaux" ("J.P. et Gabriel Frizeau" par Jean-François Moueix, "J.R. et André Lhote" par Alain Rivière), "Rivière et les écrivains bordelais" ("J.R. et Saint-John Perse" par Michel Autrand, "J.R. et François Mauriac" par Jacques Monférier), et "Rivière et son temps" ("J.R. et les statuts de l'intelligence" par Claude Lesbats, "J.R. et la vie intellectuelle de son temps" par Auguste Anglès) ; le colloque s'est terminé avec une visite commentée de l'exposition organisée à la Bibliothèque municipale (qui devait rester ouverte jusqu'à Noël). Le dernier numéro (n° 7, 2^e trim. 1977) du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et Alain-Fournier* présentait cette exposition et publiait la suite de l'étude de Patrick McCarthy, "Une discussion fructueuse : le dialogue de Jacques Rivière avec Valéry Larbaud" (avec plusieurs lettres inédites des deux écrivains). (Adresse de l'Association : 31, rue Arthur-Petit, 78220 Viroflay).

●●● LETTRES D'ANDRÉ GIDE ●●● Le Secrétaire général de l'AAAG renouvelle l'appel qu'il avait naguère lancé pour que toutes les personnes détenant des lettres d'André Gide veuillent bien l'en informer et lui en communiquent la description ou, mieux, la photocopie (les frais de photocopie et de port leur étant remboursés), en précisant si elles en autoriseraient ou non l'éventuelle publication. — Ainsi remercions-nous M^{me} Camille Mayer, de Paris, qui vient de nous envoyer, spontanément et généreusement, la photocopie

des quelques lettres que Gide avait écrites à son mari (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 497-500) et que nous présentons dans le prochain BAAG.

●●● PAYSAGES GIDIENS ●●● M. Michel Mouligneau, membre belge de l'AAAG, vient de publier aux Éditions de la Dryade un volume bien illustré, *Paysages et rencontres littéraires*, où, à côté de Gide à Cuverville et à La Roque, sont aussi évoqués Flaubert à Pouen, Chateaubriand à Combourg, Rilke en Valais, Verhaeren à Roisin, Proust à Illiers-Combray, etc... Le livre peut être commandé chez l'auteur (M. Michel Mouligneau, 4 chemin de la Roquette, 7460 Cas-teau, Belgique) au prix de 300 francs belges l'exemplaire (CCP de M. Mouligneau, n° 000-11.086.79-66).

●●● UN COLLOQUE A COLPACH ●●● "M. Armand Faber, membre luxembourgeois de l'AAAG, a pris l'initiative de suggérer un colloque qui se déroulerait éventuellement en été 1978 à Colpach (Grand-Duché de Luxembourg). L'année prochaine, en effet, sera commémoré chez nous le cinquantenaire de l'accident tragique d'Émile Mayrisch, Grand Patron de la sidérurgie luxembourgeoise (Arbed) et du Cartel international de l'acier ; il avait acquis une demeure seigneuriale, située à Colpach, petit village luxembourgeois. Ce mécène et surtout sa femme, née Aline de St-Hubert, surent faire du château de Colpach ce que Paul Desjardins a qualifié de *petit noyau de la future Europe*. Rien d'étonnant que Gide ait réussi à s'introduire dans ce haut lieu de l'esprit et à en devenir un des amis fidèles. Le faire revivre parmi toute une constellation d'écrivains et d'artistes, tels Jacques Rivière, Paul Claudel, Ernst-Robert Curtius et bien d'autres, dans le cadre bucolique qui entoure ce vénérable site, serait un des objectifs majeurs de cette rencontre. On retrouverait bien des souvenirs gidien de cette époque entre les deux guerres mondiales. Précisons qu'après la mort de son mari Mme Émile Mayrisch a fait don à la Croix-Rouge luxembourgeoise du château susdit, sous le nom de Fondation Émile-Mayrisch." — Le prochain BAAG sera certainement en mesure de donner toutes précisions sur cette manifestation dont son initiateur, qui nous a communiqué le texte ci-dessus, nous a confirmé qu'elle aurait lieu en juillet prochain.

●●● UN TRÉSORIER POUR L'AAAG ●●● L'appel de Mme de Bonstatten a été entendu, et l'AAAG aura bientôt un nouveau trésorier. Toutes précisions utiles dans le prochain BAAG.

●●● LUGNÉ-POE, HOFMANNSTHAL ET SUARÈS ●●● Nous nous excusons d'avoir omis de signaler, dans notre note introductive à la lettre inédite de Gide au comte Kessler publiée dans le dernier BAAG (pp. 67-71), que l'"adaptation" française, due à Paul Strozzi et Stéphane Epstein, d'"Elektra, drame en deux tableaux" d'Hofmannsthal, fut publiée pour la première fois en 1907-09 dans *Vers et Prose* (tomes XII, XV, XVII et XVIII).

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES
PUBLICATIONS
DE L'AAAG

FRANCE

- Bibl. Interuniv. (Lettres), Aix-Marseille
 Bibl. Univ. (Lettres & Droit), Amiens
 Bibl. Sect. Français, Univ. Amiens
 Bibl. Univ., Angers
 Bibl. Français, Univ. Bordeaux III
 Bibl. Univ., Brest
 Bibl. Sect. Français, Univ. Brest
 Bibl. Univ., Caen
 Bibl. Inst. Français, Univ. Caen
 Bibl. Fondation Camargo, Cassis
 Bibl. Centre Culturel Internat., Carisy-la-Salle
 Bibl. Univ., Dijon
 Centre docum. & rech. bibliogr., Univ. Grenoble III
 Bibl. Interuniv., Lyon
 Bibl. Centre d'Études Gidiennes, Univ. Lyon II
 Bibl. Municip., Montauban
 Bibl. Univ. (Lettres), Montpellier
 Bibl. Univ. Paul-Valéry, Montpellier
 Bibl. Assoc. Amis de Ch.-L. Philippe, Moulins
 Bibl. Municip., Nancy
 Bibl. Interuniv., Nancy
 Bibl. Univ., Nantes
 Bibl. Municip., Orléans
 Bibl. Nationale, Paris
 Bibl. de l'Arsenal, Paris
 Bibl. de la Sorbonne, Paris
 Bibl. litt. Jacques-Doucet, Paris
 Bibl. CNAC Georges-Pompidou, Paris
 Centre docum. CNRS (Sciences humaines), Paris
 Archives Paul Claudel, Paris
 Bibl. Univ., Poitiers
 Bibl. Univ., Reims
- Bibl. Municip., Rouen
 Bibl. Univ., Saint-Étienne
 Bibl. Inst. Français, Univ. Strasbourg II
 Bibl. Français, Univ. Toulouse II
 Bibl. Salle André Gide, Musée Municip., Uzès
 Bibl. Assoc. Amis de Valéry Larbaud, Vichy

ÉTATS-UNIS

- Bibl. Univ. Californie, Santa Barbara, Calif.
 Bibl. Univ. Caroline du Nord, Greensboro, N.C.
 Bibl. Univ. Cincinnati, Ohio
 Bibl. Univ. Floride, Gainesville, Fla.
 Bibl. Harvard College, Cambridge, Mass.
 Bibl. Univ. Illinois du Nord, DeKalb, Ill.
 Bibl. Univ. Iowa, Iowa City, Iowa
 Bibl. Univ. État Iowa, Ames, Iowa
 Bibl. Univ. Kansas, Lawrence, Ks.
 Bibl. Univ. Massachusetts, Amherst, Mass.
 Bibl. Univ. Michigan, Ann Arbor, Mich.
 Bibl. Univ. État Michigan, East Lansing, Mich.
 Bibl. École Française Middlebury, Vt.
 Bibl. Univ. Missouri, St. Louis, Mo.
 Bibl. Mount Holyoke College, South Hadley, Mass.
 Bibl. Rutgers University, New Brunswick, N.J.
 Bibl. Coll. État Sacramento, Calif.

Bibl. Smith College, Northampton,
Mass.
Bibl. Univ. État New York, Stony
Brook, N.Y.
Bibl. Tufts University, Medford,
Mass.
Bibl. Tulane University, New
Orleans, La.

GRANDE-BRETAGNE

Bibl. Univ. Cambridge
Bibl. Univ. Exeter
Bibl. Univ. Glasgow
Bibl. Univ. Kent, Canterbury
Bibl. Univ. Lancaster, Bailrigg
Bibl. Univ. Leeds
Bibl. Univ. Leicester
Bibl. Univ. Liverpool
The London Library
Bibl. University Coll., Londres
Bibl. Univ. Newcastle-upon-Tyne
Bibl. Merton College, Oxford
Bibl. Univ. Warwick, Coventry

CANADA

Bibl. Carleton Univ., Ottawa
Bibl. Univ. Colombie Britannique,
Vancouver
Bibl. Univ. Laval, Québec
Bibl. Univ. McGill, Montréal
Bibl. Univ. Montréal
Bibl. Univ. Nouveau Brunswick,
Fredericton
Bibl. Univ. Ontario Occidental,
London

Bibl. Univ. Regina
Bibl. Univ. Waterloo

R.F.A.

Bibl. Univ. Bonn
Bibl. (Romanist.) Univ. Hambourg
Bibl. Univ. Sarre, Sarrebruck
Bibl. Univ. Trèves

SUISSE

Bibl. cent. & univ. Fribourg
Bibl. Sté Belles Lettres Lausanne

BELGIQUE

Bibl. Univ. Anvers, Wilrijk

LUXEMBOURG

Bibl. Nationale, Luxembourg

AUSTRALIE

Bibl. Univ. Nouvelles Galles du
Sud, Kensington
Bibl. Univ. Melbourne
Bibl. Monash University
Bibl. Univ. Newcastle

AFRIQUE DU SUD

Bibl. Univ. du Cap

R.D.A.

Bibl. d'État, Berlin

ATTENTION ! VOYEZ PAGE 24 !

ATTENTION ! VOYEZ PAGE 24 !

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

Voici la liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 1^{er} octobre et le 28 décembre 1977.

- 849 M. Alain CARRÉ, étudiant, 8900 Augsburg, R.F.A. (Étudiant).
850 M. Maurice LEVER, attaché de recherche au C.N.R.S., 92100 Boulogne-sur-Seine (Titulaire).
851 M. Jacques VOKAER, 1180 Bruxelles, Belgique (Titulaire).
852 M. Jean José MARCHAND, administrateur à la S.F.P., 75019 Paris (Titulaire).
853 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ de NEWCASTLE, Newcastle, N.S.W. 2308, Australie (Abonné BAAG).
854 M. Daniel GRIMAUD, étudiant, 31300 Toulouse (Étudiant).
855 M. Gabriel BULLARA, étudiant, 69009 Lyon (Étudiant).
856 M^{me} Anne-Marie DROUIN, secrétaire, 75016 Paris (Fondateur).
857 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ de POITIERS, 86022 Poitiers (Titulaire).
858 M^{me} Anny WYNCHANK, junior lecturer à l'Université du Cap, Newlands 7700, Afrique du Sud (Titulaire).
859 BIBLIOTHÈQUE INTERUNIVERSITAIRE de TOULOUSE, 31300 Toulouse (Abonné BAAG).
860 M. Philippe LEROY, étudiant, 14100 Lisieux (Étudiant).
861 M. Jean LAFORCE, professeur, 75006 Paris (Titulaire).
862 M^{me} Marie-Thérèse LELOUP, 06410 Biot (Titulaire).
863 M. Michel PANNEAU, médecin ophtalmologiste, 76270 Neufchâtel-en-Bray (Titulaire).
864 M. Jean SILVESTRE, comptable, 05130 Tallard (Fondateur).
865 M. Jean JACQUIER, médecin, 47200 Marmande (Titulaire).
866 M^{me} Chrystiane POUILLES, 11000 Carcassonne (Titulaire).
867 M. Yves BOURRELI, 13006 Marseille (Fondateur).
868 M. Fred LEYBOLD, 94800 Villejuif (Titulaire).
869 M^{lle} Françoise SCHLAFFLANG, directrice de C.E.S., 37000 Tours (Titulaire).

LIBRAIRIE DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide. (Rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en dernière page).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

Vol. I	(n° 1-17, 1968-72)	27 x 21 cm,	360 pp.	40 F
Vol. II	(n° 18-24, 1973-74)	20,5 x 14,5 cm,	464 pp.	35 F
Vol. III	(n° 25-28, 1975)	20,5 x 14,5 cm,	290 pp.	30 F
Vol. IV	(n° 29-32, 1976)	20,5 x 14,5 cm,	338 pp.	30 F
Vol. V	(n° 33-36, 1977)	20,5 x 14,5 cm,	400 pp.	30 F
Vol. VI	(n° 37-40, 1978)	20,5 x 14,5 cm.	En préparation

Le numéro séparé : N° 1 à 20, 4 F ; N° 21 à 28, 6 F ; N° 29 et suivants : 7 F. (Plusieurs numéros sont épuisés ou en voie de l'être : se renseigner au préalable auprès du Secrétaire).

PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les *Cahiers André Gide*, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7, 700 ex. pour le n° 8 ; *La Maturité d'André Gide*, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. ; les ouvrages de S. M. STOUT et de J. COTNAM, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

Nous ne pouvons plus fournir les *Cahiers André Gide* 2, 3 et 7 qu'en ex. non numérotés, le tirage AAAG étant épuisé — ainsi, d'ailleurs, que l'édition ordinaire aux Éd. Gallimard.

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. (40,10 F) . 32 F
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)*. Gallimard, 1971, 280 pp. (28,85 F) . 23 F
Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*. Gallimard, 1971, 64 pp., mêmes cov. & format que la *Correspondance* (hors commerce) Épuisé
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire*. Gallimard, 1972, 364 pp. (40,10 F) 32 F
Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13,5 cm, 64 pp. (hors commerce). Épuisé
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Gallimard, 1973, 496 pp. (52,90 F) 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Gallimard, 1974, 672 pp. (71,65 F) 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)*. Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F). 46 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)*. Gallimard, 1977, 328 pp. (49 F). 39 F
- 1976-77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de "Paludes" à "L'Immoraliste"*. Klincksieck, 1977, 688 pp. (112 F) . . . 90 F
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Emile Blanche (1892-1939)*. Gallimard, 1978. Sous presse
Robert LEVESQUE, *Lettre à André Gide et autres écrits*. Centre d'Études Gidiennes, 1978. En préparation
1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), I*. Gallimard En préparation

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement ni gratuitement servis à ses Membres.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. *Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues*. Par Claude MARTIN. Volumes brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. La première N.R.F. (1908-1914). En préparation
2. La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925). 15 F
3. La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934). 33 F
4. La N.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940). 30 F
5. La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943). 15 F
6. La N.R.F. de J. Paulhan et M. Arland, I (1951-1960). Sous presse

ANDRÉ GIDE : PROSERPINE et PERSEPHONE. *Édition critique établie et*

présentée par Patrick POLLARD. Un vol. broché, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés, 162 pp., 1977. 32 F

PUBLICATIONS DES LETTRES MODERNES

(Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Commandes à adresser au Secrétariat de l'AAAG accompagnées du règlement par chèque à l'ordre de l'Association.)

ANDRÉ GIDE. Cahiers annuels, vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.

1. *Études gidiennes* (1970). 192 pp. (25 F) 20 F
2. *Sur "Les Nourritures terrestres"* (1971). 200 pp. (29 F) 24 F
3. *Gide et la fonction de la Littérature* (1972). 240 pp. (36 F) 29 F
4. *Méthodes de lecture* (1973). 272 pp. (46 F) 37 F
5. *Sur "Les Faux-Monnayeurs"* (1975). 200 pp. (48 F) 39 F
6. *Le Romancier* (1977). Env. 200 pp. Sous presse

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, vol. br. 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, "*La Symphonie pastorale*" de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et Personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 pp. (12 F) 10 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 pp. (12 F) 10 F
4. Andrew OLIVER, *Michel, Job, Pierre, Paul : Intertextualité de la lecture dans "L'Immoraliste"*. 1977, env. 64 pp. Sous presse

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, présentations et formats divers.

1. Enrico U. BEPTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967, rel. toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (43 F) 34 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale*. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographie, par Claude MARTIN. 1970, couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (33 F) 27 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des lettres publiées d'André Gide*. 1971, couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) 56 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : Lectures de "Si le grain ne meurt"* d'André Gide. 1974, br., 18 x 12 cm, 108 pp. (25 F) 20 F
5. *André Gide : Perspectives contemporaines* (Actes du Colloque de Toronto d'octobre 1975). 1977, env. 200 pp. Sous presse
6. George STRAUSS, *André Gide et la part du Diable*. En préparation

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS 1978

Membre fondateur . . . minimum 100 F
Membre titulaire 50 F
Membre étudiant 35 F

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
TARIFS 1978

Prix du N° : France, 9 F — Étranger, 10 F
Abonnement annuel (4 numéros):
France, 35 F — Étranger, 40 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international : prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de règlement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN
Secrétaire général
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (78).59.16.05

M^{me} Irène de BONSTETTEN
Trésorière
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1).527.33.79

Publication trimestrielle
Comm. paritaire : N° 52103

Dépôt légal : Janvier 1978
Directeur responsable : Claude MARTIN